

**COMMENTAIRE SUR LA TRADUCTION DES SOCIOLECTES :
L'EXEMPLE DE *HOME COMING* DE VERONICA ROSS**

LYSE WARD

Mémoire rédigé sous la direction de
Madame Christine Klein-Lataud
et présenté à la
Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention
du diplôme de
Maître ès arts

Programmes d'études supérieures en traduction
Collège Glendon
Université York
North York (Ontario)

Novembre 1998



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-39246-5

Canada

**Commentaire sur la traduction des sociolectes:
l'exemple de Homecoming de Veronica Ross**

by **Lyse Ward**

a thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of York
University in partial fulfillment of the requirements for the degree
of

MASTER IN FRENCH STUDIES

©

Permission has been granted to the LIBRARY OF YORK
UNIVERSITY to lend or sell copies of this thesis, to the
NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to
lend or sell copies of the film, and to **UNIVERSITY
MICROFILMS** to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise
reproduced without the author's written permission.

RÉSUMÉ

S'appuyant sur la traduction du recueil de nouvelles *Homecoming* de l'auteure canadienne Veronica Ross, ce mémoire étudie les problèmes que présente la traduction de dialogues à caractère sociolectal. La traductrice fait d'abord une brève présentation des nouvelles, puis examine la terminologie se rattachant au concept du sociolecte (idiolecte, technolecte, dialecte, niveau de langue, registre, style) qui est utilisée dans de nombreux ouvrages critiques. Après une analyse détaillée de la transcription graphique du registre des dialogues de *Homecoming* et de *God's Blessings*, deux des nouvelles du recueil, la traductrice justifie son choix du vernaculaire québécois et de marqueurs d'oralité et d'appartenance sociolectale spécifiques, et explique comment son souci de lisibilité, d'authenticité et de fidélité au style et au but de l'auteure ont guidé ses propres stratégies traductionnelles. Les deux nouvelles comportant également des jurons, elle en analyse la fonction et justifie sa propre traduction de ces termes. La deuxième partie du mémoire consiste en la traduction complète des sept nouvelles qui composent *Homecoming*, œuvre publiée en 1987 par Oberon Press.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Commentaire.....	1
Homecoming / Le retour à la maison.....	48
The Last Day of the Circus / Le dernier jour du cirque.....	64
God's Blessings / La bénédiction de Dieu.....	77
Anna.....	95
The Eyes of the Whore / Les yeux de la putain.....	105
In Leicester County / Dans le comté de Leicester.....	115
Images.....	123
Bibliographie.....	137

Veronica Ross est l'auteure de plusieurs recueils de nouvelles, *Order in the Universe and Other Stories* (1990), *Homecoming* (1987), *Dark Secrets* (1983), *Goodbye Summer* (1980), et de romans, *Fisherwoman* (1984), *Hannah B.* (1991), *Millicent* (1994) et *The Burden of Grace* (1997). *Homecoming* a été publié sous forme de recueil en 1987, mais les sept nouvelles qui le composent avaient toutes paru antérieurement dans des revues et magazines.

Homecoming m'a plu dès ma première lecture. Le style de Ross, qui s'apparente à celui d'Alice Munro, est fait de phrases courtes et simples. En général, l'auteure décrit les situations, relate les événements et développe ses personnages de façon efficace et intéressante. Cependant, malgré les grandes satisfactions que m'a apportées la traduction du recueil de Veronica Ross, je dois reconnaître que les sept nouvelles sont de valeur inégale.

Anna, qui aurait pu aboutir à quelque chose de plus profond, manque son but et ne réussit qu'à donner une idée superficielle du pouvoir de l'imagination. *The Last Day of the Circus* présente une crise d'adolescence et une amourette de jeunesse qui ne donnent qu'une dimension bien mince des personnages. Cette nouvelle, qui se termine sur un ton de rancune glaciale, est probablement la plus froide du recueil.

Dans *In Leicester County*, l'auteure développe avec un brin d'humour un personnage un peu étrange et la vie antérieure qu'il imagine avoir vécue avec une jeune femme de sa ville. Les pensées de l'homme, le caractère saugrenu de ses activités et ses

petites manies font l'objet de descriptions intéressantes, mais le lecteur aimerait connaître davantage le personnage.

The Eyes of the Whore est une nouvelle où les événements se succèdent assez rapidement. L'auteure use de ses talents de dessinatrice pour donner quelque couleur à une histoire par trop banale, celle d'un individu sans relief, ni sympathique ni antipathique, qui se fait rouler par la nymphomane qu'est sa femme.

Dans ces quatre nouvelles, qui ne sont pas à la hauteur des trois autres, Ross semble tomber dans les défauts de ses qualités. Ses phrases courtes et simples deviennent parfois monotones. Ses descriptions se font souvent au détriment du développement de ses personnages. Et si le rythme lent d'une nouvelle comme *Homecoming* concourt à donner au lecteur le temps de sentir les émotions qui s'en dégagent, de connaître les personnages et de constater les changements qui s'opèrent en eux, la lenteur de *Anna*, par exemple, vient à ennuyer. Les descriptions pourtant sensuelles de la vie quotidienne de Anna et de sa famille ne suffisent pas à donner à l'histoire ou à ses personnages la profondeur nécessaire à susciter l'empathie ou même l'intérêt du lecteur.

Dans *Images*, l'auteure raconte l'histoire du point de vue de Lindsay, le personnage principal. C'est au travers de ses pensées qu'il se révèle et nous fait connaître la femme avec qui il entretient une relation amoureuse. Cette nouvelle compte de fort beaux moments, mais l'auteure ne réussit pas à rendre toute la dimension humaine des

personnages. En outre, la succession des verbes *seem* et *think* dont use la narration pour se transporter dans le héros atteste un travail inachevé de la part de Ross.

Enfin, certains passages des nouvelles comptent des répétitions lexicales inacceptables. Dans un paragraphe de *Anna*, par exemple, on parle des *mains* que l'héroïne cache, du fait que quelqu'un lui baise la *main*, de la mauvaise odeur qu'en garderont ses *mains*, de la poignée de *mains* que se donnent son père et son soupirant, et du fait que son père se frotte les *mains*. Et le paragraphe ne compte que cinq lignes ! Par moments, aussi, les temps des verbes sont impropres et nuisent à la compréhension de certains passages.

Cependant, deux nouvelles se distinguent des autres et témoignent du talent de l'auteure. *Homecoming* et *God's Blessings* réussissent à communiquer la profondeur des personnages et à toucher le lecteur. Et l'auteure le fait grâce à son aptitude à créer des dialogues vraisemblables et révélateurs, des dialogues, qui, entremêlés à une narration efficace et subtile, donnent la dimension humaine qui manque à d'autres nouvelles. Les dialogues constituent, d'après moi, la grande force de Ross. Ses autres nouvelles auraient peut-être gagné à en compter davantage.

Homecoming est, selon moi, la plus belle des nouvelles du recueil qui porte le même nom. Elle met en scène deux personnages principaux, un jeune homme dans la trentaine qui revient à la maison après une longue absence pour voir son père mourant, et un vieil

oncle que le manque d'éducation et d'instruction avaient auparavant marginalisé par rapport au reste de la famille.

Ross encadre bien l'intrigue en décrivant le milieu de vie de la famille, les habitudes réglementées du père et de la mère, leur soumission aux convenances. Jay, le jeune homme, a eu à souffrir d'une telle rigueur par le passé. La façon dont la narration revient aux événements antérieurs et décrit l'action présente contribue à donner de la profondeur à la réflexion de Jay. Le rythme s'accélère lorsque l'oncle Carroll prend la parole et c'est avec verve que ce personnage transmet son dynamisme et ses qualités de cœur exceptionnelles. Jay découvre, avec autant de plaisir que le lecteur, un oncle plein de chaleur et d'amour.

God's Blessings, comme *Homecoming*, est une nouvelle d'une grande humanité. La famille décrite dans *God's Blessings* est sûrement la plus désespérée du recueil, mais l'intensité des sentiments qui unissent les membres de la famille touche le lecteur et gagne sa sympathie. Ross y rend les fortes émotions des personnages, leur mal d'aimer, leur incapacité d'exprimer leurs véritables sentiments. La narration de la nouvelle se limite à l'essentiel. Elle établit la situation, relate les événements et demeure la plupart du temps en arrière-plan, tandis que les dialogues et les monologues intérieurs donnent la dimension du drame et des sentiments d'un couple qui se déchire.

C'est aussi par le dialogue que Ross élève l'oncle Carroll au-dessus des petites des autres membres de la famille et donne à ce personnage la responsabilité de nous

apprendre quelles valeurs comptent véritablement. Les talents de raconteur de l'oncle Carroll, son dynamisme, sa chaleur, toutes ses qualités sont dévoilées par ses paroles et nous le rendent attachant.

J'ai moi-même succombé à l'oncle Carroll, puis ressenti dans toute sa violence le désespoir de Jacob, le personnage principal de *God's Blessings*. Et j'ai voulu rendre l'efficacité littéraire et la vivacité mimétique exceptionnelles des dialogues de Veronica Ross.

En outre, les dialogues de *Homecoming* et de *God's Blessings* présentent des particularités qui ressortissent aux problèmes spécifiques de la traduction des sociolectes, le sujet que j'ai étudié plus en profondeur et qui constitue l'essentiel du commentaire qui précède ma traduction des sept nouvelles. Ma transcription des sociolectes et la représentation graphique que j'en fais découlent, d'une part, des exigences de la traduction littéraire et, d'autre part, de mes propres stratégies traductionnelles. Et c'est à l'aide d'ouvrages critiques et d'exemples tirés de ma traduction de *Homecoming* et de *God's Blessings* que j'expose et tente de justifier mes choix dialogaux.

Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier, dans le numéro de *TTR* consacré à la traduction des sociolectes, définissent le sociolecte comme « tout langage propre à un (sous-)groupe social déterminé ¹ ». Établir le rapport entre le sociolecte, le dialecte, le

1. Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier, « Présentation », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 7.

technolecte et l'idiolecte n'est toutefois pas si simple, d'autant plus que la terminologie des spécialistes n'est pas toujours la même. Je préciserai donc mon propre choix terminologique et tenterai ensuite, à partir des définitions existantes, d'éclaircir les divers usages des termes *niveau de langue* et *registre*, et de voir quel rapport ces termes entretiennent avec les sociolectes.

Dans *La traduction : mode d'emploi*, Jean et Claude Demanueli rappellent l'étymologie du terme idiolecte — du grec *idios* qui veut dire propre, spécial — et le définissent comme suit : « l'ensemble des traits linguistiques propres à *un* individu ² ». Chapdelaine et Lane-Mercier en donnent une signification semblable : « une manière idiosyncratique, individuelle de parler ³ ».

Quant aux technolectes, ils seraient « plus proches d'un jargon, spécifique à un domaine, une activité ou une profession, que d'une véritable technicité », avancent les Demanueli. Tout en signalant que Vinay et Darbelnet, dans *La stylistique comparée du français et de l'anglais* (p. 34), répertorient le terme technolecte sous la rubrique « spécialisations fonctionnelles », eux-mêmes défendent une plus grande extension du terme, car « il a l'avantage de regrouper sous une même étiquette “spécialisations fonctionnelles” et “jargons” ⁴ ». Pergnier précise dans *Les fondements sociocritiques de*

2. Jean et Claude Demanueli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 88.

3. Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier, « Présentation », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 7.

4. Jean et Claude Demanueli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 175.

la traduction que l'idiolecte « constitue la synthèse d'un ensemble de technolectes ». Il ajoute que plus une personne vit dans une société « diversifiée », plus grand sera l'apport des technolectes dans son langage idiolectal ⁵.

Voyons maintenant le rapport qu'entretiennent l'idiolecte et le sociolecte. Selon Lefevre, « [i]dioclect, as opposed to sociolect, refers to the personal register, the individualized use each speaker makes of a language. But since each speaker is also a member of at least one social group belonging to the larger group of all users of that language, the distinction between idiolect and sociolect is not always easy to make and even less easy to maintain ⁶ ». Jean et Claude Demanuelli définissent le sociolecte comme « un ensemble de traits linguistiques » qui se rattachent « à une communauté socio-économico-culturelle », et ils soutiennent « que tout idiolecte est plus ou moins coloré par l'appartenance à un groupe social ⁷ ». Leur définition rejoint ce qu'en dit Lane-Mercier qui cite, à ce sujet, les propos de Kerbrat-Orecchioni dans *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage* (p. 227) ⁸. Cependant, les Demanuelli ajoutent qu'il « est parfois difficile de faire le départ entre idiolecte, technolecte et sociolecte », et proposent l'appellation « idio-sociolecte ⁹ ».

5. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 199.

6. André Lefevre, *Translating Literature : Practice and Theory in a Comparative Literature Context*, p. 67.

7. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 165.

8. Cité dans Gillian Lane-Mercier, *La parole romanesque*, p. 201-202.

9. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 165.

Pour ce qui est du sens de dialecte, Pergnier ne s'en tient pas aux critères géographiques et représente le dialecte comme « l'ensemble de traits *communs* au parler d'un certain nombre d'individus ¹⁰ ». Cependant, jugeant cette définition trop vague, j'ai décidé de faire la différence géographique entre dialecte et sociolecte selon les règles plus restrictives de la linguistique, comme le font, entre autres, les Demanueli, Lane-Mercier et Kerbrat-Orecchioni.

Wandruszka fait remarquer « que les dialectes sont aujourd'hui partout en perte de vitesse ¹¹ ». Pergnier abonde dans le même sens : « dans nos langues occidentales, dit-il, les différences dialectales tendent à s'estomper au profit de modèles nationaux qui s'imposent (notamment par les grands moyens de communication de masse) d'un bout à l'autre des frontières politiques d'un pays ¹² ». Wandruszka, après avoir noté la disparition des dialectes, ajoute que « par une sorte de compensation, la gamme des sociolectes ne cesse de s'enrichir de couleurs parfois violentes et de nuances délicates, et l'avance des technoclectes prend souvent dans notre civilisation en mutation une allure de raz-de-marée ¹³ ».

Somme toute, la langue se composerait des traits idiosyncratiques de l'individu, des termes et tournures qu'il adopte des technoclectes qu'il connaît, des particularités

10. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 196.

11. Cité dans Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 197.

12. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 194.

13. Cité dans Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 197.

sociolectales distinguant son groupe socio-économico-culturel des autres et des couleurs dialectales découlant de sa situation géographique particulière. Il n'y a là rien d'étonnant puisque « la langue est à la fois collective et individuelle », affirme Pergnier ¹⁴. Reste à savoir s'il faut ajouter les niveaux de langue ou registres à ces composantes. Essayons d'abord d'établir la différence entre ces deux termes.

Comme le dit Lance Hewson « [l]a distinction, à [s]on avis nébuleuse, entre niveau de langue et registre traduit bien la confusion générale ¹⁵ ». La définition de *niveau de langue* du *Petit Robert* se lit comme suit : « caractère d'une langue (littéraire, didactique, courant, familier, vulgaire), en rapport avec le niveau social, culturel de ceux qui la parlent ». Selon Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés (*Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 1979, p. 254), « [e]n sociolinguistique, on emploie l'expression niveau de langue pour désigner les réalisations d'une langue naturelle qui varient en fonction des classes ou des couches sociales qui l'utilisent ¹⁶ ». Gadet souscrit à cette définition : la « notion de niveaux de langue est liée à la différenciation sociale en classes ou en groupes de divers types ¹⁷ ».

14. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 193.

15. Lance Hewson, « Le niveau de langue repère », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 77.

16. Cité dans Lance Hewson, « Le niveau de langue repère », *Palimpsestes n° 10...*, p. 77.

17. Françoise Gadet, « Niveaux de langue et variation intrinsèque », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 22.

À la rubrique *registre* du même dictionnaire, Greimas et Courtés recommandent de réserver « le terme de registre [...] pour dénommer ce que les sociolinguistes appellent généralement niveau de langue, c'est-à-dire les réalisations d'une langue naturelle, qui varient en fonction des classes sociales ¹⁸ ». Ils ajoutent que « le terme de niveau introduit [...] une confusion supplémentaire [et que] celui de registre lui semble préférable ¹⁹ ».

Le terme *registre*, selon le Petit Robert, signifie au figuré : « Caractères particuliers, "tonalité" propre (d'une œuvre, du discours). [...] Registres d'usage. Un registre familier, soutenu ». *Familier* et *soutenu* sont des désignations que nous avons déjà vues à la rubrique *niveau de langue* du même dictionnaire, et dans nombre d'ouvrages critiques, les termes se croisent et s'entrecroisent.

Un rapide coup d'œil à la rubrique *niveau de langue* du dictionnaire de sémiotique de Greimas et Courtés m'a permis de mieux comprendre la « confusion » à laquelle Greimas et Courtés font allusion. Le terme *niveau* est utilisé en sémiotique, en métalinguistique, en grammaire générative, en sémantique, etc., tandis que « la question des registres n'est pas directement liée à la langue en tant que système sémiotique ²⁰ ».

Pour les sociolinguistes, les deux termes sont synonymes. Et c'est ainsi que j'ai moi-même décidé de les utiliser.

18. Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 313.

19. Lance Hewson, « Le niveau de langue repère », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 77.

20. Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique : dictionnaire...*, p. 254.

Une fois établi le rapport entre niveau de langue ou registre et classe sociale, j'ai voulu savoir combien il pouvait y avoir de niveaux de langue. Selon Gadet, le « nombre de niveaux couramment distingués est de trois ou de quatre, rarement davantage [...] : soutenu (soigné, recherché, élaboré, châtié, cultivé, tenu, contrôlé); standard (standardisé, courant, commun, neutralisé, usuel); familial (relâché, spontané, ordinaire); populaire (vulgaire) ²¹ ». Vinay et Darbelnet, eux, ajoutent, vers le haut, le poétique, et vers le bas, l'argot ²² ». Wandruszka parle également de quatre niveaux, mais pas des mêmes : « [l]'un correct et officiel, un autre familial, un troisième vulgaire, un quatrième argotique ²³ ». Le Petit Robert, comme nous l'avons vu précédemment, donne cinq niveaux, ce qui n'éclaircit pas la question. C'est sans doute ce qui amène Gadet à dire que « [s]ur un plan proprement linguistique, il n'apparaît donc [pas] possible [...] d'établir un nombre de niveaux ²⁴ ».

Elle ajoute qu'il n'est pas plus aisé « d'ordonner les phénomènes les uns par rapport aux autres », c'est-à-dire de déterminer « si un trait x est "populaire" ou "familier", ce qui impliquerait des catégories mutuellement exclusives. S'il est les deux à la fois, comme on est souvent amené à l'admettre, cela affaiblit singulièrement la tentative même de

21. Françoise Gadet, « Niveaux de langue et variation intrinsèque », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 23.

22. Cité dans Jean et Claude Demanueli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 114.

23. Cité dans Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 197.

24. Françoise Gadet, « Niveaux de langue et variation intrinsèque », *Palimpsestes...*, p. 27.

classement ²⁵ ». Gadet rapporte la remarque de Jean-Marcel Paquette : « Y-a-t-il même des registres ? N'y aurait-il pas plutôt une ample tessiture registrale située sur un continuum linguistique insécable ²⁶ ? » Les Demanuelli font d'ailleurs un rapprochement intéressant : les « quatre niveaux ne sont pas sans rappeler la distinction moins nuancée que faisaient les Anciens entre les styles simple, tempéré et sublime, symbolisés par la fameuse roue de Virgile ²⁷. Et Wandruszka souligne que les « différents langages [...] saisis non plus au niveau de la langue, mais au niveau de la rhétorique, constituent les “ styles”, les “ registres”, ou ce qu'il est coutume d'appeler les “niveaux de langue” ²⁸ ».

Quant au terme *style* que Wandruszka associe de façon synonymique au *registre* ou au *niveau de langue*, Jean Milly lui reconnaît trois conceptions principales. Il explique que pour les linguistes, « le style est la langue de la communauté », que pour les stylisticiens, le style relève de l'énonciation et constitue « la marque individuelle du sujet sur son discours » et qu'appliqué au texte écrit, le terme « en est venu à désigner ce qui fait l'originalité de son auteur, les traits qui n'appartiennent qu'à lui ²⁹ ». J'ai donc évité d'en faire un usage sociolinguistique, préférant le réserver à l'analyse littéraire.

25. Françoise Gadet, « Niveaux de langue et variation intrinsèque », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 22.

26. Cité dans Françoise Gadet, « Niveaux de langue et variation... », p. 27.

27. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 114.

28. Cité dans Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 197.

29. Jean Milly, *Poétique des textes*, p. 292.

Enfin, voyons le rapport qui existe entre le *sociolecte* et le *niveau de langue* ou *registre*. Annick Chapdelaine explique que « les langages sociaux ou langages de groupes entretiennent des rapports étroits avec les concepts de niveau de langue et de registre ³⁰ ». « Nous avons tous », écrit Wandruszka, « plusieurs langages à notre disposition [...] et nous passons avec la plus grande facilité d'un style à l'autre, parfois au beau milieu d'une phrase. [...] Ces différents "langages" se côtoient, s'interpénètrent, se marient », poursuit Wandruszka ³¹. Pergnier explique clairement le phénomène : « Étant toujours en interférence, les sociolectes déterminent les *niveaux de langue* : un mot argot utilisé par un voyou des faubourgs pourra être considéré comme indice d'un sociolecte particulier; le même mot utilisé par un membre de la bourgeoisie n'est plus un indice sociolectal caractérisant le parler de cet individu; c'est seulement un "niveau de langue", c'est-à-dire la manifestation d'un registre stylistique particulier ³² ».

En d'autres mots, le sociolecte désigne l'appartenance à un groupe socio-économico-culturel quelconque tandis que le niveau de langue ou registre tient de la connaissance des sociolectes. On use d'un niveau de langue en connaissance de cause et dans un but particulier, non pas parce qu'on appartient au groupe socio-économique dénoté par ce niveau de langue.

30. Annick Chapdelaine, « Reconstructions identitaires en traduction : le conflit des groupes et des langages dans *The Hamlet* de Faulkner », *Palimpsestes* n° 10 : *Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 105-106.

31. Cité dans Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 197.

32. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 204.

La langue qu'utilisent les personnages de *Homecoming* témoigne de leur appartenance sociolectale et non pas de leur utilisation intentionnelle de certains niveaux de langue. Et même si leur langage contient nécessairement des référents idiolectaux, technolactaux et dialectaux, c'est la composante sociolectale qui démarque certains personnages et sert de point de départ au développement idéologique de l'auteure.

Annick Chapdelaine fait remarquer que dans *Le Hameau*, la traduction de *The Hamlet* de William Faulkner réalisée par le CRETI, les personnages parlent le même sociolecte et se distinguent par leur idiolecte³³. Dans *Homecoming*, de Veronica Ross, seul un vieil oncle aux manières un peu frustes, pêcheur de son métier, s'exprime dans une langue marquée. Le parler du reste de la famille est standard.

L'oncle Carroll vient pourtant de la même région qu'eux. Il est aussi de la même génération que sa belle-sœur et son frère. Ce dernier dit peu de choses; il ne parle que deux fois et son langage ne porte pas la moindre marque de relâchement.

"I will not tolerate thievery [...] If there's anything I can't stand it's a thief and liar. And while you're living in my house, you will neither lie nor steal. I ought to whip the Jesus hide right off of you." (*Homecoming*, p. 12)

"My son [...] had this in his room. [...] I'm doing my duty. It's against the law and I do not want my son to become a dope addict." (*Homecoming*, p. 13)

33. Annick Chapdelaine, « Reconstructions identitaires en traduction : le conflit des groupes et des langages dans *The Hamlet* de Faulkner », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 105-106.

En fait, à part le juron sur lequel nous reviendrons plus tard, les termes *thievery*, *tolerate*, *neither... nor* sont d'un niveau plutôt soigné. Son frère Carroll, lui, s'exprime tout autrement.

“Gettin’ on in age. One day, bingo, it’ll be game over. [...] Hope when I go it’s quick. Don’t want no-one lookin’ after me, no sir. Davey’d hate it, lyin’ there sick and helpless.” (*Homecoming*, p. 16)

Comme le précise Pergnier : « [...] même [...] des individus qui sont nés et ont fait leurs études dans la même ville, dans le même environnement social [...] pourront présenter des différences notables au niveau du lexique, en fonction de leurs métiers, de leurs intérêts, de leurs lectures, etc. ³⁴ ». Par conséquent, même si autrefois les deux hommes « mangeaient du poisson et du ragoût » à la même table et pratiquaient le même métier, la situation n'est plus la même. L'oncle Carroll appartient toujours au sous-groupe socio-économique des pêcheurs tandis que son frère s'est hissé dans la société. Le sociolecte que parle l'oncle Carroll dénote sa classe sociale et son manque d'instruction. La mère de Jay lui exprime clairement ce qu'elle pense de lui : « We don't believe in living like peasants », dit-elle à Carroll (*Homemaking*, p. 9). Ces paroles impliquent qu'elle ne croit pas, non plus, qu'il faille parler « like peasants ».

Chapdelaine fait remarquer que les personnages du *Hameau* de Faulkner adoptent le même sociolecte et manifestent ainsi leur « adhésion à la classe, à la culture et aux

34. Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 201.

valeurs de Frenchmen's Bend ³⁵ », la ville qu'ils habitent. Carroll, lui, n'a jamais respecté les conventions sociales de la ville, celles auxquelles Jay fait allusion par les paroles suivantes :

He had never been able to explain to Jeanie how such a small place could expand and become the universe, how you were bound by its laws and rules, rules that shaped not only behaviour but thought as well. (*Homecoming*, p. 6)

Respectable people did not walk the track. [...] women did not go into the liquor store; it was not proper. [...] Respectable people went to church and enrolled their children in Scouts. (*Homecoming*, p. 6)

La dichotomie entre la langue correcte que parle la famille et celle de l'oncle Carroll est voulue : elle nous fait voir à quel point Carroll diffère des autres personnages. C'est là le but de l'auteure : différencier les valeurs de l'oncle de celles du reste de la famille. Carroll est un homme honnête, sincère, sans prétention, qui est resté fidèle à ses humbles origines, à son frère, à lui-même. Sa fidélité contraste avec le geste que pose son frère supposément au nom du devoir (il dénonce son propre fils à la police parce qu'il avait en sa possession de la marijuana), sa responsabilité de citoyen ayant ainsi préséance sur les liens du sang.

Examinons maintenant les particularités graphiques de la langue de l'oncle Carroll, la seule à être marquée, c'est-à-dire mise en relief au moyen de marqueurs. Jean et Claude Demanuelli précisent que l'utilisation du terme *marqueur* est dans ce sens un

35. Annick Chapdelaine, « Reconstructions identitaires en traduction : le conflit des groupes et des langages dans *The Hamlet* de Faulkner », *Palimpsestes* n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction, p. 104. (Vérifier I-156)

calque de l'anglais *style-marker*; c'est une marque d'écriture qui « se signale à l'attention du lecteur ³⁶ ». Pour illustrer la représentation graphique du texte, voici un extrait de la conversation entre l'oncle Carroll et Jay.

“But the good times are gone,” Carroll said. “Gettin’ on in age. One day, bingo, it’ll be game over.” He snapped his fingers. “Hope when I go it’s quick. Don’t want no-one lookin’ after me, no sir. Davey’d hate it, lyin’ there sick and helpless. One thing he never could stand was bein’ sick. Strong as a horse he always was. I remember when we was goin’ fishin’ together, just us two. What times we had! Out on the water ’fore the crack o’ dawn and then watchin’ the sun come out and the water all silvery like and us there in our boat. Ain’t no feelin’ like it, I can tell you. Worked pretty hard too, specially when we was lobsterin’. Boil a big pot of them we would and have ourselves a regular feast. Never could see him givin’ it up, that life, but then I guess when he got married he wanted a regular job like. Smart he was, too. Takes brains, have an office job. (*Homecoming*, p. 16)

Nous remarquons d’abord, dans ce paragraphe, les nombreuses apostrophes qui indiquent des apocopes, des aphérèses ou des écrasements en milieu de mot. Nous constatons d’abord la chute fréquente du *g* final de la terminaison en *ing* : « gettin’ on », « bein’ sick », « goin’ fishin’ », etc. D’autres syllabes sont contractées de la même façon : « ’fore the crack o’ dawn ».

En outre, certains mots sont élidés. Le pronom personnel tombe souvent, « Hope when I go », « Don’t want no-one », « Worked pretty hard too », ou le pronom personnel et l’auxiliaire, « Gettin’ on », ou le premier mot de chaque proposition, « Takes brains, have an office job ».

36. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 102.

Quoique l'écrasement et l'élision ne soient souvent que des marqueurs d'oralité qui évoquent une « prononciation rapide et négligée ou [...] un éventuel manque d'articulation », ils sont aussi des « indice[s] de niveau de langue au moins familier, voire populaire ³⁷ ».

Certaines graphies, plus loin dans le monologue de l'oncle Carroll, rendent compte d'une prononciation relâchée qui se situe également à un niveau de langue populaire : « 'Gotta be gettin' in », « we got outa there », « Davey was gonna fight him », « he woulda killed him », « Ain't no feelin' like it ».

En outre, on remarque dans le parler de l'oncle Carroll de nombreuses constructions segmentées : « Davey'd hate it, lyin' there sick and helpless », « Boil a big pot of them we would », « Strong as a horse he always was ». Ce genre d'inversion de l'ordre syntaxique ou « canonique » est très fréquent. Il s'agit parfois de clivées, « Played right up to her he did », ou de marques de modalisation, « Ain't no feelin' like it, I can tell you ».

Enfin, on constate de nombreuses agrammaticalités dans le langage de l'oncle Carroll. « Marqueurs d'idiolecte ou de sociolecte », [...] elles sont « destinées à donner du personnage l'image d'un locuteur ne maîtrisant [...] qu'une partie du potentiel langagier ³⁸ », constatent Jean et Claude Demanuelli. Les exemples de ce phénomène sont nombreux : « when we was goin' fishin' together », « just us two », « wonder we

37. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 59.

38. Jean et Claude Demanuelli, *La traduction : mode d'emploi*, p. 13.

wasn't both killed », « all he done », « I says to him », « them boots », « them tubes », « can't buy good fish in the stores no more ».

Je tiens aussi à signaler que malgré le nombre élevé de marqueurs, l'auteure indique, par une apostrophe, des contractions usuelles à l'oral : « it's quick », « it'll be game over ». Quoique ce genre de contraction soit fréquent à l'écrit, je crois que le fait d'ajouter ces apostrophes aux autres contribue davantage à la connotation sociolectale du discours de l'oncle Carroll.

Nous savons néanmoins que les déviations de prononciation de la langue anglaise ne se limitent pas à celles que nous venons de voir dans ce paragraphe de *Homecoming*. Est-ce que l'oncle Carroll prononce tous ses *h*, par exemple ? C'est peu probable et pourtant leur omission n'est pas marquée à l'écrit. L'explication tient au fait que l'auteure n'a pas cherché à rendre précisément les caractéristiques du « mal dit ³⁹ » du pêcheur inculte. Les quelques techniques auxquelles elle a recours suffisent. Comme le fait remarquer Michel Gresset : « C'est [...] l'illusion d'oralité qui fait [...] la spécificité du dialogue ⁴⁰ ». L'imagination du lecteur complète le tableau. Les caractéristiques du langage de l'oncle Carroll sont celles d'un oral spontané, du parler d'un raconteur passionné et peu éduqué.

39. Françoise Morvan, « À propos d'une expérience de traduction : *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 68.

40. Michel Gresset, « On juge un traducteur à ses dialogues », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, p. 118.

Le moment venu de traduire la langue de l'oncle Carroll, certaines considérations générales ont guidé mes choix. Stratford rapporte que, pour traduire Antonine Maillet, Barbara Goddard s'est servie du « Ottawa Valley English » tandis que Luis de Cespédes a traduit *La Sagouine* dans un « slurred rural dialect [...] with about fifty apostrophes per page ... ». Lorsqu'il lui a fallu traduire *Pélagie-la-charrette*, Stratford en est venu à la conclusion suivante : « I was not a dialectologist [...] my readership was to be very broad — from England to California — and I couldn't risk smothering them in quaintness. So as my base I chose what linguists call Low-Standard-North-American-English and decided to avoid as much as possible the arch, the archaic, and the local accent, no matter how colourful ⁴¹ ».

La langue de l'oncle Carroll est loin d'être riche et nuancée comme celle des personnages d'Antonine Maillet. Ross ne marque nullement l'appartenance dialectale de l'oncle Carroll : son langage n'est pas caractéristique de la province de la Nouvelle-Écosse. En fait, il n'est ni rural ni maritime ni urbain, et les marqueurs qui singularisent le parler de Carroll sont semblables à ceux qui pourraient caractériser le parler d'un homme de la même classe sociale habitant en Ontario ou en Alberta.

Ma décision a donc été assez simple : la langue de Carroll allait emprunter à toutes les régions et n'appartenir à aucune en particulier. La langue de l'oncle Carroll est le vernaculaire québécois générique, c'est-à-dire ni le joul, si on entend par là la langue de

41. Philip Stratford, « The Anatomy of a Translation : *Pélagie-la-charrette* », *Translation in Canadian Literature : Symposium 1982*, p. 125-126.

la population montréalaise, ni le beauceron, ni le chiac, ni l'acadien. Davantage que la manifestation « d'une stratégie de décentrement par rapport aux traductions hexagonales », mon choix relève et d'un « parti pris d'affirmation/réhabilitation des ressources du vernaculaire québécois ⁴² » et du fait que ce parler présente l'avantage de situer le personnage au Canada, là où se passe l'action.

La lisibilité du texte est un autre élément auquel j'ai accordé beaucoup d'importance. Lane-Mercier écrit que « l'inscription du verbal au sein du scriptural littéraire [...] est immédiatement assumée par des pratiques textuelles spécifiques et analysables, dont l'objectif fondamental est peut-être moins la mimésis que le lisible ⁴³ ». Agnès Whitfield et Gregory Lessard, dans une étude sur l'inscription du joul dans le roman québécois, soutiennent que les romanciers ne reproduisent pas scrupuleusement le sociolecte tel qu'ils l'entendent dans le réel : ils « n'utilisent en fait qu'une sous-classe des caractéristiques linguistiques du parler populaire québécois, qu'il s'agisse de phénomènes phonétiques, lexicaux, syntaxiques ou sémantiques ⁴⁴ ».

Les grands écrivains ont aussi commenté le problème. Faulkner a écrit que « [i]f the writer puts too much attention to transcribing literally the dialogue he hears, it's

42. Gillian Lane-Mercier, « La traduction des discours directs romanesques comme stratégie d'orientation des effets de lecture », *Palimpsestes n° 9 : La lecture du texte traduit*, p. 89.

43. Gillian Lane-Mercier, *La parole romanesque*, p. 141.

44. Cité dans Judith Lavoie, « Problèmes de traduction du vernaculaire noir américain : le cas de *The Adventures of Huckleberry Finn* », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 122.

confusing to the people who have never heard that speech ⁴⁵ ». Mark Twain dans la préface de *The Adventures of Huckleberry Finn* dit ne pas avoir « painstakingly » marqué tous les détails du dialecte de ses personnages. Brodsky ajoute que le lecteur anglophone « *n'entend pas* le vernaculaire noir lorsqu'il lit l'original, il a simplement *l'impression* de l'entendre, grâce aux artifices visuels de l'auteur » et que les dialogues constituent « un langage visuel et non parlé qu'il s'agit de traduire ⁴⁶ ».

Par conséquent, j'ai essayé de « ne pas céder à l'attrait d'un créole précis ⁴⁷ ». Tout comme le fait l'auteur du texte original, je n'ai pas rendu en français tous les détails de prononciation de la langue de l'oncle Carroll. J'avoue toutefois que c'est à la suite de mes lectures que j'ai pris cette décision et corrigé ma traduction en conséquence. Mon texte était au départ plus mimétique, plus théâtral.

L'autre danger qui me guettait était de rendre l'oncle Carroll risible. Comme le faisait remarquer Thomas Hardy à propos de ses romans : « If a writer attempts to exhibit on paper the precise accents of a rustic speaker he disturbs the *proper balance of true representation* by unduly insisting upon the grotesque element ⁴⁸ ».

45. Annick Chapdelaine, « Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 15.

46. Françoise Brodsky, « La traduction du vernaculaire noir : l'exemple de Zora Neale Hurston », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, p. 172.

47. Bernard Vidal, « Le vernaculaire noir américain : ses enjeux pour la traduction envisagés à travers deux œuvres d'écrivaines noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 189.

48. Gillian Lane-Mercier, *La parole romanesque*, p. 168.

Il me fallait donc rendre, en français, comme le fait l'anglais, les qualités, les forces du protagoniste, c'est-à-dire utiliser le vernaculaire de façon à faire ressentir que l'oncle Carroll est bon et sincère. Le parler sociolectal qui l'identifie se situe au niveau populaire et non pas vulgaire. Le ton de ses propos n'est jamais dur, malgré le caractère généralement fruste du personnage. Et jamais il ne semble ridicule. Son langage, comme ses propos, reflète la grandeur de ses sentiments.

Il fallait aussi que le personnage donne une impression d'authenticité. Lane-Mercier rappelle d'ailleurs que « ...le roman doit *sembler vrai*, car créer l'illusion d'un monde est la fonction même de l'imagination du romancier ⁴⁹ ». Dès ma première traduction, je me suis beaucoup fiée à mon oreille. J'entendais l'oncle Carroll. Vidal affirme que la « transcription romanesque [des sociolectes] varie forcément selon l'oreille de l'écrivain ⁵⁰. Je voulais rendre le rythme, la prosodie de son parler.

En fin de compte, j'en donne une représentation graphique plus marquée qu'en anglais. Et je le fais parce que je crois que le français, du moins au Canada, a tendance à transcrire davantage les marqueurs du vernaculaire, et que le lecteur québécois est habitué à un tel système graphique, surtout depuis les textes de Tremblay. Le vernaculaire québécois est connu et reconnu, et sa graphie a subi une certaine

49. Gillian Lane-Mercier, *La parole romanesque*, p. 349.

50. Bernard Vidal, « Le vernaculaire noir américain : ses enjeux pour la traduction envisagés à travers deux œuvres d'écrivaines noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 187.

standardisation. La graphie que j'ai utilisée s'inspire de Tremblay et d'autres auteurs canadiens, sans les suivre servilement.

L'oncle Carroll parle comme un homme de son âge l'aurait fait en 1970 et dévoile les qualités qui font de lui un être différent des autres, ce qui est, nous l'avons vu, le but principal de Veronica Ross. Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier soulignent que « la représentation graphique d'un sociolecte, en plus de son rôle mimétique, est porteuse des stratégies auctoriales ⁵¹ ». J'ai voulu que ma traduction soit fidèle à ces deux rôles.

Mon souci de réalité m'a même poussée à déroger au maintien d'une langue standard chez les autres personnages. C'est ainsi que Jay, qui en anglais s'exprime comme les autres personnages dans une langue normative et non marquée, fait preuve, en français, d'un certain relâchement. « Je vas y aller, je vas y aller », dit-il à son oncle. Cependant, ce laisser-aller, d'un niveau de langue inférieur à la langue standard, ne contredit pas les desseins de l'auteure que nous avons analysés antérieurement. Cette déviance verbale est fidèle à une réalité linguistique et culturelle : il s'agit d'une prononciation de niveau populaire qui est fréquemment utilisée au Canada français et il n'y a rien d'inusité à ce qu'un jeune homme qui se retrouve avec un membre âgé de sa parenté adopte une prononciation qui se rapproche un peu plus de la sienne, et ce, qu'elle soit soutenue ou relâchée.

51. Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier, « Présentation », *TTR : Traduire les sociolectes*, p. 9.

De plus, Jay ne fait pas partie, lui non plus, de cette société hypocrite, ou plutôt, il n'en fait plus partie et essaie tant bien que mal de s'en dégager, encore une fois.

He had never been able to explain to Jeanie how such a small place could expand and become the universe, how you were bound by its laws and rules, rules that shaped not only behaviour but thought as well. (*Homecoming*, p. 6)

Enfin, j'ai jugé bon d'introduire dans ma traduction un autre phénomène linguistique qui, par définition, n'apparaît pas dans la version anglaise : l'emprunt à l'anglais. L'oncle Carroll fait allusion au *feeling* qu'il ressent sur l'eau et à « la » *job steady* de son frère. Je reconnais qu'autrefois, dans certaines régions du Québec, on n'usait pas de ces termes. Mais ils étaient utilisés dans les régions plus anglicisées de la province, y compris à Montréal qui compte une grande partie de la population québécoise, en Gaspésie qui se compose essentiellement de pêcheurs comme l'oncle Carroll, et dans le reste du Canada, ce qui inclut les provinces maritimes où se situe l'intrigue de la nouvelle.

En incluant ces termes dans le langage de l'oncle Carroll, je lui donne une certaine couleur dialectale, ce qui va dans le sens de mon analyse antérieure du langage individuel qui se compose de particularités idiolectales, technolectales, sociolectales et dialectales.

Pour illustrer les marqueurs linguistiques que j'ai utilisés en français, voici la traduction du paragraphe qui a servi antérieurement à l'examen de la langue anglaise.

“But the good times are gone,” Carroll said. “Gettin’ on in age. One day, bingo, it’ll be game over.” He snapped his fingers. “Hope when I go it’s quick. Don’t want no-one lookin’ after me, no sir. Davey’d hate it, lyin’ there sick and helpless. One thing he never could stand was bein’ sick. Strong as a horse he always was. I remember when we was goin’ fishin’ together, just us two. What times we had! Out on the water ’fore the crack o’ dawn and then watchin’ the sun come out and the water all silvery like and us there in our boat. Ain’t no feelin’ like it, I can tell you. Worked pretty hard too, specially when we was lobsterin’. Boil a big pot of them we would and have ourselves a regular feast. Never could see him givin’ it up, that life, but then I guess when he got married he wanted a regular job like. Smart he was, too. Takes brains, have an office job. (*Homecoming*, p. 16)

« Mais le bon temps, y’est passé, dit Carroll. Je vieillis. Un bon jour, bingo, la partie va être finie. » Il fit claquer ses doigts. « J’espère que quand je vas partir, ça va se faire vite. Je veux pas que personne s’occupe de moé, non monsieur. Davey, y’haïrait ça de se voir malade de même, étendu, pas capable de rien faire. Si y’a que’que chose qu’y pouvait pas endurer, c’était ben d’être malade. Y’a toujours été fort comme un bœuf. J’m souviens quand on allait à’pêche, toué deux tout seuls. On’n a eu du bon temps ! Partis sus l’eau avant l’aube, on regardait le soleil se lever pis l’eau qu’était comme toute en argent, pis nous autres, là, dans notre bateau. Je te dis que c’était tout un *feeling*. Pis on travaillait fort à part ça, surtout quand on allait au homard. On s’en faisait bouillir un gros chaudron, pis on se faisait tout un festin. Je pouvais pas penser qu’y laisserait tomber ça, c’té vie-là, mais j’imagine que quand y s’est marié, y voulait une job steady, t’sais. Y’était intelligent à part ça ! Faut de la tête pour faire une *job* de bureau. » (*Homecoming*, p. 16)

Comme l’anglais, j’utilise l’apostrophe pour signaler l’apocope, l’aphérèse ou l’écrasement à l’intérieur d’un mot. Il va sans dire que la chute des phonèmes n’apparaît pas nécessairement aux mêmes endroits que dans la version anglaise. Ainsi, l’apocope se voit dans la chute de la consonne finale du pronom personnel *il*, « Y’a toujours été fort », « qu’y pouvait pas endurer », « quand y s’est marié, y voulait », et dans la chute de la voyelle finale du pronom personnel *tu*, « t’sais ». Il y a aussi écrasement de la

première voyelle dans « c'te vie-là ». Comme en anglais, ces marqueurs ressortissent à la langue parlée familière, à l'oralité. Par ailleurs, la chute de la voyelle finale du pronom relatif *qui* dans « pis l'eau qu'était » indique un relâchement plus grand.

Le meilleur exemple d'aphérèse se trouve dans « On'n a eu du bon temps », particularité intéressante qui témoigne de la chute de la voyelle du pronom *en*, mais du maintien de la liaison avec l'auxiliaire qui suit. « Toué deux » résulte également de la chute de la consonne de l'article défini *les* et de la fermeture de la voyelle.

L'élision de la particule négative *ne* est évidemment fréquente, « Je veux pas », « de rien faire », « Je pouvais pas », car il s'agit là, encore une fois, d'un phénomène qui ressortit au langage familier. Il constitue un marqueur d'oralité. L'élision du pronom personnel dans « Faut de la tête », pourrait aussi, à la rigueur, passer pour un simple marqueur d'oralité. Mais la langue parlée familière aurait plutôt tendance à faire précéder le verbe du pronom *il* « apocopé » en *y*. L'élision « à'pêche » est une occurrence fréquente dans la langue populaire québécoise. J'oserais même dire que cette particularité ne témoigne pas d'une élision mais d'un écrasement de la consonne du déterminant et d'une combinaison des deux voyelles identiques en un allongement vocalique audible.

Les exemples de prononciation populaire, comme en anglais, sont nombreux et reviennent fréquemment, qu'il s'agisse de *moé* (moi), de *pis* (puis), de *toutte* (tout) ou de *sus* (sur). La prononciation du *moé* est particulièrement importante dans *Homecoming*.

Elle sert à désigner l'oncle Carroll au tout début de la nouvelle « avec ses *moé pis toé* » (*Homecoming*, p. 8) et, depuis toujours au Canada, renferme une connotation péjorative. Qui s'exprime ainsi « parle mal » et fait preuve d'un manque d'éducation flagrant et de son appartenance à une classe sociale inférieure.

Ma traduction, comme l'original, fait un usage assez fréquent de la mise en relief : « Si y'a que'que chose qu'y pouvait pas endurer, c'était d'être malade » et « Je pouvais pas penser qu'y laisserait tomber ça, c'te vie-là ». Dans ces deux cas, l'inversion est identique à celle de l'anglais. Les clivées sont plus fréquentes en français qu'en anglais, du moins dans ce paragraphe : « quand on allait à 'pêche, toué deux tout seuls », « Davey, y'haïrait donc ça ». Volsik, dans le *Palimpsestes* consacré à la mise en relief, avance d'ailleurs que le français utilise les clivées davantage que l'anglais ⁵².

Par contre, les agrammaticalités dans ce paragraphe ne sont pas très nombreuses, « quand je vas partir », « comme toute en argent ». Mais ailleurs, dans la nouvelle, d'autres phrases en contiennent : « tu te penses-tu à des noces ? », « j'ai mis ma bouche direct sus son oreille ».

Nous avons vu précédemment que l'auteure a marqué d'une apostrophe certaines aphérèses usuelles du langage parlé. J'ai fait de même vers la fin du paragraphe, « t'sais », mais j'ai essayé de ne pas abuser de cette tactique parce que le texte, d'après moi, contient suffisamment de marqueurs d'oralité. Par conséquent, les *e caducs* qui

52. Paul Volsik, « La traduction des clivées et le problème de la mise en relief », *Palimpsestes* n° 5 : *La mise en relief*, p. 87.

tombent à l'oral ne sont pas indiqués : « Je peux pas », « on se faisait », « Je pouvais pas penser ». Par contre, ceux qui chutent de par un accent tonique différent de celui du français standard sont marqués : « J'me souviens ».

De même, certaines particularités du vernaculaire québécois sont absentes du texte. J'ai en toute conscience choisi de ne pas indiquer la prononciation de *oir* en *ouère* ou en *ouére*. De même, la consonne initiale du même verbe, ou de tous ceux qui commencent par un *v*, ne se démarque pas du français standard en devenant un *w*. Je n'ai pas non plus indiqué la transformation du *ch* en *h*, car il s'agit là de particularités trop dialectales qui, en outre, nuiraient à la lisibilité du texte. Enfin, indiquer la palatalisation du *j* en *ch* qui se produit à l'oral aurait eu le même effet d'alourdissement. Comme dit Perrin, « l'élision du *e* suffit pour que [s]'entende *ch'sais* en lisant *j'sais*⁵³ ».

La profération de jurons de la part de l'oncle Carroll m'amène à traiter la question des jurons au Québec et à examiner une autre nouvelle de Veronica Ross, *God's Blessings*, dont les protagonistes utilisent d'autres jurons. Mais avant d'en faire l'analyse, il y a lieu de définir le terme *juron*.

Dans l'édition de 1994 du *Petit Robert*, on donne au numéro 4 de la rubrique *sacre* : « régionalisme (Canada), [j]urement, formule de juron ». Quant au *blasphème*, toujours selon le *Petit Robert*, il serait une « [p]arole qui outrage la Divinité, la religion », et le juron, un « [t]erme plus ou moins familier ou grossier dont on se sert pour jurer ».

53. Mimi Perrin, « Improviser comme les jazzmen », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, p. 122.

Charest rappelle que si « le dictionnaire définit un juron, un sacre et un blasphème comme des synonymes, il ne semble pas que les Québécois acceptent ces similitudes ». La vérité, comme il la résume si bien, est la suivante : « [e]ntre jurer, sacrer et blasphémer, il y a une gradation du plus petit au plus gros, une différence de niveau que seule une éducation catholique et québécoise peut expliquer ⁵⁴ ». Malgré la hiérarchie apparente de ces trois termes, j'ai choisi d'utiliser le terme *juron* et la définition qu'en donne Pichette pour les besoins de sa propre étude, c'est-à-dire « tout mot ou locution exclamative qui tire son origine généralement du vocabulaire religieux, mais aussi d'un vocabulaire profane ou grossier ⁵⁵ ».

L'oncle Carroll, dans *Homecoming*, jure à deux occasions. « Je-sus Christ, think you was at some goddamn saloon », dit-il à table devant toute la famille de son frère attablée pour le repas du dimanche (*Homecoming*, p. 9), puis, « Je-sus old Christ, it'd be a long week of bloody Sundays 'fore I'd let any woman tell me how to dress. » Il jure de nouveau en présence de Jay, mais le juron est cette fois plus bénin, « So I said to hell with it too... » (*Homecoming*, p. 16).

Ma traduction découle de considérations bien précises. D'une part, ces quelque jurons par rapport au volume du discours de l'oncle Carroll, c'est fort peu. Il n'agit pas, dirait Jean-Pierre Pichette, comme « ces individus qui sont incapables de prononcer deux mots de suite sans sacrer, tellement cette habitude a pu s'enraciner profondément en eux,

54. Gilles Charest, *Le livre des sacres et blasphèmes québécois*, p. 31.

55. Jean-Pierre Pichette, *Le guide raisonné des jurons*, p. 17.

et à un point tel que le juron est devenu une sorte de rythme obligatoire dans la phrase, une nouvelle façon de la ponctuer ⁵⁶ ».

D'autre part, l'oncle Carroll s'exprime de la sorte devant une femme et des enfants. « En règle générale, affirme Pichette, on ne sacre pas devant les femmes par respect pour leur délicatesse, [...] ni devant les enfants, pour éviter de les scandaliser ⁵⁷ ». Il faut donc se demander pourquoi l'oncle Carroll se laisse aller à parler de la sorte.

Légaré et Bougaïeff expliquent que « le sacreur reprend son pouvoir en enfreignant le tabou religieux. Par là, il fait signe à la communauté locale qu'il reconquiert une part de sa liberté brimée. Ce faisant, il se donne à lui-même et à ses égaux l'illusion du pouvoir : celui d'enfreindre, impunément ou non, la norme établie et de braver l'autorité qui l'impose. Celui qui transgresse subordonne la règle à sa volonté. [...] Il s'affiche devant la collectivité comme dominant une règle qui le dominait ⁵⁸ ».

Les propos de Pichette confirment l'affirmation précédente : « [J]urer serait [...] vouloir s'affirmer en marge de l'autorité, voire y suppléer en s'érigeant soi-même, en montrant sa liberté de pensée face aux principes établis ⁵⁹ ».

C'est bien ce que fait l'oncle Carroll. Il jure parce qu'il ressent de la frustration devant les exigences de sa belle-sœur, parce qu'il souffre d'un sentiment d'infériorité à

56. Jean-Pierre Pichette, *Le guide raisonné des jurons*, p. 92.

57. Jean-Pierre Pichette, *Le guide raisonné des jurons*, p. 91.

58. Clément Légaré et André Bougaïeff, *L'empire du sacre québécois*, p. 236.

59. Jean-Pierre Pichette, *Le guide raisonné des jurons*, p. 91.

son égard. Et non pas parce qu'il est vulgaire ou colérique. Par conséquent, il ne peut pas, en français, et surtout pas devant une femme et des enfants, proférer des *christ* ou des *câlîce*. Il était préférable que je garde les jurons plus copieux pour rendre ceux qui sont utilisés dans les moments de colère. Vu qu'il est tout de même canadien, les jurons de l'oncle Carroll sont à caractère religieux. Il dit devant sa belle-sœur et les enfants, « bonyeu » et « maudit verrat », ce qui n'a pas du tout la force des jurons susmentionnés.

“Je-sus Christ, think you was at some goddamn saloon.”
« *Bonyeu, tu te penses-tu à des noces ?* »

“Je-sus old Christ, it'd be a long week of bloody Sundays 'fore I'd let any woman tell me how to dress.”
« *Ben, maudit verrat. J'aimerais ben voir le jour qu'une femme va me dire comment m'habiller.* » (*Homecoming*, p. 9)

Pour ce qui est de « So I said to hell with it too... » je l'ai rendu en français par :
« Ça fait que moé'ssi, me sus dit, de la marde, » (*Homecoming*, p. 16).

Les jurons de Jay et de son père, par contre, sont la manifestation de la colère et ne sont pas dits devant une femme ou des enfants en bas âge. Le père de Jay, malgré un parler non marqué et même soutenu, comme nous l'avons vu, dit : « I ought to whip the Jesus hide right off of you. » En français, le père dit : « C'est le fouet que tu mérites. Jusqu'au sang, christ ! » (*Homecoming*, p. 12)

Légaré et Bougaïeff avancent que « le sacre est un opérateur sémiotique efficace au double point de vue de l'affirmation de soi et de l'ascendance sur autrui ⁶⁰. Les paroles

60. Clément Légaré et André Bougaïeff, *L'Empire du sacre québécois*, p. 210.

intérieures de Jay confirment ce commentaire : « swearing and profanity were the right of only one man, the father. » C'est pourquoi le fils dit « You goddamn old bastard », « Hostie de vieux fou », non pas à haute voix mais en son for intérieur. (*Homecoming*, p. 12)

La représentation graphique inaltérée des jurons de ces deux personnages résulte du fait que leurs paroles ne sont pas celles de personnes sans vocabulaire ni éducation. Les jurons proférés par des locuteurs qui s'expriment habituellement dans un langage non marqué sont la manifestation d'un emprunt à un registre vulgaire, non pas l'indice de leur propre vulgarité.

Dans *God's Blessings*, les jurons sont également la manifestation verbale de la colère, et surtout, de la violence dont ce sentiment est capable. Dans cette nouvelle, Veronica Ross présente un pêcheur, sa femme et leurs deux filles qui vivent dans une maison mobile parce qu'ils n'ont pas les moyens de s'acheter quelque chose de mieux. L'homme n'a pas plus d'instruction que l'oncle Carroll. Il appartient au même sous-groupe socio-économique des pêcheurs, quoiqu'il soit moins fortuné que ce dernier. Sa femme le traite d'ailleurs de « ignorant fisherman ». L'histoire se passe à peu près à la même époque que *Homecoming*, soit dans les années 1970, mais Jacob et Nancy Marie n'ont pas le même âge que l'oncle Carroll. Ils sont plus jeunes et leurs jurons ne sont pas du même acabit.

La traduction de leurs jurons nécessitait des considérations tout autres que celles qui m'ont guidée pour l'oncle Carroll. D'abord, Nancy Marie jure autant que son mari. Légaré et Bougaïeff rendent compte d'une enquête sociolinguistique menée à Montréal, en 1980, en ces termes : « les jeunes filles ont adopté le médium linguistique du sacre pour affirmer leur détermination nouvelle de posséder, elles aussi, à l'égal des garçons, un pouvoir efficace de manipulation sociale ⁶¹ ».

Puis, à l'encontre de l'oncle Carroll, un « habitant » aux manières un peu frustes qui laisse échapper quelques jurons dans un moment de frustration, Jacob et Nancy Marie en font un usage fréquent. Les « you lousy bastard », « you stinking piece of shit » et « fuck off » fusent de toutes parts.

Charest explique qu'au « niveau recherché, le sacre est banni comme indésirable [...]. Au niveau familial, les sacres sont souvent accompagnés [d'excuses]. Au niveau populaire, les sacres apparaissent comme un secours linguistique. On les utilise pour exprimer plus clairement notre pensée. Au niveau vulgaire, le sacre est l'élément de base ⁶² ». Légaré et Bougaïeff attribuent aux jurons la même connotation de vulgarité ⁶³.

Jacob et Nancy Marie sont vulgaires. Jacob a beau traiter sa femme de salope, il n'hésite pas lui-même à toucher aux seins d'une fille sur la piste de danse. Il a peut-être

61. Clément Légaré et André Bougaïeff, *L'empire du sacre québécois*, p. 206.

62. Gilles Charest, *Le Livre des sacres et blasphèmes québécois*, p. 74.

63. Clément Légaré et André Bougaïeff, *L'empire du sacre québécois*, p. 203.

honte de voir Nancy Marie acheter sa propre bière — nous avons vu dans *Homecoming* que ce genre de chose ne se fait pas sauf chez « Those kind of people » — mais Jacob ne peut pas se vanter d'avoir plus de classe. On le retrouve au sortir de la taverne le jour où il reçoit son chèque d'assurance-chômage et plus tard, à la danse, il s'enivre au point d'en être malade.

Mais plus encore que la vulgarité, leurs jurons attestent la violence de leur relation. Si le langage de l'oncle Carroll contribue à montrer sa sincérité, sa fidélité et son grand cœur, et ainsi à obtenir l'empathie du lecteur, ce qui frappe chez Jacob et Nancy Marie, c'est la violence de leurs échanges verbaux et de leurs gestes. Ces deux personnages ne se parlent souvent que pour s'insulter, pour se faire violence, et ce, même devant les enfants. Nancy Marie propose le suicide à son mari lorsqu'il lui annonce qu'il a perdu son emploi. Plus loin, elle souhaite à haute voix sa mort. Les gestes se font également violents : Jacob tire les cheveux de sa femme, lance une lampe contre la porte et donne un coup de poing sur le mur, tandis que Nancy Marie, à bout de patience, lance un vase par terre et menace sa fille de la main.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des jurons de colère de Jay et de son père. Dans *God's Blessings*, la violence est beaucoup plus grande. Les jurons, le rythme des dialogues, les pleurs, les cris, les gestes, tout concourt à créer une atmosphère générale de violence. Et c'est la nécessité de faire naître le même sentiment chez le lecteur francophone qui a motivé mes choix traductionnels.

Examinons d'abord les particularités et surtout les marqueurs du langage de Jacob et de Nancy Marie en anglais. Dans cette nouvelle, l'auteure n'indique pas la chute des consonnes finales des mots se terminant en *-ing*. En fait, les écrasements sont rares, sauf quelques contractions usuelles qui ressortissent à la langue parlée et qui ne représentent aucune connotation négative : « Now see what you've done! », « I don't think there's any canned milk », « I've got a few dollars tucked away », ou « I couldn't take your money Ma ».

Les prononciations relâchées sont également moins fréquentes que dans *Homecoming*. Une fois, Jacob dit « I dunno » et la prononciation de *why don't* est tronquée : « Whyn't you and Sarah come with me Saturday, see what I've done? », « Whyn't you think of someone else for a change? », « Whyn't you? ». Il y a quelques élisions, mais très peu : « Got laid off today », « Nothing else around », « Can't get anything else, that's why » et « ...come with me Saturday, see what I've done? ».

Le texte compte toutefois des agrammaticalités : une double négation, "I'm not going to no dance", un exemple d'utilisation adverbiale d'un adjectif, "You find the money and I'll show you how quick I'll move", et une déviance verbale, "There's no neighbours around". Enfin, Susan omet le pronom et la conjonction en milieu de phrase : "Gram called and asked could she get a lift". En fait, à y regarder de plus près, on pourrait même avancer que Jacob s'exprime presque trop bien. "Hard work never killed anyone", dit-il, et non pas *no one*. En fin de compte, les marqueurs graphiques sont peu

nombreux, mais les rares déviations à la langue normative suffisent à indiquer le manque d'instruction des personnages.

Un autre élément mérite qu'on s'y arrête. C'est le fait que la plupart des agrammaticalités ou des contractions marquées au moyen d'apostrophes se produisent lors des conversations relativement calmes. Lorsque les protagonistes se harangent à coup de phrases courtes, l'auteur use d'un minimum de marqueurs afin de ne pas ralentir la lecture du lecteur. Dans cette nouvelle, ce sont les jurons, le rythme accéléré de leurs répliques et la violence même des propos qui montrent la vulgarité des personnages et transforment leurs dialogues en une arme tout aussi violente que leurs gestes.

"You shut your face."

"Oh go to hell."

"You don't appreciate anything I do, do you?"

She didn't answer.

"It was your idea to buy the lousy land," he went on.

"You'd never have done it on your own."

"Only reason I bought it was to keep that mouth of yours shut. Don't you think I get fed up with your nagging? Nag, nag, nag, that's all you do."

"So leave."

"Whyn't you?"

"Why should I?"

"I know why you don't. Can't get anyone else, that's why."

"What do you know about it?"

"All you can get is some pimp who doesn't care what he screws."

"I don't have to take this."

"Don't like the truth, do you?"

"You ignorant fisherman."

"You slut."

"I hate you."

"There's the door." (*God's Blessings*, p. 48-49)

La traduction de cette nouvelle a nécessité des décisions semblables à celles qu'il m'a fallu prendre au moment de traduire *Homecoming*. Tout comme le langage de l'oncle Carroll, celui de Jacob et de Nancy Marie ne présente aucune particularité dialectale. Leur parler, en français, est donc le vernaculaire québécois ou canadien générique.

J'ai également essayé de créer une langue vraie. Nous avons vu que l'auteure marque fort peu l'anglais parce que la nature même des jurons suffit à donner une impression de vulgarité et de violence. En français, toutefois, je ne pouvais pas faire jurer ces personnages et, par ailleurs, les faire user d'une langue châtiée. Il leur fallait une langue à la mesure de leur vulgarité, de leurs jurons.

Je voulais aussi, encore une fois, ne pas entraver la lecture, et surtout, ne pas ralentir le débit du lecteur. Le rythme rapide et saccadé des dialogues m'a tout de suite frappée et pour le respecter, dans un premier temps, j'ai essayé de mettre le moins de marqueurs possible. Mais après ma première ébauche, j'ai fait le contraire de ce que j'avais fait en traduisant *Homecoming* : j'ai ajouté des marqueurs pour que les outrances linguistiques semblent ainsi plus véridiques.

Rendre les personnages risibles n'était pas un danger dans le cas de cette traduction. Je risquais toutefois de faire de leur vulgarité un obstacle à la transparence de leur vulnérabilité et de leur mal d'aimer. Même s'il est difficile d'imaginer que Jacob et Nancy Marie ne disent pas *moé* et *toé*, j'ai décidé de ne pas surcharger le texte de marqueurs à

connotation vulgaire, à caractère stigmatisant. Lane-Mercier écrit d'ailleurs que « la représentation sociolectale impose au lecteur, dans la violence même de son geste, une grille de valeurs axiologiques, idéologiques, éthiques et épistémologiques qui, extraites du réel, visent soit à maintenir, soit à problématiser / critiquer / subvertir les rapports de force et de pouvoir, les images et les constructions identitaires dont se leste une classe, une catégorie, ou un groupe socio-culturel situé dans l'ombre ou en marge de la classe dominante ⁶⁴ ». Il n'était donc pas nécessaire que j'ajoute des *moé* et des *toé* aux dialogues d'un couple vulgaire et dépourvu des capacités verbales nécessaires à l'expression de leur colère et de leurs véritables sentiments. Ma traduction contient suffisamment de marqueurs pour rendre toute la violence et la vulgarité de leurs propos.

Quels sont donc les marqueurs de la langue des personnages que j'ai jugé bon d'indiquer ? Il y a, bien sûr, des apostrophes qui rendent compte d'apocopes, d'aphérèses et d'écrasements en milieu de mot : « J'me sus promené sus c'te terre-là au moins un million de fois », « J' imagine qu'est pas ben ben contente », « J'aimerais y'en sacrer une maudite à Ed ». Cependant, quoique plus nombreuses que dans l'original, elles le sont moins que dans *Homecoming*. En outre, certains mots, articles ou pronoms, sont élidés, « Pour aller à'danse », « dans'même cour » et, bien sûr, la négation tombe systématiquement, « T'es bon à rien », « T'es même pas capable », « C'est pas de ta faute », etc.

64. Gillian Lane-Mercier, « La traduction des discours directs romanesques comme stratégie d'orientation des effets de lecture », *Palimpsestes n° 9 : La lecture du texte traduit*, p. 80-81.

D'autres marqueurs sont toutefois plus importants que ces signes d'oralité usuels. D'abord, j'ai indiqué certaines prononciations relâchées typiques du registre populaire. Ainsi, *fait, tout, puis, sur, bien et ici* deviennent *faiite, toutte, pis, sus et icitte* : « Regarde ce que t'as faiite », « J'y vas pas, c'est toutte », « Pis si tu penses que tu vas me n'empêcher », « J'me sus fait slacker aujourd'hui », « Si tu pouvais ben crever », « Tu peux même pas nettoyer la maison icitte ».

En outre, le pronom *elle* est écrasé en *a* : « Je souhaite qu'a brûle en enfer », « A va l'apprendre de toutes façons », ou tombe complètement. Le *je suis* subit également la marque d'une prononciation relâchée : « Pourquoi c'est que tu penses que chus en tabarnaque », « Chus tannée d'attendre ». Mais je n'utilise pas ce procédé de façon systématique. Je le réserve aux conversations un peu plus « amicales » au rythme moins rapide.

Les agrammaticalités sont assez nombreuses dans ma traduction et leur connotation socio-linguistique est importante : elles traduisent le manque d'instruction et d'éducation, et attestent le registre populaire, voire vulgaire des personnages de cette nouvelle : « Pourquoi c'est que tu penses que chus en tabarnaque ? », « ...ça les dérangerait pas où c'est que tu restes », « Je sais quel genre de terre que c'est », « J'ai pas besoin de la voir pour savoir comment qu'elle est », « Que c'est que je comprends pas ? ». Les déviances verbales telles que *je vas* sont fréquentes parce que tout à fait typiques du registre populaire.

Il n'y a pas que Jacob et Nancy Marie qui s'expriment de la sorte. La mère de Jacob ne parle guère mieux que son fils, quoique sans jurer. Elles commettent quelques déviances verbales et sa prononciation accuse un certain relâchement, comme l'attestent les exemples suivants : « Peut-être que tu vas te trouver d'autre chose », « Ben, c'est pas juste ça. Ça l'est pas pantoute », « Qu'est-ce que tu t'es faite à main ? », « Non, pas c'te serviette-là », « 'Est [l'argent] là pour ça », « 'Sont des anges », « C'est-tu ton habit neuf, ça ? ». Ma traduction n'est pas plus clémente envers les filles du couple. Leur prononciation témoigne également de leur éducation : « On r'passe sa'table », « Maman dit qu'a va pas rester », « Ça m'intéresse pas ben ben », etc.

Comme dans la nouvelle précédente, mon texte comporte quelques anglicismes : « T'es même pas capable de garder une job », « J'me sus fait slacker aujourd'hui ». Dans les deux nouvelles, les anglicismes se rapportent au domaine du travail, le domaine géré jusqu'au milieu du siècle actuel par la minorité anglaise. En outre, des canadianismes du registre populaire se glissent dans le langage des personnages : *pantoute* et *astheure*. En voici des exemples : « Y'a rien pantoute », « Tu me connais pas pantoute », « Pis, pourquoi qu'on y'irait pas astheure ? ».

J'ai aussi inclus des clivées dans la langue des personnages, et ce, contrairement à ce qui se passe en anglais où il y a peu de mises en relief : « J'aimerais y'en sacrer une maudite à Ed ». Il y en a toutefois beaucoup moins que dans *Homecoming*. Enfin, je me permets d'apporter quelques modifications à la graphie du mot *maman*. Il subit tantôt la

contraction, *m'man* est utilisé dans un contexte affectif positif, tantôt la marque d'une prononciation exagérée, *Môman* indique la dérision et n'est utilisé que par Nancy Marie lorsqu'elle parle de sa belle-mère et de la relation privilégiée qui existe entre elle et Jacob ou les enfants : « C'est ça. Va voir Môman ! », « Tu vas aller chez grand-môman, mon œil ! ».

Somme toute, les dialogues constitués de phrases courtes où les personnages s'expriment violemment portent le moins possible de marqueurs pouvant ralentir la lecture du texte, tandis que ceux qui se passent dans des moments plus paisibles témoignent davantage, comme en anglais d'ailleurs, du manque d'éducation des personnages et de leur appartenance sociolectale.

Enfin, les monologues intérieurs des personnages des nouvelles de Veronica Ross m'ont posé des problèmes analogues à ceux des dialogues. La définition que Milly donne du monologue intérieur est la suivante : « le monde est vu uniquement à travers les pensées non annoncées d'un personnage. [...] On ne perçoit pas l'intervention d'un narrateur extérieur susceptible de voir le héros : il s'est transporté dans le héros ⁶⁵ ».

La traduction des monologues intérieurs ne répond pas aux mêmes exigences que celle des dialogues. Muller fait remarquer qu'il « faut rendre le registre familier dans les passages de monologue intérieur ⁶⁶ », mais il ressort de son analyse de la traduction de

65. Jean Milly, *Poétique des textes*, p. 117-118.

66. Marie Sylvine Muller, « Langue familière, parler populaire, particularisme régional dans *Saturday Night and Sunday Morning* d'Alan Sillitoe et sa traduction française », *Palimpsestes* n° 10 : *Niveaux de langue et registres de la traduction*, p. 61.

Saturday Night and Sunday Morning d'Alan Sillitoe qu'il est dangereux d'aller plus loin. Elle constate « que Sillitoe — respectant très justement la distinction entre le “pensé” et le “parlé” — ne fait pas figurer de prononciations incorrectes dans le monologue intérieur et que les marques d'oralité sont beaucoup plus discrètes, réduites en fait aux contractions sans lesquelles le discours, même non-oralisé, semblerait véritablement guindé ⁶⁷ ».

Mais elle rapporte que la traduction française de l'ouvrage de Sillitoe est contraire à ce précepte. « Plus encore que le lexique, affirme Muller, c'est la morphosyntaxe, nettement plus “écrite” que chez Sillitoe, qui nuit à la cohérence du monologue intérieur ». Les graphies telles que *ça/cela, ça n'raterait pas, m'faire le coup*, ajoute-t-elle, sont peu pertinentes en français pour suggérer la spontanéité de l'encodage ⁶⁸.

J'ai pensé longtemps à la traduction du monologue intérieur, et c'est avec grand plaisir que j'ai lu l'article de Muller qui rejoint ce que je pense et justifie mon choix. Dans *God's Blessings*, l'auteure fait un usage assez fréquent du monologue intérieur pour rendre compte des pensées de Jacob. Voici quelques exemples de monologues intérieurs et de la traduction que j'en ai faite.

My land, my land, he thought, kicking at a rock. [...] What choice do I have anyway? He asked himself. Wasn't it always this way, women having the final say?

67. Marie Sylvine Muller, « Langue familière, parler populaire, particularisme... », p. 63.

68. Marie Sylvine Muller, « Langue familière, parler populaire, particularisme... », p. 65.

*Ma terre, ma terre, pensa-t-il en faisant rouler un caillou d'un coup de pied.
[...] Est-ce que j'ai le choix de toutes façons, se demanda-t-il ? N'était-ce pas
toujours ainsi, les femmes avaient le dernier mot ?*

**Why did Nancy Marie always have to say things she didn't mean and get
everyone upset?
*Pourquoi fallait-il que Nancy Marie dise toujours des choses qu'elle ne pensait
pas vraiment et bouleverse tout le monde ?***

**Maybe we're happy and don't know it, Jacob thought.
*Peut-être on est heureux puis on le sait pas, songea Jacob.***

**Why do I say these things? Jacob wondered. I don't mean them. We shouldn't
argue like this in front of the kids.
*Pourquoi je dis des choses du genre, se demanda Jacob. Je le pense même pas.
On devrait pas se chicaner comme ça devant les enfants.***

Dans ma traduction, le personnage s'exprime donc dans une langue familière, mais non vulgaire. En outre, le monologue intérieur, dans cette nouvelle, montre le contraste entre la violence extérieure du protagoniste et la bienveillance de ses pensées. Il est donc juste que ses paroles intérieures ne manifestent pas la vulgarité que l'auteure choisit d'associer à la violence.

Il n'y a aucun doute que les indices graphiques de l'appartenance sociolectale marquent les personnages littéraires qui en font l'objet. Et dans *Homecoming* et *God's Blessings*, nous avons pu constater le rôle d'un tel parti pris de la part de l'auteure.

Lane-Mercier fait remarquer que le « traducteur [...] a la possibilité de manipuler, à des fins idéologiques avouées ou non, les configurations dialogales du texte source en

vue de susciter des effets de lecture parfois fort différents de ceux prévus par le texte de départ ⁶⁹ ». J'ai longtemps réfléchi à cette question. Je ne voulais pas que « l'effet de lecture » du français soit différent de celui de l'anglais. Certes, le lecteur canadien reconnaîtra les particularités du vernaculaire de son pays, mais l'impression qu'il aura de l'oncle Carroll, de Jacob et des autres personnages sera sensiblement la même que celle que ressentent les lecteurs de l'original.

Folkart a dit que « au lieu de viser une impossible transparence du sociolecte d'arrivée par rapport au sociolecte de départ, il convient à la fois de forger une stratégie ré-énonciative [...] et d'assumer les partis pris idéologiques ainsi que les gauchissements et les transformations qu'une telle stratégie suscite ⁷⁰ ».

Mes stratégies traductionnelles étaient, grosso modo, assez simples. Les personnages de Veronica Ross parlent le vernaculaire québécois générique et les marqueurs graphiques qui le caractérisent répondent aux exigences de la lisibilité et à la nécessité de créer l'effet de réel que l'auteure visait.

C'est à partir d'une analyse approfondie de la graphie de l'original que j'ai pris certains partis. J'ai usé des mêmes techniques de l'auteure, déviances syntaxiques et morphologiques ou simples marqueurs d'oralité, et j'en ai ajouté d'autres d'ordre lexical. De plus, j'ai décidé de marquer davantage le texte français que ne l'était l'original.

69. Gillian Lane-Mercier, « La traduction des discours directs romanesques comme stratégie d'orientation des effets de lecture », *Palimpsestes n° 9 : La lecture du texte traduit*, p. 84.

70. Gillian Lane-Mercier, « La traduction des discours directs romanesques... », p. 87.

Ma stratégie « ré-énonciative » diverge en quelques points de celle de la stratégie « énonciative » de l'auteur dans un but bien précis : donner au lecteur francophone la possibilité de vivre une expérience semblable à celle que vivent ceux et celles qui peuvent lire l'original.

J'ose donc espérer que j'ai pu, comme le dit si bien Philip Stratford, ajuster « le rythme de [m]a démarche » à celle de l'auteure ⁷¹ ». Les divergences que je me suis permis de commettre sont dans le style de l'auteur. Je n'ai pas essayé d'embellir le texte. Lorsque j'ai corrigé certaines négligences, je l'ai fait dans le style de l'auteur, comme elle l'aurait fait, je crois, si elle avait pu revenir à ses nouvelles.

« Il n'est de bonne traduction que s'il y a une affinité entre l'auteur et son traducteur, écrit Bensoussan. On ne traduit bien et juste qu'en sympathie. Et cette sympathie amène forcément à redire autrement les phrases de l'auteur après les avoir absorbées, digérées, fait siennes, pour les restituer dans [...] un moule nouveau qui fait la part du littéral et du littéraire ⁷² ».

Tout en reconnaissant les faiblesses de certains passages des nouvelles de Veronica Ross, j'aime tout de même son style, je m'identifie à sa simplicité. J'apprécie la profondeur de certains de ses personnages, la façon dont elle nous les révèle. Et même si je juge que certaines nouvelles manquent au but ou souffrent de superficialité, elles

71. Judith Woodsworth, « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire », *TTR : Traduction et culture(s)*, p. 124.

72. Albert Bensoussan, « Traduction littérale ou littéraire ? », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, p. 78.

comptent de très beaux passages qui m'ont donné des moments de grande satisfaction et m'ont forcée à me dépasser, à essayer d'être à la hauteur de leur difficulté ou de leur grandeur.

« On traduit avec la passion, avec l'enthousiasme et le dévouement d'un missionnaire ⁷³ ». Oui, et avec le respect et l'amour des mots, des phrases, du style, du rythme, de l'objectif de l'auteur. La première traduction que j'ai faite des nouvelles de Ross était par trop calquée sur le texte original. C'est à force de lire Ross, de la traduire et de la relire que j'ai pu absorber son style et en user pour rendre autrement quelque phrase ou groupe de mots du texte anglais.

Veronica Ross n'est peut-être pas du même calibre qu'Alice Munro, mais je crois que la voix de ses personnages méritait de se faire entendre en français. En outre, Ross et les auteurs de nombreux ouvrages critiques m'ont appris énormément. Et j'espère que mes prochaines traductions feront preuve d'un poli à la mesure de mon humble désir de sentir la forme, d'entendre la musique, de goûter le parfum des mots et des phrases afin de donner au lecteur francophone au moins une parcelle du plaisir que j'éprouve moi-même à traduire une œuvre littéraire.

73. Judith Woodsworth, « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition... », p. 124.

Homecoming

There is something dreadful and terrible about returning to a place you have dreamt about and finding it exactly the same. The town had not changed at all. It was raining and everything seemed grey and old and shabby and small. Driving down in the car, which he'd rented at the Halifax airport, he had pushed the town from his mind. The new highway avoided those quaint little towns that would have pulled him in with their folksiness and memories. He might have been anywhere at all, Ontario, New York. His sister, Marion, had told him over the phone that she would pick

Le retour à la maison

Il y a quelque chose d'effrayant, de terrible dans le fait de retourner à un endroit auquel on a rêvé et de le retrouver exactement comme auparavant. La ville n'avait pas du tout changé. Il pleuvait et tout semblait gris, vieux, miteux, petit. Sur la route, au volant de l'auto qu'il avait louée à l'aéroport de Halifax, il avait écarté la ville de son esprit. La nouvelle grand-route évitait les petits villages dont le pittoresque et les souvenirs auraient vaincu sa résistance. Il aurait pu être n'importe où, en Ontario, à New York. Sa sœur, Marion, lui avait dit au téléphone qu'elle viendrait le chercher

him up at the airport, that it would be no trouble at all. "Don't bother," Jay had told her. "I'll rent a car at the airport—I might want to do a little driving around there myself." Americans rented cars, businessmen, not brothers coming home.

She had called two nights ago. His father was dying, had had two strokes. She had not asked him to come; that was understood. He had not seen his father for twelve years, although his mother had visited twice in Montreal. The fight, the reason for his leaving and not returning, was not discussed. Of course he had to go. His wife, Jeanie, had echoed this: "Your suit just came back from the cleaners." She meant his dark suit, suitable for funerals. He had stood by the phone, squeezing his eyes shut, glad of Marion's chattering after the first quavery words. Inexplicably, he had almost wept. They weren't emotional, his family, not given to bawling and sobbing. "Your puritan legacy," Jeanie teased him. Later, in the bright apartment, his daughter Sarah had crawled onto Jeanie's lap. Two blond heads together, etched almost sweetly against the bright cushions of the chesterfield. The white cups on the Swedish coffee table. Music. He did not want to go.

But here he was. And everything was the same. He had never been able to explain to Jeanie how such a small place could expand and become the universe, how you were bound by its laws and rules, rules that shaped not only behaviour but thought as well. Stepping into the airport, he vowed not to allow the old ethics to pull him in, not to succumb to the place. One week, he thought, one week and I'll be back at the airport again.

Remembering now: you do not walk down the railway tracks. Respectable people did not walk the track. The winos did mostly, throwing Jordan Club empties into ditches. And: women did not go into the liquor store; it was not proper. They did, however, enter liquor stores on trips

à l'aéroport, que cela ne la dérangeait pas du tout. « Laisse faire, lui avait dit Jay. Je vais louer une voiture à l'aéroport. J'aurai peut-être envie de me promener un peu tout seul. » Les Américains louaient des voitures, les hommes d'affaires aussi, mais pas les frères qui rentraient à la maison.

Elle avait appelé deux jours avant. Leur père se mourait. Il avait eu deux attaques. Elle ne lui avait pas demandé de venir; cela allait de soi. Il n'avait pas vu son père depuis douze ans, mais sa mère lui avait deux fois rendu visite à Montréal. La querelle, la raison pour laquelle il était parti sans jamais revenir, ne fut pas discutée. Bien sûr qu'il devait y aller. Sa femme, Jeanie, s'en était fait l'écho : « Ton complet sort de chez le nettoyeur. » Elle voulait dire son complet foncé, convenant aux funérailles. Il était resté debout près du téléphone, crispant les paupières sur ses yeux fermés, heureux du bavardage de Marion qui suivit ses premières paroles chevrotantes. Chose inexplicable, il avait presque pleuré. Ils n'étaient pas émotifs, dans sa famille, pas portés sur les larmes et les sanglots. « Ton héritage puritain », le taquinait Jeanie. Plus tard, dans l'appartement bien éclairé, sa fille Sarah était venue s'installer sur les genoux de Jeanie. Deux têtes blondes ensemble, se gravant presque en douceur sur les coussins colorés du divan. Les tasses blanches sur la table basse de style suédois, la musique. Il n'avait pas envie de partir.

Mais il y était maintenant. Et tout était comme avant. Il n'avait jamais pu expliquer à Jeanie comment un endroit aussi petit pouvait s'étendre et devenir l'univers, comment on était prisonnier de ses lois et règlements, des règlements qui façonnaient non seulement le comportement mais aussi la pensée. En entrant dans l'aérogare, il jura de ne pas laisser la vieille morale le subjuguer, de ne pas succomber à l'endroit. Une semaine, se dit-il, une semaine et je serai de retour à l'aéroport.

Les souvenirs reviennent : il ne fallait pas se promener sur la voie ferrée. Les gens respectables ne faisaient pas cela. C'était bon pour les robineux qui lançaient des bouteilles vides de Jordan Club dans les fossés. Et : les femmes n'allaient pas à la Régie des alcools; ce n'était pas convenable. Elles le faisaient, toutefois, lorsqu'elles allaient autre part,

away where no-one from home would see them. "Those kind of people" were not taken seriously, although one did knit mittens for their children at Christmas. The tavern was for bums. Respectable people went to church and enrolled their children in Scouts.

But there was the house, his old home, white and straight and shuttered and lace-curtained. His father was dying. He would have to see him. He felt like weeping. Thank God for the rented car, the grey suit; he might almost be a stranger.

Quick images now, the house rising into him, the familiar smell of wax and old wood and old history. Mother: she seemed older, grey-blue hair, dressed up for company, dabbing at her eyes but smiling, smiling, smiling. Marion, his sister, a married woman now, slightly pregnant, sensible, hugging him and then standing away.

"So how are you?"

"Looking great—just marvellous."

"How were the roads? Dreadful, this rain."

Marion's reddish hair was now brown, her freckles were gone. His shoes were making puddles on the rug. He remembered: one took one's wet shoes off.

All this lasted just one minute. No-one wept; the danger was over and there he was in the living-room and his mother had gone to make coffee and Marion hid her face in the hall closet, where she was hanging his coat.

Had he really been away? The room was exactly the same, except for the chesterfield. There was this ship-in-a-bottle on the mantel, the small bookcase with the Dresden doll on top, the Persian rug and brown footstool and his father's guns in the cabinet he had made himself. He remembered: his mother had hated having the guns in this room. Once, having women in for tea, she had moved them into the dining-room, but dragged them back before the old man came home.

là où personne de chez elles ne les verrait. « Ces gens-là » n'étaient pas pris au sérieux, même si on tricotait des mitaines pour leurs enfants, à Noël. La taverne, c'était pour les voyous. Les gens respectables allaient à l'église et inscrivaient leurs enfants au club scout.

Soudain, la maison apparut, la maison de son enfance, blanche et raide, avec ses persiennes et ses rideaux de dentelle. Son père se mourait. Il lui faudrait le voir. Il avait le goût de pleurer. Dieu merci, il y avait l'auto de location, le complet gris. Il pouvait presque passer pour un étranger.

Des images rapides maintenant, la maison qui monte en lui, l'odeur familière de cire et de vieux bois et d'histoires anciennes. Maman : elle a l'air plus vieux, les cheveux gris-bleu, habillée pour recevoir; elle s'essuie le coin des yeux, le sourire ne quittant pas ses lèvres. Marion, sa sœur, une femme mariée maintenant, un peu enceinte, sensée; elle l'embrasse, puis recule.

« Alors, comment vas-tu ?

– T'as l'air bien — merveilleusement bien.

– Comment était la route ? Terrible, cette pluie. »

Les cheveux roux de Marion étaient maintenant bruns et les tâches de rousseur avait disparu. Les souliers de Jay faisaient des flaques sur le tapis. Il se souvint : il fallait enlever ses souliers mouillés.

Tout cela ne dura qu'une minute. Personne ne pleura; le danger était passé. Il était là, dans le salon, et sa mère était partie faire du café tandis que Marion se cachait le visage dans le placard de l'entrée en accrochant son manteau.

Était-il vraiment parti ? La pièce était demeurée exactement la même, excepté le divan. Il y avait le navire dans la bouteille sur le foyer, la petite bibliothèque avec la poupée de porcelaine sur le dessus, le tapis persan et le tabouret brun, et les fusils de son père dans le cabinet qu'il avait lui-même fabriqué. Il se souvint : sa mère détestait voir les fusils dans cette pièce. Une fois, pour un thé de femmes, elle les avait retirés et traînés dans la salle à manger, mais elle les avait remis dans le salon avant que son père ne revienne à la maison.

"We'll go up to see Dad later on, after supper," his mother told him. They were having coffee. "I've been spending the day with him, but I didn't this afternoon since you were coming."

"He's got Carroll there," Marion said, shifting her legs under her. Mother had brought china cups in on a little tray, but Marion was drinking from a mug. "Smoke, Jay?"

"You shouldn't be smoking, dear," her mother said gently.

Marion shrugged. "I've cut down a bit. And with Jay here and all! Have a smoke, Jay. Mom and Lewis, they're always at me about smoking. They think the baby'll be born with two heads or something."

He took it, although he did not usually smoke. Marion lit it for him and their eyes met.

"How's Carroll?" he asked, to say words in the silence.

"Oh him. You know him! Just the same."

"He's been going to the hospital every day, whenever he can get there," his mother said. "He's still in the fish business and can't always get away. Sometimes he even comes during the day, if he has a moment." Which meant, Jay knew, he would come in with his green work clothes on, smelling of fish, that large, heavy man with his *ain'ts* and red nose and big ears. His father's only brother. Jay remembered him coming for supper, not being invited but just taking it for granted that he could eat with them, being family. They always ate in the dining-room, with a white cloth on the table and inspections for hands and hair. On the nights when Carroll came, Mother would pull in her mouth but would, nevertheless, add an extra plate to the table. Carroll would, as he put it, "dig right in," elbows on the table. Sometimes he would make fun of the desserts, saying, "Just a cup of tea for me. None of that fancy stuff for me." And the old man, brought up like Carroll on fish and stew, wouldn't want any either, although he did not dare go as far as Carroll

« On ira voir papa plus tard, après souper », lui dit sa mère. Ils prenaient du café.
« Je passe mes journées avec lui, mais pas cet après-midi vu que tu venais. »

« Carroll est avec lui », dit Marion, en se pelotonnant sur son fauteuil. Maman avait apporté des tasses de porcelaine sur un petit plateau, mais Marion buvait dans une grosse tasse. « Cigarette, Jay ? »

« Tu ne devrais pas fumer, ma fille » dit doucement sa mère.

Marion haussa les épaules. « J'ai diminué un peu. Et vu que Jay est là... Prends une cigarette, Jay. Maman et Lewis sont toujours après moi parce que je fume. Ils pensent que le bébé va naître avec deux têtes ou quelque chose du genre. »

Il en prit une, même s'il ne fumait habituellement pas. Marion l'alluma pour lui et leurs yeux se rencontrèrent.

« Comment va Carroll ?, demanda-t-il pour meubler le silence.

– Oh lui. Tu le connais ! Toujours pareil.

– Il va à l'hôpital tous les jours, chaque fois qu'il peut », dit sa mère. Il est encore dans le commerce du poisson et ne peut pas toujours se libérer. Parfois même, il vient pendant la journée s'il a un instant. » Ce qui voulait dire, Jay le savait bien, qu'il y allait vêtu de ses vêtements de travail verts et sentant le poisson, cet homme grand et corpulent, avec ses *moé pis toé* et son nez rouge et ses grandes oreilles. Le seul frère de son père. Jay se souvenait comment il venait souper, sans invitation, tenant pour acquis qu'il pouvait manger avec eux, vu qu'il était de la famille. Ils mangeaient toujours dans la salle à manger, avec nappe blanche et inspection des mains et cheveux. Les soirs où Carroll venait, Maman serrait les dents, mais ajoutait tout de même un couvert. Carroll « attaquait son repas », comme il disait, les coudes sur la table. Parfois, il se moquait des desserts en disant : « Juste une tasse de thé. Pas de chichi pour moi. » Et le père, élevé comme Carroll à manger du poisson et du ragoût, n'en voulait pas non plus quoiqu'il

did in his assessment of the food. Once, Carroll commented on the old man's shirt and tie at the dinner table: "Je-sus Christ, think you was at some goddamn saloon."

"We always dress for dinner," Mother had said.

"Je-sus old Christ, it'd be a long week of bloody Sundays 'fore I'd let any woman tell me how to dress."

"We don't believe in living like peasants," Mother had said. Which shut Carroll up.

Later, Jay had heard her say to his father, "I don't want Carroll talking like that to me before my children. I think you should speak to him about it."

But, of course, his father had not done any such thing and Carroll continued coming.

"I must see about supper," his mother said, getting up. "I think Carroll's going to be dropping in to see you, dear."

He and his sister were alone. On the phone she had told him that their father was unconscious and didn't know anyone or anything.

He *had* to ask.

"There's no change then?" he asked lightly.

"There's no hope at all," she said frankly; her tone of voice had changed. I won't go to the hospital, Jay thought suddenly. His sister looked at him as if she had read his mind.

Carroll seemed older, thinner, his six-foot frame all bone. He wore an old-fashioned flannel shirt and grey trousers and what little remained of his dark hair had been slicked down with water. His eyes were red, as if he had been crying, which undoubtedly he had. Surprisingly, Mother did not seem annoyed, just tired. The exuberance of the afternoon was gone; she looked drawn and old, as if her face had fallen down. She had stayed in the kitchen when Carroll arrived and held Jay off at arm's length, repeating his name with a kind of wonder: "Jay, Jay, oh Jay boy, it sure is good to see you after all this time." Leave it to Carroll to say the unspeakable; everyone else was pretending that he had just

ne se soit jamais hasardé à critiquer ainsi la nourriture. Une fois, Carroll fit un commentaire sur la chemise et cravate du père à table : « Bonyeu, tu te penses-tu à des noces ? »

– On s’habille toujours pour souper, avait répondu maman.

– Ben, maudit verrat. J’aimerais ben voir le jour qu’une femme va me dire comment m’habiller. »

– Nous ne pensons pas qu’il est nécessaire de vivre comme des habitants », avait répondu maman. Ce qui fit taire Carroll.

Plus tard, il avait entendu sa mère dire à son père : « Je ne veux pas que Carroll me parle comme cela devant mes enfants. Je pense que tu devrais le lui dire. »

Mais bien sûr, son père ne fit rien du genre et Carroll continua de venir.

« Il faut que je m’occupe du souper, dit sa mère en se levant. Je pense que Carroll va venir te voir, mon garçon. »

Sa sœur et lui étaient seuls. Au téléphone, elle lui avait dit que leur père était inconscient et ne reconnaissait ni rien ni personne.

Il fallait absolument qu’il pose la question.

« Il n’y a aucun changement, alors ? » demanda-t-il d’un air dégagé.

– Non, pas le moindre espoir » répondit-elle franchement. Le ton de sa voix avait changé. Je n’irai pas à l’hôpital, se dit soudainement Jay. Sa sœur le regarda comme si elle avait lu dans ses pensées.

Carroll semblait plus vieux, plus mince, sa charpente de six pieds tout en os. Il portait une chemise de flanelle démodée et un pantalon gris, et le peu qu’il lui restait de ses cheveux foncés avait été lissé avec de l’eau. Il avait les yeux rouges, comme s’il avait pleuré, ce qui était sûrement le cas. Curieusement, Maman ne semblait pas ennuyée, seulement fatiguée. Son exubérance de l’après-midi avait disparu; elle avait les traits tirés et l’air vieux; son visage s’était assombri. Elle était encore dans la cuisine lorsque Carroll arriva et saisit Jay par les bras en répétant son nom, comme émerveillé : « Jay, Jay, oh Jay, ça me fait donc plaisir de te voir après tant d’années. » On pouvait compter sur Carroll pour dire ce que personne n’osait dire; tous les autres faisaient comme s’il était parti

left last year.

"Oh Jay boy, it's a sad sight to see. Him always so big and strong, never a sick day in his life, always smart he was, and now there he lays with his eyes closed and all them tubes and things goin' in and out. 'Davey,' I said—put my mouth right to his ear, 'it's me. Carroll. Just press my hand.' See, I heard somewheres that maybe they can't talk or nothing, but they can hear you and let you know somehow."

"He might recover," Lewis, Marion's husband said. "Sometimes they do, you know. Why, Andy Wilson—they said he was a goner, and what do you know, he's walking around fit as a fiddle now, not a thing wrong with him."

"He had a heart attack though," Marion reminded him, "not a stroke. And then he had that operation in Montreal."

Carroll: "Who'd he marry? Murray Smith's daughter, wasn't it?"

Marion: "Oh no, that's his brother. He was the one who married the Smith girl. Andy married Wendy MacDougal."

Carroll: "Oh yes, I know now."

Marion (to Jay): "Aren't we awful? Bunch of old hens."

She giggled self-consciously. Five years ago, she had written asking if she could stay with him and Jeanie while she got settled in the city. She never came; six months later she got her ring from Lewis and that was that. But she was hopeful still, hopeful of something. "Yes," she had cried, "my child will take piano and ballet lessons like your daughter—even if it's a boy." Delusion, delusion. Lewis was not the kind of man who would want his son to take ballet lessons. Or maybe even piano lessons.

Now, despite his resolutions, Jay said, "Sammy MacDougal—wasn't he the one who ran over that kid that time?"

And then he felt jittery. Such long memories! In other houses, they would be saying: "Heard tell Jay Edgars came home." And: "Whose boy is that?" And: "Dave Edgar's

l'an dernier.

« Oh Jay, c'est triste à voir, t'sais. Lui toujours si costaud, si fort, jamais un jour de maladie de sa vie. Intelligent qu'y était. Pis là, y reste étendu, les yeux fermés, avec un paquet de tubes qui rentrent pis qui sortent. " Davey, j'y ai dit — j'ai mis ma bouche direct sus son oreille — c'est moé, Carroll. Serre ma main. " Tu vois, j'ai entendu dire que que part que peut-être qu'y peuvent pas parler ou rien, mais qu'y peuvent entendre pis te le faire savoir, d'une manière ou d'une autre. »

« Il va peut-être s'en remettre, dit Lewis, le mari de Marion. Des fois, ça arrive, vous savez. Tiens, Andy Wilson, ils ont dit qu'il était fini, et qu'est-ce qui est arrivé, il se porte comme un charme. »

« Mais c'est une crise cardiaque qu'il a faite, lui rappela Marion, pas une attaque. Et puis, il s'est fait opérer à Montréal. »

Carroll : « Avec qui y s'est marié ? La fille de Murray Smith, c'est ça ? »

Marion : « Non, ça c'est son frère. Lui s'est marié avec la petite Smith. C'est Andy qui s'est marié avec Wendy MacDougall. »

Carroll : « Ah oui, je me souviens là. »

Marion (à Jay) : « On n'est pas épouvantables, non ? Une bande de vieilles commères. »

Elle rit nerveusement, gênée. Cinq ans avant, elle avait écrit pour demander si elle pouvait rester avec lui et Jeanie tandis qu'elle s'installerait en ville. Elle ne vint jamais; six mois plus tard, elle se fiança à Lewis et ce fut la fin. Mais elle gardait encore l'espoir, l'espoir de quelque chose. « Oui, s'était-elle écriée, mon enfant va suivre des cours de piano et de ballet comme ta fille — même si c'est un garçon. » Illusion, pure illusion. Lewis n'était pas le genre d'homme à vouloir que son fils suive des cours de ballet. Et peut-être même pas des leçons de piano.

Et là, malgré ses résolutions, Jay dit : « Sammy MacDougall... c'est pas celui qui a renversé un enfant, en auto, une fois ? »

Puis il se sentit nerveux. Des souvenirs aussi lointains ! Chez les voisins, on disait probablement : « Entendu dire que Jay Edgars est rentré à la maison. » Et : « C'est le garçon de qui, ça ? » Et : « Le petit jeune

young fellow. Left home, must be twelve years or so now. His sister married that fellow Lewis, one who runs the garage." "Oh yes, oh yes, now I know. Musta come home on account of his old man."

Marion: "Oh no, it wasn't him at *all!* It was..."

"I'd better clear the table," Mother said, looking at her watch. "It's almost seven now."

Marion got up. "We'll just pile the dishes—I'll help you with them later on." To Jay she said, piling plates, "They've changed the hospital all around—got a whole new wing built on it now."

"Maybe when he knows you're there, boy..." Carroll began.

"I think I'll go in the morning," Jay heard himself say. "Think I'll pass tonight—I'm kind of beat from the trip."

They left him. No-one said anything about it, although it seemed to him that they kind of moved away from him, but saying things like: "No wonder, that drive in the rain, it is a long trip."

Alone in the house, he did not know what to do. The place was silent around him; he could hear the old fridge humming and the mantel clock ticking. He did not want to be here alone at all, and yet he did not want to go to the hospital either. His footsteps sounded loud and heavy, even though he found himself walking stealthily. Everything was so orderly, so clean, so old, so well cared for.

And so...empty, formless. It was a house that needed rules, order. Standing in the kitchen, where the dishes had been piled in the sink and covered with water (but where everything else was spotless, shiny), he thought of his father standing by the back window, watching him stack the firewood or rake the grass. A rap on the window meant: you've made a mistake. Always those eyes had watched; he had never been beyond their observation. Doing his home-

de Dave Edgars. Y'est parti de la maison, ça doit faire à peu près 12 ans. Sa sœur s'est mariée avec Lewis, le gérant du garage.

– Oui oui oui, je me souviens là. Il doit être revenu à cause de son père. »

Marion : « Non, c'est pas lui du tout ! C'était... »

« Je ferais mieux de débarrasser la table, dit Maman en regardant sa montre. Il est presque sept heures ! »

Marion se leva. « On va seulement empiler la vaisselle. Je t'aiderai à la laver plus tard. » Elle dit à Jay, tout en empilant les assiettes : « Ils ont complètement changé l'hôpital... bâti toute une nouvelle aile. »

« Peut-être que quand y va savoir que t'es là, ti-gars... » commença Carroll.

« Je pense que je vais y aller demain matin, Jay s'entendit dire. Je vais laisser faire ce soir. Je suis pas mal fatigué de mon voyage. »

Ils le laissèrent. Personne ne commenta sa décision, mais il lui sembla qu'ils s'éloignaient de lui même s'ils disaient des choses comme : « Pas étonnant, conduire dans la pluie, c'est un long voyage. »

Demeuré seul dans la maison, il ne savait pas quoi faire. Tout était silencieux autour de lui; il entendait le vrombissement du vieux frigo et le tic-tac de l'horloge sur la cheminée. Il ne voulait pas du tout être là tout seul et, pourtant, il ne voulait pas aller à l'hôpital non plus. Le son de ses pas était lourd, pesant, même s'il marchait furtivement. Tout était si ordonné, si propre, si vieux, si bien entretenu.

Et si... vide, sans forme. C'était une maison qui avait besoin de règles, d'ordre. Debout dans la cuisine, où la vaisselle avait été empilée dans l'évier et recouverte d'eau (mais où tout le reste était reluisant de propreté), il pensa à son père debout près de la fenêtre d'en arrière le regardant empiler le bois de chauffage ou ratisser la pelouse. Un petit coup à la fenêtre signifiait : tu as fait une erreur. Toujours ces yeux avaient fait le guet; il n'avait jamais pu se dérober à leur observation. Quand il faisait ses devoirs

work in his room, the door would open: the old man, checking. Ritual, ritual, ritual, waiting for the father to say grace.

And yet, was he really like that, his father? What about the softness and humour reserved, it seemed, for Carroll alone?

Once he had raided a neighbour's garden—the neighbour was an old widow ("widow-woman") and every spring her son came to plant it for her. The old man had caught him right at it, detective that he was. He'd grabbed him by the shirt and kicked him in the ass. Apologies had been in order, and as punishment he'd had to weed her garden the rest of the summer and repay her with their own produce, the estimated value of which came from his pocket-money.

"I will not tolerate thievery," his father had said. "If there's anything I can't stand it's a thief and liar. And while you're living in my house, you will neither lie nor steal. I ought to whip the Jesus hide right off of you."

You goddamn old bastard, Jay had said to himself, but not out loud because swearing and profanity were the right of only one man, the father.

And yet—he paused by the door of his bedroom that no longer looked like his room because it had been completely redone and now had a rather feminine appearance—there had been some good times: baseball games, hunting, fishing, walking quietly through the woods, following that steadfast gait. Catching the trout in the silvery brook and cooking it over an open fire.

Such tenderness there was on the occasion when he had been the person dictated into existence by his father!

New mattress on the bed, too. He sat down. That's where the marijuana had been, under the mattress, that summer he was home from Dal, twenty years old. The old man had found it and met him at the door with it. He'd been out with a girl and greeting him at the door had been the old

dans sa chambre, la porte s'ouvrait : son père qui venait vérifier. Rituel, toujours le rituel. Attendre que le père dise le bénédicité.

Et malgré tout, est-ce qu'il était vraiment comme cela, son père ? Que dire de la douceur et de l'humour réservés, semblait-il, à Carroll ?

Une fois, il était allé marauder dans le jardin d'une voisine, une vieille femme – on l'appelait « la veuve » – dont le fils venait, chaque printemps, lui planter son jardin. Le père de Jay l'avait pris en flagrant délit, détective qu'il était. Il avait attrapé son fils par le collet et lui avait donné un coup de pied au derrière. Puis des excuses lui avaient été imposées et, comme punition, il avait été obligé de désherber le jardin de la veuve tout le reste de l'été et de la rembourser avec leurs propres légumes dont il paya la valeur approximative sur son argent de poche.

« Je ne tolérerai pas le vol », avait dit son père. S'il y a une chose que je ne peux pas endurer, c'est un voleur et un menteur. Et tant que tu vis dans ma maison, tu ne vas ni voler ni mentir. C'est le fouet que tu mérites. Jusqu'au sang, christ ! »

Hostie de vieux fou, s'était dit Jay, mais pas à haute voix parce qu'un seul homme avait le droit de jurer ou de blasphémer, le père.

Et pourtant — il s'arrêta un instant à la porte de sa chambre qui ne ressemblait plus à sa chambre parce qu'elle avait été complètement refaite et que son apparence était maintenant plutôt féminine — il y avait eu de bons moments : les parties de base-ball, la chasse, la pêche, les marches silencieuses dans le bois à suivre le pas résolu de son père, la truite attrapée dans le ruisseau argenté et cuite sur un feu de camp.

Quelle tendresse il y avait eu au moment où son père lui imposa l'existence !

Un nouveau matelas, aussi, sur le lit. Il s'assit. C'est là que s'était trouvée la marijuana, sous le matelas, l'été qu'il était rentré de Dalhousie, à l'âge de vingt ans. Son père l'avait trouvée et l'avait à la main en l'accueillant à la porte. Jay était sorti avec une fille et, au retour, son père l'attendait,

man, the plastic bag in one hand, swinging with the other.

"My son," he'd said to the RCMP officer, "had this in his room."

And: "I'm doing my duty. It's against the law and I do not want my son to become a dope addict."

The young officer had looked embarrassed.

Jay had fled. For twelve years.

But what had happened afterward? Thinking of this now, he hoped his father had been ashamed, mortified, grief-stricken, sorry.

But not a word did he receive! He'd gotten a job and gone to college at night and married Jeanie because she was a free spirit and told himself they could now have the whole bag of tricks, puritan ethics and the works. He'd written his mother after a month, addressing the letter only to her and registering it in such a way that only she could pick it up (he had liked that—to think of his father's frustration and embarrassment at the post office).

The whole thing—the marijuana, the trip to the RCMP, the fleeing—was as if it had never happened.

And what had happened *here*, after he'd fled? He'd hitch-hiked to the next town that very night and taken a bus and then a train, just leaving, turning his back on the whole thing.

I'll never forgive him! he thought.

And I won't go to see him either.

But in the morning, things seemed different. He awoke not to rain but sunshine. He thought: I'm home. Downstairs he could smell bacon frying. He had been pretending to sleep when they came home. No-one had called him during the night. The old man must still, therefore, be alive.

Jeanie? Sarah? They would be in their pyjamas, eating breakfast.... But they seemed so remote, so far away, not quite real.

Marion was already there and seemed more like his kid

une main tenant le sac de plastique, l'autre fendant l'air.

« Mon fils, avait-il dit à l'agent de la Gendarmerie Royale, avait ceci dans sa chambre. »

Puis : « Je fais mon devoir. C'est contre la loi et je ne veux pas que mon fils devienne un drogué. »

Le jeune agent avait eu l'air gêné.

Jay s'était enfui. Pendant douze ans.

Mais que s'était-il passé par la suite ? En y pensant maintenant, il espérait que son père s'était senti honteux, humilié, peiné, plein de regrets.

Mais il ne reçut pas la moindre nouvelle de lui ! Il avait trouvé un emploi, suivi des cours d'université le soir et épousé Jeanie parce qu'elle avait l'esprit libre. Et il s'était dit qu'ils pouvaient dorénavant garder tout leur bataclan, leur morale puritaine et le reste. Il avait écrit à sa mère un mois plus tard, en prenant soin de lui adresser la lettre et de la recommander de telle sorte qu'elle soit la seule à pouvoir la réclamer (cela lui avait plu d'imaginer la frustration et l'embarras de son père au bureau de poste).

Tout l'épisode, la marijuana, la visite à la GRC, la fuite, c'était comme si cela ne s'était jamais produit.

Et qu'était-il arrivé à la maison, après sa fuite ? Le soir même, il avait fait du pouce jusqu'à la ville avoisinante, pris l'autobus puis le train qui était juste sur le point de partir, tournant le dos à toute l'affaire.

Je ne lui pardonnerai jamais, pensa-t-il.

Et je n'irai pas le voir non plus.

Mais le matin, les choses lui semblèrent différentes. Il se réveilla avec le soleil et non la pluie. Je suis à la maison, chez nous, se dit-il. Il sentait le bacon frire, en bas. Il avait fait semblant de dormir quand ils étaient rentrés. Personne ne l'avait appelé durant la nuit. Son père était donc encore en vie.

Jeanie ? Sarah ? Elles étaient probablement en pyjama, en train de déjeuner... Mais elles semblaient éloignées, si éloignées, pas tout à fait réelles.

Marion était déjà là et ressemblait davantage

sister this morning, wearing jeans and a T-shirt, and her hair was covered with a crazy purple scarf. Mother was pouring coffee, dressed up for the hospital. A bundled smock lay on the chair. "I help the nurses with him," she explained, seeing his look. "I have to leave in a minute, but Marion can keep you company."

"I have to go to the doctor at eleven," Marion said, lighting a cigarette, "so he can give me hell for smoking."

"It's not good if you're pregnant," he said.

"Just five a day. Don't be an old fuddy-duddy."

"I'll give you a lift," he said to his mother. "Maybe I'll go see Carroll."

"He'll be pleased to see you. But I really must run—no, sit still. I'll walk up. I could use the exercise."

She fled.

Later, driving down the shore road, he concentrated on the scenery. It was his first sight of the ocean, which he had carefully avoided driving down from Halifax. But today, he was discovering happily that he could maintain his resistance despite seeing all this. Wooden houses, huge and gabled, speaking of family money, and smaller, poorer ones with old cars littering back yards, wash fluttering in the wind and over all the sense of space and immensity as if these buildings were stubborn things, clinging to rocks despite the forces of nature. This was home.

Marion had been glib, talkative, and had not mentioned the old man, although she had said she was meeting her mother at the hospital. They had done the dishes together. She had been full of questions. How long were skirts in Montreal now? Did Jeanie wear the latest fashions? What was her boutique like? Maybe she and Lewis would visit sometime, even though he didn't care for cities much. She did, though.

But dropping her off at the doctor's, she looked like a

à sa petite sœur ce matin, vêtue d'un jean et d'un t-shirt, les cheveux recouverts d'un foulard violet farfelu. Maman versait du café, tout habillée pour l'hôpital. Une blouse-tablier était enroulée sur la chaise. « J'aide les infirmières à prendre soin de lui, expliqua-t-elle en suivant le regard de Jay. Il faut que je parte dans une minute, mais Marion te tiendra compagnie. »

« Je dois aller chez le médecin à onze heures, dit Marion en allumant une cigarette, pour qu'il me chicane parce que je fume. »

« C'est pas bon pour les femmes enceintes, dit-il. »

« Seulement cinq par jour. Ce que tu fais vieux-jeu. »

« Je vais t'emmener en auto, dit-il à sa mère. J'irai peut-être voir Carroll. »

« Ça va lui faire plaisir de te voir. Mais il faut vraiment que je me sauve. Non, reste assis. Je vais marcher. J'ai besoin d'exercice. »

Elle fila.

Plus tard, sur la route longeant la côte, il se concentra sur le paysage. Pour la première fois, il voyait la mer qu'il avait pris soin d'éviter en venant de Halifax. Mais aujourd'hui, il découvrait avec plaisir qu'il pouvait voir tout cela tout en maintenant sa résistance. De grandes maisons de bois, à pignons, qui parlaient de fortune familiale, et de plus petites, plus pauvres, avec de vieilles voitures dans la cour arrière et de la lessive battant dans le vent, et en général une impression d'espace et d'immensité comme si ces habitations avaient été des choses obstinées se raccrochant aux roches malgré les forces de la nature. C'était cela, chez lui.

Marion avait été plus bavarde, plus à l'aise, mais elle n'avait pas mentionné leur père, quoiqu'elle ait dit qu'elle allait rejoindre sa mère à l'hôpital. Ils avaient fait la vaisselle ensemble. Elle avait posé plein de questions. Quelle était la longueur des jupes à Montréal en ce moment ? Est-ce que Jeanie s'habillait à la dernière mode ? Comment était sa boutique ? Peut-être qu'elle et Lewis viendraient leur rendre visite un de ces jours, même si lui n'aimait pas trop la ville. Mais elle, oui.

Lorsqu'il la déposa chez le médecin, elle avait l'air

small-town housewife. She had changed into a navy maternity outfit and the scarf had only been a cover for the pin-curls beneath it. *She wanted to look nice.*

Carroll's house appeared suddenly, a small wooden structure he had built himself after the old family home had burned. The old man still owned part of the land. There were a hundred acres, comprising fields, a brook and thick, dense woodland. In the winter, Carroll trapped rabbits. As a boy Jay had helped set and tend the snares. Barbaric, he thought now.

There was a wooden ship on the lawn. Junky, his mother would say. Christmastime, when they all made the annual visit, Carroll would have the Christmas cards strung around the room....

Behind the house was the shed where Carroll cut the fish he bought at the wharf, and that he would later sell to housewives. Carroll and his blue truck were an institution in the town.

Carroll was in the shed, salting down mackerel. He flushed, looking very glad to see him, but only momentarily surprised. "Everyone's been askin' for salt mackerel—can't buy good fish in the stores no more. Have a seat boy, have a seat. Be through in a sec and we'll go on in the house and have ourselves a wet."

"We can stay out here. I don't mind."

He had said the wrong thing. Carroll looked hurt; he wanted to entertain him properly. "We'll go on inside. Just take a minute. Got to get this stuff out on the road soon. Like to know how many times they been askin' for salt mackerel. Haddock, now, that's easier to come by, but lobster's rare as diamonds these days." A strip of pale skin showed between the back of his cap and the top of a white, white T-shirt. Visions of Carroll hanging out his solitary laundry, remembrances of the time he and a bunch of friends had come here as teenagers, looking for a drink.

d'une ménagère de campagne. Elle s'était changée et portait un ensemble maternité bleu marine. Le foulard n'avait été là que pour cacher les bigoudis qui se trouvaient dessous. *Elle voulait bien paraître.*

La maison de Carroll apparut soudain. C'était une petite structure de bois qu'il avait construite lui-même après que l'ancienne maison familiale eut brûlé. Le père de Jay était encore propriétaire d'une partie de la terre. Il y avait 100 acres comprenant des champs, un ruisseau, et une forêt épaisse et dense. L'hiver, Carroll trappait le lapin. Jay avait aidé à préparer et à surveiller les pièges lorsqu'il était jeune. Coutume barbare, pensait-il maintenant.

Il y avait un navire de bois sur la pelouse. De la cochonnerie, disait sa mère. Au temps des Fêtes, quand la famille faisait sa visite annuelle, Carroll avait une guirlande de cartes de Noël, tout autour de la pièce...

Derrière la maison, il y avait la remise où Carroll coupait le poisson qu'il achetait sur les quais et revendait ensuite aux ménagères. Carroll et son camion bleu étaient une institution dans la ville.

Carroll était dans la remise, en train de saler du maquereau. Il rougit, l'air très heureux de le voir et, pendant un court instant, surpris. « Tout le monde me demande du maquereau salé. On peut pas acheter du bon poisson dins' magasins. Assis-toé, ti-gars, assis-toé. Je finis dans une seconde, pis on va aller dans'maison pour se mouiller un peu le gorgoton. »

« On peut rester ici. Ça ne me dérange pas. »

Il avait dit ce qu'il ne fallait pas dire. Carroll avait l'air blessé; il voulait le recevoir convenablement. « On va aller dans'maison. Juste une minute. Faut que j'me dépêche à aller vendre ça. J'aimerais ben savoir combien ça fait de fois qu'y me demandent du maquereau salé. De l'aiglefin, par exemple, c'est ben plus facile à trouver, mais du homard c'est aussi rare que des diamants de ces jours. » Une lisière de peau blanche paraissait entre le bas de sa casquette et le haut de son T-shirt blanc, bien blanc. Il imaginait Carroll étendant sa lessive solitaire. Il se souvenait des fois où lui et un groupe d'amis étaient venus, adolescents, en quête d'un verre.

In the house, Carroll filled two water glasses with whisky, right to the top. It was the way he always drank, Jay remembered. Straight from the bottle, one or two "tots" as he called them. Down the hatch, as he used to say. He began talking about the improvements he had made in the house: new kitchen cupboards, running water, a new closet in the bedroom. He had everything to sustain him: a barrel of salt fish, another of sauerkraut, carrots, potatoes and turnips in the cellar, beef he'd corned himself as well as lots of dried cod.

"But the good times are gone," Carroll said. "Gettin' on in age. One day, bingo, it'll be game over." He snapped his fingers. "Hope when I go it's quick. Don't want no-one lookin' after me, no sir. Davey'd hate it, lyin' there sick and helpless. One thing he never could stand was bein' sick. Strong as a horse he always was. I remember when we was goin' fishin' together, just us two. What times we had! Out on the water 'fore the crack o' dawn and then watchin' the sun come out and the water all silvery like and us there in our boat. Ain't no feelin' like it, I can tell you. Worked pretty hard too, specially when we was lobsterin'. Boil a big pot of them we would and have ourselves a regular feast. Never could see him givin' it up, that life, but then I guess when he got married he wanted a regular job like. Smart he was, too. Takes brains, have an office job.

"But he was crazy too. The things we used to do! Wonder we wasn't both killed. One time, we both got pissed to the eyeballs and he lost his rubber boots. To this day it's a mystery what happened to them boots. We was just steamin' along and 'Gotta be gettin' in,' I says to him, and all he done was laugh and pass the bottle. So I said to hell with it too and the pair of us got pie-eyed, just watchin' the water.

"'Nother time we went to this dance—they used to have these dances down the shore. There was this woman who had her eye on him. Married too, she was. Now I ain't claimin'

Dans la maison, Carroll remplit deux verres à eau de whisky, à ras bord. C'était toujours comme ça qu'il buvait, se souvenait Jay. Pur, une ou deux « petites gorgées » comme il les appelait. Dret en arrière de la cravate, il avait l'habitude de dire. Carroll se mit à parler des rénovations qu'il avait faites dans la maison : nouvelles armoires de cuisine, eau courante, nouveau placard dans la chambre. Il avait tout ce qu'il fallait pour sa subsistance : un baril de poisson salé, un autre de choucroute, des carottes, des patates et des navets à la cave, du bœuf mis en conserve par lui-même, ainsi que des quantités de morue salée.

« Mais le bon temps, y'est passé, dit Carroll. Je vieillis. Un bon jour, bingo, la partie va être finie. » Il fit claquer ses doigts. « J'espère que quand je vas partir, ça va se faire vite. Je veux pas que personne s'occupe de moé, non monsieur. Davey, y'haïrait ça de se voir malade de même, étendu, pas capable de rien faire. Si y'a que'que chose qu'y pouvait pas endurer, c'était ben d'être malade. Y'a toujours été fort comme un bœuf. J'me souviens quand on allait à pêche, toué deux tout seuls. On'n a eu du bon temps ! Partis sus l'eau avant l'aube, on regardait le soleil se lever pis l'eau qu'était comme toute en argent, pis nous autres, là, dans notre bateau. Je te dis que c'était tout un *feeling*. Pis on travaillait fort à part ça, surtout quand on allait au homard. On s'en faisait bouillir un gros chaudron, pis on se faisait tout un festin. Je pouvais pas penser qu'y laisserait tomber ça, c'te vie-là, mais j'imagine que quand y s'est marié, y voulait une job steady, t'sais. Y'était intelligent à part ça ! Faut de la tête pour faire une *job* de bureau. »

« Mais y pouvait être fou aussi. Les affaires qu'on a faites. C'est surprenant qu'on se soit pas fait tuer, toué deux. Une fois, on s'est soûlés ben raide, pis y'a perdu ses bottes de caoutchouc. Je sais toujours ben pas ce qui est arrivé à ces maudites bottes-là. On était ben partis, pis j'y ai dit « Faut qu'on rentre » mais tout ce qu'y a faitte, c'est rire pis me passer la bouteille. Ça fait que moé'ssi, me sus dit, de la marde, pis on s'est paquetés ben dur, juste à regarder l'eau. »

« Une autre fois, on est allés à une danse — y avait des danses au bord de l'eau dans ce temps-là. Y'avait une fille qui avait l'œil sus lui. 'Était mariée, à part ça. Bon, je dis pas

he was innocent or nothin' like that. He had his fun with her, but she wouldn't leave him be, see. Got to be a regular nuisance. Well, we went to this dance and there she was, see, with her husband and all his people. Well, she wouldn't have nothin' to do with him there, and her always down around the wharf too when her husband was out fishin'. And what d'you suppose he did, your old man? Played right up to her he did and there was enough talk goin' on right then—not that anyone could prove a thing—but anyway, there was all this talk—and he kept dancin' with her and kissin' her like. Well! He never did reckon on her husband—come right after him he did, said he'd beat the hell of of him. We got outa there right fast. Davey was gonna fight him but I got him outa there 'fore anything coulda happened. That other guy, he woulda killed him."

Carroll poured two more drinks.

"Course, that all changed. Guess he kinda settled down. Still say though, he's still the same underneath, office job or no office job. And you! You little nipper! Always did look for the times you used to come out here. Sure is nice seein' you here today. But you really oughta see him, boy, 'fore it's too late. Them doctors! They don't know everything! You can't tell me as he don't know we're there."

"Oh, I'm going, I'm going," Jay said quickly. "I was just beat last night."

Silence. They drank. Jay thought: if only the old man had been more like Carroll. But the father Carroll described was different than the father he'd known. Maybe his mother was the guilty one?

But he didn't have to call the cops on his own son!

As if reading his thoughts, Carroll said, "He always tried to do what was right by you, boy." There was some kind of reservation, a sudden coldness there. The glasses had been drained and now Carroll, looking sad and quiet, capped the bottle and stored it under the cupboard.

qu'y a rien faitte lui, hein. Y'a eu son fun avec, mais elle, a voulait pas le laisser tranquille, t'sais. 'Est devenue faticante. Fait que, on est allés à'danse, pis 'était là avec son mari pis toute sa famille à lui. Ben là là, a voulait rien savoir de lui, elle qu'était toujours au quai quand son mari était parti à'pêche. Ben, qu'est-ce que tu penses qu'y a faitte, ton père, hein ? Y s'est mis à y tourner autour pis le monde s'est mis à popoter —personne pouvait rien prouver, mais quand même, y a eu du parlage en masse — pis lui, y continuait de danser avec elle pis comme de l'embrasser. Eh ben ! Y pensait pas au mari, lui ! Y est venu, ç'a pas été une traînerie. Y'a dit qu'y allait y'en donner une maudite. On est partis, ç'a pas été long. Davey y'était prêt à se battre, mais moi je l'ai sorti de là avant qu'y se passe que'que chose. L'autre gars, y l'aurait tué. »

Carroll leur versa deux autres verres.

« Ben sûr, tout ça, ç'a changé. J'imagine qu'y s'est assagi, t'sais. Mais je continue à penser, qu'au fond là, y'était pareil comme avant, job de bureau ou pas. Pis toé, mon p'tit mosusse. J'étais toujours content les fois que tu venais faire un tour. En tous cas, ça me fait ben plaisir que tu sois venu aujourd'hui. Mais faut que t'aïlles le voir, hein ti-gars, avant qu'y soit trop tard. Tu sais, les docteurs, y savent pas toutte ! Tu peux pas me dire qu'y sait pas qu'on est là. »

« Oh, je vas y aller, je vas y aller, dit Jay rapidement. J'étais fatigué mort, hier soir. »

Silence. Ils buvaient. Jay pensa : si seulement son père avait été davantage comme Carroll. Mais l'homme que Carroll décrivait était différent de celui qu'il avait connu. C'était peut-être sa mère, la coupable ?

Mais il n'était pas obligé de dénoncer son propre fils à la police !

Comme s'il lisait dans ses pensées, Carroll dit : « Y'a toujours voulu ton bien, t'sais. » Il y avait là une sorte de réserve, une soudaine froideur. Les verres avaient été vidés et Carroll, devenu triste et silencieux, remit le bouchon sur la bouteille et la rangea dans l'armoire.

He drove. The roads, their shapes and curves came back to him, and when a sudden sharp angle appeared, hidden behind a hill, he was prepared for it. He had not forgotten, after all. It was, despite the sunshine, a grey land but an imposing one, and one that had often entered his dreams in Montreal. Wharfs and hills and fishing-boats and white churches and woods and lakes and little houses that looked like bungalows but that were only shacks with pieces added on.

He drove all afternoon. When he finally returned to town, the post office clock read 5.30. He turned to the left and drove to the hospital.

They would be home, eating. Carroll's truck was not there, either.

Had Carroll's look also said: you are guilty, mend your fences?

It was a hospital like any other, shiny and white and clean and smelling of disinfectant. A starched nurse, not looking the least surprised ("That's his son, come home to see him") directed him: Room 11.

The door was open and there was his father asleep on the bed, intravenous in one arm, hands like claws on the white blankets, head turned to one side and mouth open. They had removed his teeth.

Jay sat, heart beating. The door was closed. Had he closed it? He could not remember doing so. He knew there had to be some kind of ceremony between them now, the son come home at last and the father, dying in this hospital bed.

His father, life sprung from those loins, dark embraces on a marriage bed. He could not imagine it, could not see his father in any way except the way he was now—helpless, ill, soon to die.

He said, "I forgive you Dad." The words surprised him. He had not meant to say that any more than he had meant to approach the bed as he had obviously done. The features

Jay se promena en voiture. Les routes, leurs formes et leurs courbes lui revenaient, et lorsqu'un angle prononcé apparaissait, caché derrière une colline, il l'attendait. Il n'avait pas oublié, après tout. C'était, malgré le soleil, une terre grise mais imposante, une terre qui revenait souvent dans ses rêves à Montréal. Des quais et des collines et des bateaux de pêche et des églises blanches et des bois et des lacs et de petites maisons qui ressemblaient à des bungalows mais qui n'étaient que des cabanes avec des rallonges.

Il se promena tout l'après-midi. Lorsqu'il revint enfin à la ville, l'horloge du bureau de poste indiquait 5 h 30. Il vira à gauche et se rendit à l'hôpital.

Ils étaient sans doute à la maison, en train de manger. Le camion de Carroll n'était pas là non plus.

Est-ce que le regard de Carroll ne disait pas aussi : Tu es coupable, paye les pots cassés ?

C'était un hôpital comme les d'autres, blanc et reluisant, propre et sentant le désinfectant. Une infirmière empesée, l'air pas du tout surpris (« C'est son garçon. Il est revenu pour le voir. ») lui indiqua la chambre : le numéro 11.

La porte était ouverte et son père dormait sur le lit, une intraveineuse dans le bras, les mains comme des griffes sur les couvertures blanches, la tête tournée de côté et la bouche ouverte. Ils lui avaient enlevé ses dents.

Jay s'assit, le cœur battant. La porte était fermée. Est-ce qu'il l'avait lui-même fermée ? Il ne se souvenait pas de l'avoir fait. Il savait qu'il fallait maintenant une sorte de cérémonie entre eux, le fils enfin revenu à la maison et le père se mourant dans un lit d'hôpital.

Son père, la vie surgissant de ses entrailles, d'obscures étreintes dans un lit conjugal. Il ne pouvait pas s'imaginer la chose, ne pouvait pas voir son père autrement que dans son état actuel : impuissant, malade, sur le point de mourir.

Il dit : « Je te pardonne, papa. » Ces mots le surprirent. Il n'avait pas voulu dire cela, pas plus qu'il n'avait eu l'intention d'approcher du lit comme, de toute évidence, il avait fait. Les traits

were so much like his own! He bent down and kissed the forehead and fled with tears in his eyes.

His father died two nights later, in the middle of the night when there was no-one there. Jay felt relief, and then, sadness, mourning. Which was right, now. The moment had liberated him. He could go home. He had done the right things. He could leave it all behind him now. During the funeral, his mother clung to Carroll who had his arm around her. They were burying their dead, mourning the way they were supposed to mourn. And even though there had been no message—and now he knew, he had expected this, some token, some word, something—there was no longer any reason to feel guilty.

Son: I forgive you.

Father: I knew you would come. I wanted to ask you to forgive me.

Son: I have, I have.

Father: I prayed for you to come.

It was raining at the cemetery. The minister read, the wind blew, the casket was lowered and then they could all walk back through the soggy mud, the air fresh and cool suddenly.

He was going back and yes, yes, he would bring Jeanie and Sarah in the summer and his mother must come to Montreal again, once everything was settled. There were things to be done: insurance papers, funeral bills, cards of thanks to go out. Everything had to be proper, but now the priority no longer had that heavy, oppressive sense to him. There was sadness beneath it, and the evening before he was to go he found himself, for no reason at all, putting his arms around his mother.

She said: "He forgave you, you know. I'm sure he did."

"He forgave me?" He dropped his arms.

étaient tellement semblables aux siens ! Il se pencha, embrassa le front et s'enfuit, les larmes aux yeux.

Son père mourut deux jours plus tard, au milieu de la nuit, alors qu'il n'y avait personne. Jay se sentit soulagé, puis triste, en deuil. Ce qui était normal, maintenant. Le moment l'avait libéré. Il pouvait retourner chez lui. Il avait fait ce qu'il fallait. Il pouvait maintenant laisser tout cela derrière lui. Durant les funérailles, sa mère se raccrocha à Carroll dont le bras l'entourait. Ils enterraient leur mort, et le pleuraient comme ils se devaient de le faire. Et même s'il n'y avait pas eu de message — et maintenant il savait que c'est cela qu'il avait espéré, un témoignage, un mot, quelque chose — il n'avait plus de raison de se sentir coupable.

Fils : Je te pardonne.

Père : Je savais que tu viendrais. Je voulais te demander de me pardonner.

Fils : C'est fait, c'est fait.

Père : J'ai prié pour que tu viennes.

Il pleuvait au cimetière. Le pasteur lut, le vent souffla, on descendit le cercueil, puis ils purent tous s'en retourner dans la boue gluante, l'air soudain redevenu frais et vivifiant.

Il repartait mais, oui, oui, il ramènerait Jeanie et Sarah à l'été et il fallait que sa mère vienne à Montréal, une fois tout rentré dans l'ordre. Il y avait des choses à faire : papiers d'assurance, comptes de funérailles, cartes de remerciement à envoyer. Tout devait être fait selon les convenances, mais maintenant, pour lui, cette priorité ne lui donnait plus de sensation de lourdeur, d'oppression. Il y avait de la tristesse au-dessous de tout cela, et le soir avant son départ, il se surprit, sans raison aucune, à serrer sa mère dans ses bras.

Elle dit : « Il t'a pardonné, tu sais. J'en suis sûre. »

« C'est lui qui m'a pardonné, à moi ? » Les bras lui en tombèrent.

"About the trouble. They were going to charge him, you know. It was his house and he was responsible. He never really got over it. Of course they didn't, in the end. I think he was waiting for you to write a note, make a phone call. It would have been all forgotten."

"But he was the one who called the cops."

His mother did not answer right away and he moved to the window. The street was growing dark. Lights had come on in the houses across the street but the houses themselves were still lifeless.

"He wanted to leave you the land, Carroll's land, the part he still owned. That's why he never signed it over to Carroll, so that you could have it."

He heard her go to the kitchen. What did he want with land anyway? What did it matter? A car was approaching—Lewis' car. They were coming for supper since it was his last night here. He stood and watched behind the curtains as Lewis took his wife's cigarette so that she would not be seen smoking on the street.

All right then, he said to himself. I won't forgive you either. And now he could not leave here at all, ever.

« À propos de l'histoire. Ils allaient l'inculper, tu sais. C'était sa maison et sa responsabilité. Il ne s'en est jamais remis. Bien sûr, ils ne l'ont pas fait, en fin de compte. Je pense qu'il attendait que tu écrives un mot, que tu donnes un coup de fil. Tout aurait été pardonné. »

« Mais c'est lui qui a appelé la police. »

Sa mère ne répondit pas tout de suite et il alla à la fenêtre. La rue commençait à s'assombrir. Les lumières étaient allumées dans les maisons de l'autre côté de la rue, mais les maisons mêmes demeuraient sans vie.

« Il voulait te laisser la terre, celle de Carroll, la partie qui lui appartenait encore. C'est pour ça qu'il ne l'a jamais officiellement donnée à Carroll. C'était pour qu'elle soit à toi. »

Il l'entendit aller à la cuisine. Qu'est-ce qu'il aurait fait d'une terre, de toutes façons ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Une auto approchait, celle de Lewis ! Ils venaient souper vu que c'était son dernier soir. Il se leva et, derrière les rideaux, regarda Lewis prendre la cigarette de sa femme pour qu'elle ne soit pas vue dans la rue en train de fumer.

C'est bon, se dit-il. Je ne te pardonnerai pas non plus.

Et maintenant, il ne pouvait plus partir. Plus jamais.

The Last Day of the Circus

That there is payment for choices and actions, even for dreams, was brought home to me the summer I was fourteen. The circus came to St. Genevieve, Nova Scotia, and I fell in love with Fernando, a trapeze artist. Fernando from Mississippi. *Miss-i-ssi-ppi*. I thought of drooping old trees swaying over the banks of a wide, tumbling river. Sometimes I still dream of such a place, even after twenty years.

But I don't dream of Fernando. It requires an effort of the will to recall him, dashing and courtly, princely in silver tights and black vest, dark hair gleaming, as he soared

Le dernier jour du cirque

Il faut payer pour ses choix et ses actions, même pour ses rêves. C'est ce que j'ai compris l'été de mes quatorze ans. Le cirque vint à St. Genevieve, en Nouvelle-Écosse, et je tombai amoureuse de Fernando, un trapéziste. Fernando du Mississippi. *Mis-sis-sip-pi*. Je me représentais de vieux arbres voûtés se balançant au-dessus des rives d'un large fleuve tumultueux. Parfois, je rêve encore à un endroit de ce genre, même vingt ans plus tard.

Mais je ne rêve pas de Fernando. Je dois faire un effort de volonté pour me le rappeler, élégant et raffiné, princier dans son collant argent et sa veste noire, ses cheveux foncés étincelant tandis qu'il s'élançait

beneath the circus lights.

He told me I was beautiful. "You're the cutest girl I've ever seen," he said.

"Even in Mississippi?" I asked him, feeling brave. He lived in a white mansion, he said, and had a tennis court, swimming-pool and silver juke-box that flashed red lights. He drove a red sports car. He had parties. I imagined myself at those parties. I would be wearing my secret lipstick and padded bra. His friends would never realize I was really a skinny, freckled, bookish schoolgirl who had never even had a date before.

The only other person who had ever seen me as anything other than a fourteen-year-old schoolgirl had been a middle-aged man in the Five-and-Ten. He thought I was a clerk and asked me where the fuses were. Everyone knew the salesclerks had to be at least sixteen. "See what a difference lipstick makes," I told my mother. My father would not let me wear make-up. She replied that she hoped I would not be one of those women whose whole lives are spent applying paint to their faces. She had dreams for me: study in Europe, maybe at the Sorbonne, travel, have an exciting career. Sometimes her plans were a consolation for the dates I did not have, the parties I was never invited to.

But now that I had Fernando, I knew I had wanted lo-o-ve all along.

"Even in Mississippi," he assured me.

In the fall he was going to send for me. I would live in the white mansion. He would train me for the circus, and then I would travel with him.

Between babies, he added, winking. He thought I was sixteen-and-a-half.

When I had gone to the circus three days in a row, my father said, "The circus is a perfect hide-out for criminals and thugs."

I did not answer him.

sous les lumières du cirque.

Il me dit que j'étais belle. « T'es la fille la plus mignonne que j'aie jamais vue.

– Même au Mississippi ? », lui demandai-je, soudain brave. Il vivait dans une grande maison blanche, dit-il, et possédait un court de tennis, une piscine et un juke-box argent à lumières rouges clignotantes. Il conduisait une voiture sport rouge. Il donnait des réceptions. Je m'imaginai à ces réceptions. J'aurais mis mon rouge à lèvres secret et mon soutien-gorge rembourré. Ses amis ne se seraient jamais rendu compte que j'étais en réalité une écolière maigre, rousselée et studieuse qui n'était jamais sortie avec un garçon.

La seule autre personne qui avait vu en moi autre chose qu'une écolière de quatorze ans était un homme d'âge mûr au 5-10-15. Croyant que j'étais une vendeuse, il m'avait demandé où se trouvaient les fusibles. Tout le monde savait qu'il fallait avoir au moins seize ans pour être vendeuse. « Tu vois la différence que le rouge à lèvres peut faire », dis-je à ma mère. Mon père ne me permettait pas de me maquiller. Elle répondit qu'elle espérait que je ne deviendrais pas comme ces femmes qui passent toute leur vie à se peindre le visage. Elle caressait des rêves à mon sujet : des études en Europe, peut-être à la Sorbonne, des voyages, une carrière palpitante. Parfois ses rêves me consolait des petits amis que je n'avais pas, des party auxquels je n'étais jamais invitée.

Mais maintenant que j'avais Fernando, je savais que tout ce temps-là, c'était l'amour avec un grand A que j'avais voulu.

« Même au Mississippi », m'assura-t-il.

À l'automne, il enverrait quelqu'un me chercher. Je vivrais dans la grande maison blanche. Il m'entraînerait pour le cirque, et ensuite, je voyagerais avec lui.

« Entre les bébés », ajouta-t-il en clignant de l'œil. Il croyait que j'avais seize ans et demi.

Lorsque je fus allée au cirque trois jours de suite, mon père dit : « Le cirque est une cachette idéale pour les criminels et les gangsters. »

Je ne lui répondis pas.

"I remember as a boy," he mused, "the authorities discovered a man, who was on the FBI's most wanted list, working as a lion-tamer in the circus. They plucked him right out of the ring, I do believe. It caused a lot of talk. We did not have the circus for some years. Father was on the council then and he certainly voted against it."

My father was in his late fifties then, a fat, heavy man who always dressed immaculately. He had still been living with his mother when he finally married at 44. He had studied law for a while but there was family money and he came home without graduating. Every day he went to the office, a dusty place where he occasionally sold insurance but mostly read the paper. My troubles with him began a year or two before, when adolescence burst upon me. I was convinced my unpopularity was his fault. I could not sit in cars along Main Street. Only low-class girls did that, he said. *He* said I had to be sixteen before I went on dates. *He* would not let me tease my hair or use lipstick. *He* talked about his mother "coming out" although my mother got a funny look in her eyes when he told this tale.

"It's different today," I said.

"No different. Ahem." He cleared his throat.

"The circus people are nice."

"Here today, gone tomorrow," my father pronounced, helping himself to chicken.

I knew that if I persisted, he might say, "The circus is filled with criminals and you're not to go anymore." He went, sometimes, to lengths ridiculous and absurd. He had lived all his life in St. Genevieve, except for the years at Dalhousie University in Halifax. His grandfather had built the house we lived in. It was the only brick building in the area, and had been duly written up in *The Star*. Father had the old clipping among his papers.

He chose to ignore the fact that my mother was not the small-town society lady. She had been 38, home from Bos-

« Je me souviens quand j'étais petit, dit-il d'un ton songeur, les autorités ont découvert qu'un homme qui travaillait au cirque comme dresseur de lions était recherché pour meurtre par le FBI. Je pense même qu'ils sont allés le cueillir en pleine piste. Cela avait fait parler les gens. Le cirque a cessé de venir pendant plusieurs années. Mon père faisait partie du conseil à cette époque et il a très certainement voté contre la venue du cirque. »

Mon père approchait alors de la soixantaine. C'était un homme gros et corpulent, mais toujours impeccablement vêtu. Il vivait encore avec sa mère lorsqu'il s'était enfin marié à l'âge de 44 ans. Il avait étudié le droit pendant quelque temps, mais la famille ayant de l'argent, il était revenu à la maison sans terminer ses études. Tous les jours il allait au bureau, un endroit poussiéreux où il vendait, à l'occasion, des assurances, mais où surtout il lisait le journal. Mes ennuis avec lui avaient commencé un an ou deux auparavant, lorsque mon adolescence fit irruption. J'étais convaincue qu'il était la cause de mon impopularité. Je n'avais pas le droit de m'asseoir dans des autos sur la rue Principale. Il n'y a que les filles de la populace qui font cela, disait-il. Non, je ne pouvais pas sortir avec les garçons avant d'avoir seize ans. Non, il ne me permettait pas de me crêper les cheveux ou de mettre du rouge à lèvres. Il me parla même de sa mère « faisant ses débuts », mais ma mère avait une drôle d'expression dans les yeux lorsqu'il raconta cette histoire.

« C'est différent aujourd'hui, dis-je.

– Aucune différence. Hum, hum. Il s'éclaircit la voix.

– Les gens du cirque sont gentils.

– Ici aujourd'hui, partis demain », rétorqua mon père en se servant du poulet.

Je savais que si je persistais, il dirait peut-être : « Le cirque est rempli de criminels et je t'interdis d'y retourner. » Il exagérait parfois au point d'en devenir absurde et ridicule. Il avait vécu toute sa vie à St. Genevieve, excepté les années à l'université Dalhousie à Halifax. Son grand-père avait bâti la maison que nous habitons. C'était la seule maison en brique du quartier et elle avait dûment fait l'objet d'un article dans le *Star*. Papa gardait la vieille coupure parmi ses papiers.

Il préférait oublier que ma mère n'était pas exactement une mondaine de petite ville. Elle avait 38 ans lorsque, de retour de Boston

ton for the summer, when she married him. She was a lousy housekeeper. We might eat on the old china dishes that had belonged to my grandmother and he might preside in style at the dining-room table, but the kitchen was invariably a mess, total chaos.

What my mother did was read. Every week she took out ten or twelve books from our small library. She would iron one shirt, sit and read a few pages, and then iron some more. I do not think she was unhappy. She seemed tolerant and amused most of the time, as if mentally describing our lives for a book. Her hair was grey when I was born and she refused to dye it or use make-up. She laughed about the time I was a baby and she had been mistaken for my grandmother.

But when my father went too far she had rages. Once she smashed a Limoges vase that had been my grandmother's. My father's eyes popped and his voice rose to a squeak as it always did when he was upset. "What is the meaning of this? What is the meaning of this?" he cried, flapping his arms.

"The meaning of this is that you are crazy!" my mother yelled.

That night was a magic night. Fernando held a rose between his teeth when he bowed, amid the applause. And then—ah then!—his eyes found mine and gracefully, gallantly, he walked over to where I was sitting in the front row and, with a flourish, handed me the red rose!

"Wait for me," he whispered, forming a kiss with his lips!

His fat mother was already in the trailer. Dark-haired and moustached, she was knitting as usual. She did not speak to me. Grunting, she clomped over to the fridge, poured me a glass of milk and banged it down on the table. Click-click went her knitting-needles again.

The only thing she had ever said to me was, "Pleased to

pour l'été, elle épousa mon père. C'était une piètre ménagère. Même si nous mangions dans la vaisselle de porcelaine qui avait appartenu à ma grand-mère et que mon père présidait avec style à la table de la salle à manger, il n'en demeurait pas moins que la cuisine était toujours sens dessus dessous, complètement chaotique.

Ce que ma mère faisait, c'était lire. Chaque semaine, elle prenait de dix à douze livres à notre petite bibliothèque municipale. Elle repassait une chemise, s'assoit et lisait quelques pages, puis repassait encore un peu. Je ne pense pas qu'elle était malheureuse. Elle m'avait l'air d'être tolérante et de s'amuser la plupart du temps, comme si elle décrivait mentalement nos vies pour un livre. Elle avait les cheveux gris lorsque je suis née, et refusait de les teindre ou de se maquiller. Elle riait en parlant de la fois où quelqu'un l'avait prise pour ma grand-mère quand j'étais bébé.

Mais lorsque mon père allait trop loin, elle se mettait en rage. Une fois, elle cassa un vase de Limoges qui avait appartenu à ma grand-mère. Les yeux de mon père lui sortirent de la tête et sa voix s'éleva en un glapissement, comme toujours lorsqu'il était contrarié. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire ? », s'écria-t-il en battant des bras.

« Ça veut dire que tu es fou ! » cria ma mère.

Cette soirée-là fut magique. Fernando tenait une rose entre ses dents lorsqu'il salua sous les applaudissements. Et ensuite — ensuite ! — ses yeux trouvèrent les miens et, avec grâce, avec galanterie, il se dirigea vers l'endroit où j'étais assise au premier rang et, d'un grand moulinet, me tendit la rose rouge.

« Attends-moi », chuchota-t-il en formant un baiser de ses lèvres.

Sa mère était déjà dans la roulotte, en train de tricoter comme d'habitude. C'était une femme obèse aux cheveux foncés et à moustache. Elle ne m'adressa pas la parole. En grognant, elle alla au frigo d'un pas pesant, me versa un verre de lait et le mit sur la table d'un coup sec. Et clic-clic firent de nouveau ses aiguilles à tricoter.

Elle ne m'avait jamais rien dit d'autre que « Très heureuse... »

meet you," when we were introduced. I did not think she was pleased to meet me.

"My mother's quite the gal," Fernando had said, laughing, and then I had told myself I liked her after all, that she was nice. The fault was mine that I did not see what Fernando saw.

My milk was almost gone by the time Fernando entered the trailer.

"Hiya beautiful!" He flashed his smile at me. He had changed to jeans and T-shirt but he was still gorgeous, I told myself. I left my hand open on the bench seat so that he could take it.

No boy had ever held my hand before. That had been my biggest dream, to have a boyfriend of my own who held hands with me for all to see. And Fernando had not only held my hand, he had also kissed me.

He took my hand and my whole arm tingled. I felt dizzy, warmed. I was in another land, one of warm sunshine and high mountains. I thought I had enough happiness to last me for a lifetime. If I never had another boyfriend it would not matter. I had lived, after all. There would be a secret tie uniting me to Fernando. Maybe we would meet in many many years' time. I would be jaded and worldly and he would be a—hobo. Yes, a tramp, slouching around city alleys, and along I would come in my furs and look down upon him from my queenly height, fluttering eyelashes dark and luxuriant with mascara. We would recognize each other, look meaningfully, and then I would move away, but pity and compassion and old love, true love, would make me turn around and call his name....

"So you like your rose?"

Thump went his glass of milk on the table, grunt went his mother.

"It's lovely." I sniffed it.

"Bet you get lots of flowers from guys."

lorsque nous avons été présentées l'une à l'autre. Je n'avais pas eu l'impression qu'elle fût très heureuse de faire ma connaissance.

« Ma mère, c'est tout un personnage », avait dit Fernando en riant, et alors je m'étais dit qu'elle me plaisait après tout, qu'elle était gentille. C'était ma faute si je ne voyais pas ce que Fernando voyait.

J'avais presque terminé mon lait lorsque Fernando entra dans la roulotte.

« Allô, la belle ! » Il me fit un sourire éclatant. Il s'était changé et portait un jean et un T-shirt, mais je me dis qu'il était quand même magnifique. Je laissai ma main ouverte sur le banc pour qu'il puisse la prendre.

Jamais un garçon ne m'avait pris la main. C'était mon plus grand rêve, à l'époque, qu'un petit ami bien à moi me tienne la main à la vue de tous. Et non seulement Fernando avait tenu ma main, mais il m'avait aussi embrassée.

Il prit ma main et j'eus des frissons partout dans le bras. Je me sentais étourdie, toute chaude. J'étais dans un autre monde, un monde de soleil chaud et de hautes montagnes. J'avais l'impression d'avoir assez de bonheur pour toute la vie. Cela ne me faisait rien de ne jamais avoir d'autre petit ami. J'avais vécu, après tout. Un lien secret me rattacherait à Fernando. Nous nous reverrions peut-être dans de nombreuses années. Je serais blasée et mondaine, et lui serait un... clochard. Oui, un vagabond, s'affalant dans les ruelles. Et j'arriverais dans mes fourrures et le regarderais du haut de ma noble grandeur, battant des cils noirs et luxuriants de mascara. Nous nous reconnâtrions, échangerions des regards expressifs, puis je m'éloignerais. Mais la pitié, la compassion et notre amour d'antan, l'amour véritable, me pousseraient à me retourner et à appeler son nom...

« Alors, t'aimes ta rose ? »

Il mit brusquement son verre de lait sur la table. Sa mère réagit au bruit en grognant.

« Elle est belle. » Je humai son parfum.

« Je gage que t'en reçois beaucoup des fleurs des gars.

"A few." I lowered my eyes and smiled.

"You gotta see our rose garden down home. You never saw roses like that in your whole life. The old lady sure has a green thumb don't you, Maw?" She didn't answer. "Yeah, wait'll you see 'em. You're gonna have roses every day, baby."

His lips grazed my neck.

"What colour roses?" Why did his mother have to be there? I tried to keep my voice steady.

"We grow 'em every shade they got."

His face had a looseness to it that was not evident in the circus ring. Maybe he had kind of a dumb look? I brushed this thought away, and anyway, that did not matter when he held my hand and pulled me into his own world. He never read books, he thought people who went to college were snobs, but what did that matter? I saw myself tending his roses in Mississippi.

"What you oughta do is get the old lady to do your cards," Fernando said.

It was getting dark. I had to be home at 10.30. But I could not say this to him. Home seemed far, far away, a temporary place. Tomorrow would look after itself. What my father said did not matter. I was soon going to be living in Mississippi anyway. It was all decided. My future was settled, I thought as his mother laid out the cards and Fernando squeezed my hand beneath the small table.

"You are a very popular person," she began in a monotone. "And you have many friends."

"Gonna make lotsa guys jealous," Fernando laughed.

She prophesized: a big blow-up, a fight, followed by travel, adventure, financial success, change of career, three children, some problems relating to money, a new house and then happiness forever.

"C'mon," Fernando said huskily, pulling me to my feet, and out of the trailer.

– Un peu.

Je baissai les yeux en souriant.

– Il faut que tu voies notre jardin de roses à la maison. T’as jamais vu de fleurs comme ça de ta vie. La mère a le tour, hein m’man ? » Elle ne répondit pas. « Ouais, attends de voir ça. Tu vas en avoir tous les jours des roses, mon bébé. »

Ses lèvres effleurèrent mon cou.

« Quelle couleur de roses ? » Pourquoi fallait-il que sa mère soit là ? J’essayais de garder une voix calme.

« On en a de toutes les couleurs qui existent. »

Il y avait dans son visage un relâchement qui n’était pas évident sur la piste du cirque. Peut-être avait-il l’air un peu imbécile ? J’écartai rapidement cette pensée de mon esprit et, de toute façon, cela ne comptait pas lorsqu’il me tenait la main et m’entraînait dans son monde à lui. Il ne lisait jamais, il pensait que les gens qui allaient à l’université étaient des snobs, mais qu’est-ce que cela pouvait bien faire ? Je me voyais m’occupant de ses roses au Mississippi.

« Ce que tu devrais faire, c’est demander à ma mère de te tirer aux cartes », dit Fernando.

Il commençait à faire noir. Je devais rentrer à 10 h 30. Mais je ne pouvais pas lui dire cela. La maison, cela semblait loin, très loin, un endroit temporaire. Demain, tout s’arrangerait. Ce que mon père disait n’avait aucune importance. De toute façon, j’allais bientôt vivre au Mississippi. C’était tout décidé. Mon avenir était fixé, avais-je pensé tandis que sa mère étalait les cartes et que Fernando me serrait la main sous la petite table.

« Vous êtes une personne très populaire, commença-t-elle sur un ton monocorde, et vous avez beaucoup d’amis.

– Je vais rendre bien des gars jaloux » dit Fernando en riant.

Elle prophétisa : un grand conflit, une querelle, et ensuite les voyages, l’aventure, le succès financier, un changement de carrière, trois enfants, des problèmes d’argent, une nouvelle maison, puis le bonheur pour toujours.

« Viens-t-en », dit Fernando d’une voix rauque en m’entraînant hors de la roulotte.

The circus grounds seemed peaceful now, all the people tucked away into their little homes on wheels. Fernando pulled me to him, held my head against his chest and then tilted my face up to his. He was beautiful, beautiful, beautiful. He was mine, mine, mine. I loved him. He loved me. What else did I want or need? His eyes were closed and his lips were moist on my skin. I felt the firm muscles of his back under his T-shirt. I hoped he could not tell no boy had ever kissed me or held me before.

"Promise me you'll come to Mississippi," he whispered.

"I promise," I told him in a shaky voice.

It was almost midnight when my father found me walking along the highway.

"Get-in-the-car!" he ordered.

My punishment was that I was not to go to the circus again.

But the next afternoon, I went. My mother pretended she did not know: I would be home before my father came from the office and he would never find out. I think she hoped I would not persist in asking to go to the circus that night. "Have a good time in town," she said casually. She was making pickles. Cucumbers simmered in the preserving kettle but she was reading her book. "And don't be late," she added.

In the ladies' room of the Esso station I stopped to apply my lipstick and eye-shadow, the latter acquired since Fernando had come to town.

"Well, this is the last day," he said sadly after the show. "I sure am going to miss you."

Were those tears in his eyes? I could not speak. We were sitting on the doorstep of his trailer.

"Maybe tonight we can have a little privacy for ourselves," he said. "I'll get the old lady to go visiting or something. Ah, what am I ever gonna do without you?"

Le terrain du cirque était calme maintenant, les gens étant tous rentrés dans leurs petites maisons sur roues. Fernando m'attira vers lui, appuya ma tête contre sa poitrine, puis leva mon visage vers le sien. Ce qu'il était beau ! Et il était à moi, rien qu'à moi. Je l'aimais. Il m'aimait. Pouvais-je avoir besoin d'autre chose, vouloir autre chose ? Il avait les yeux fermés et ses lèvres humides caressaient ma peau. Je sentais les muscles fermes de son dos sous son T-shirt. J'espérais qu'il ne se rendrait pas compte qu'aucun garçon ne m'avait jamais embrassée ou serrée dans ses bras.

« Promets-moi que tu vas venir au Mississippi.

— Je te le promets » lui dis-je d'une voix tremblante.

Il était presque minuit lorsque mon père me trouva au bord de la grand-route.

« Monte dans l'auto ! Tout de suite ! » m'ordonna-t-il.

Comme punition, il m'interdit de retourner au cirque.

Mais l'après-midi suivant, j'y étais de nouveau. Ma mère fit semblant de ne pas le savoir : j'allais être de retour avant que mon père ne rentre du bureau; il ne le saurait jamais. Je crois qu'elle espérait que je n'insisterais pas pour aller au cirque ce soir-là. « Amuse-toi bien en ville », dit-elle d'un ton dégagé. Elle faisait des cornichons. Les concombres cuisaient doucement dans le chaudron à conserves, tandis qu'elle lisait son livre. « Et ne sois pas en retard », ajouta-t-elle.

Je m'arrêtai dans la toilette des femmes de la station Esso pour me mettre du rouge à lèvres et l'ombre à paupières que je m'étais achetée depuis l'arrivée de Fernando.

« Eh bien, c'est aujourd'hui le dernier jour, dit-il tristement après le spectacle. Je vais m'ennuyer de toi, tu sais. »

Étaient-ce des larmes dans ses yeux ? Je ne pouvais pas parler. Nous étions assis sur le seuil de sa roulotte.

« Peut-être que ce soir on va pouvoir passer un peu de temps tout seuls, toi et moi, dit-il. Je vais m'arranger pour que ma mère sorte ou quelque chose. Mais qu'est-ce que je vais faire sans toi ? »

I walked home slowly, slowly, almost hoping my father would come upon me. He would be very angry and then I would leave home and go with Fernando.

I did not even take my make-up off.

My mother merely glanced at me when I came in. The pickles had been made. Mason jars sat on the counter but the preserving kettle was in the sink and there were spills and stains on the stove. She was twirling a lock of grey hair around her finger as she read.

I sank down at the table.

"I'm going to the circus tonight," I told her.

"Lisa," she said.

"Well I'm going. I don't care. I went this afternoon. And I don't care if you tell *him* or not!"

She sighed and closed the book, but kept her hand between the pages for a marker.

"You should have been in on time last night," she said in a way that was not hers, but I don't think she agreed with my father. Maybe she realized I had gone too far and that there was no budging him.

"I'm not a baby. I'm almost fifteen!"

"Not for another six months."

"None of the other kids have to be in on time. It's not fair!"

"I don't think your father will let you go tonight. You'd better forget all about it."

"You could change his mind, but will you? Oh no, you just want to see me suffer the way he does!"

"Walking along a highway at midnight—I don't approve of that. I think you'd better stay home tonight."

I burst into tears. "I love him and he loves me. And if I can't go tonight I'll run away! I'll go with him to Mississippi! You'll never see me again, ever, ever, ever!"

It all came out, the whole story. When I was through I saw that her hand was no longer between the pages of her

Je retournai à la maison lentement, bien lentement, en espérant même que mon père arrive. Il aurait été furieux; alors je me serais sauvée de la maison et enfuie avec Fernando.

Je ne me démaquillai même pas.

Lorsque je rentrai, ma mère me jeta à peine un coup d'œil. Les cornichons avaient été faits. Les bocaux reposaient sur le comptoir, mais le chaudron à conserves était dans l'évier et il y avait des éclaboussures et des taches plein la cuisinière. Toute à son livre, elle tournait une mèche de cheveux gris autour de son doigt.

Je m'affaissai sur une chaise de cuisine.

« Je vais au cirque ce soir, lui dis-je.

– Lisa !

– Oui, j'y vais. Je m'en fiche. J'y suis allée cet après-midi. Et je me fiche que tu lui dises ou non ! »

Elle poussa un soupir et referma son livre, tout en gardant la main entre les pages en guise de signet.

– Tu aurais dû rentrer à temps hier soir », dit-elle d'une manière qui n'était pas la sienne, quoique je ne pense pas qu'elle ait été d'accord avec mon père. Peut-être se rendait-elle compte que j'étais allée trop loin et que mon père ne reviendrait jamais sur sa décision.

– Je ne suis pas un bébé. J'ai presque quinze ans.

– Pas avant six mois.

– Mes amies ne sont pas obligées de rentrer à l'heure. C'est pas juste.

– Je ne pense pas que ton père te laissera sortir ce soir. Tu fais mieux d'oublier ça.

– Tu pourrais le faire changer d'avis si tu voulais ! Mais non, tu veux seulement me voir souffrir ! Comme lui !

– Marcher le long de la grand-route à minuit, je ne suis pas d'accord. Je pense que tu ferais mieux de rester à la maison ce soir. »

J'éclatai en sanglots. « Je l'aime et il m'aime aussi. Et si je ne peux pas y aller ce soir, je vais me sauver et partir avec lui au Mississippi ! Vous ne me verrez plus jamais, non jamais ! »

Puis tout sortit, toute l'histoire. Lorsque j'eus terminé, je vis que sa main n'était plus entre les pages de son

book. And I saw something else—she was amused.

"He meets girls all the time. Think of all the small towns he goes to. Think of the girls he meets. He's probably said the same thing to a hundred other girls. I thought you were smarter than that, Lisa."

I often wondered, later, if she regretted saying those words. They were cruel, and she was not a cruel person.

"I hate you! I hate you!" I shrieked.

She looked at me for a minute. "Take that ridiculous make-up off your face," she said, finally, opening her book.

She did not tell my father. At supper, he refused to mention the circus at all and talked about pickle-making, the glory of a harvest when he was a boy, the weather, local gossip. We were eating chicken left over from the day before but it was served on the old china. Everything seemed ridiculous to me, truly hateful. He had his napkin tucked into his collar to save his tie and above it his face looked swollen and puffy-stupid.

And yet, I thought wildly that sweet reason could persuade him. But what came out was a desperate, irrational passion.

"Please let me go to the circus tonight, please!" I sobbed. "Punish me for life, lock me up for a year, but please let me go tonight. I'll never ask anything again, never! Oh please, please let me go tonight."

"The matter is closed, I do believe." His mouth closed over the chicken. He wiped his dripping moustache with a corner of his napkin. "This gravy is better than usual," he said to my mother. "You might pass me some more if you'd be so kind."

How strange that I remember every word he said, while my own words that night remain a warble of tears and jumbled protests. What I do remember is that feeling of desperation plus a growing knowledge: he could not keep

livre. Et je vis autre chose : qu'elle trouvait cela drôle.

« Il rencontre un tas de filles. Pense à toutes les petites villes où il va. Pense à toutes les filles qu'il rencontre. Il a probablement dit la même chose à cent autres filles. Je te pensais plus perspicace que ça, Lisa. »

Je me suis souvent demandé, plus tard, si elle regretta ses paroles. Elles étaient cruelles, et elle n'était pas une personne cruelle.

« Je te déteste ! » hurlai-je.

Elle me regarda un instant. « Va ôter ce maquillage ridicule », dit-elle finalement en ouvrant son livre.

Elle ne dit rien à mon père. Au souper, il refusa de mentionner le cirque et parla plutôt de la préparation des conserves, de la gloire des récoltes lorsqu'il était petit, du temps qu'il faisait, des potins locaux. Nous mangions les restes de poulet de la veille servis dans la belle porcelaine. Tout me semblait ridicule, tout à fait odieux. Mon père avait la serviette de table rentrée dans le collet pour protéger sa cravate et, au-dessus, son visage avait l'air bouffi et stupide.

Et pourtant, j'entretenais l'idée extravagante que la simple raison pourrait le convaincre. Mais ce qui sortit fut de la passion désespérée, irrationnelle.

« S'il te plaît, laisse-moi aller au cirque. S'il te plaît ! sanglotai-je. Punis-moi pour la vie, enferme-moi pendant un an, mais s'il-te-plaît, laisse-moi sortir ce soir. Je ne demanderai plus jamais rien, jamais ! S'il te plaît ?

– La question a été réglée, il me semble. » Sa bouche se referma sur le poulet. Il essuya sa moustache dégoulinante du coin de sa serviette. « Cette sauce est meilleure que d'habitude, dit-il à ma mère. Tu veux bien m'en passer d'autre, s'il te plaît. »

Comme il est étrange que je me rappelle tout ce qu'il dit ce soir-là, tandis que mes propres paroles demeurent un gargouillis de pleurs et de protestations confuses. Mais ce dont je me souviens très bien, c'est que je me sentais désespérée et que je comprenais enfin qu'il ne pouvait pas me retenir de force.

me home.

"Well I'm going!" I yelled. "And you can't stop me!"

I had never talked to him like that before.

"You are," he said slowly, "a minor and you will do as I say."

"No," I said.

"Leave the table," he ordered.

"No. You can't make me. I'm going to the circus and you can't stop me."

"You are not going," he said, trying to remain calm and authoritative, but his voice was rising into the old squeak.

"I don't care what you do! You can beat me or tie me up or lock me in my room but I'm going! I'm going!" I flung my napkin down, pushed back my chair and screamed, "I'm going right this minute! And there is nothing you can do about that! Nothing!"

He was standing up too.

"You go and my door will be closed to you," he announced.

"Stop this, both of you," my mother said, frightened.

I grabbed my jacket and went out of the house. The door closed behind me. No-one chased me. It was starting to rain.

I was halfway to the circus when I realized I had forgotten my make-up. I also realized something else: my father had thrown me, his fourteen-year-old daughter, out of the house.

The memory of that night is curious. I sat in my special seat and felt nothing: no fear, no apprehension, not even any gladness because of Fernando. I had no possessions, no clothing with me other than what I was wearing. I was truly cast off, thrown upon the world. Almost as naked as when I was born.

The circus people seemed smaller, like puppets. They

« Eh bien j'y vais, m'écriai-je, et tu ne peux pas m'en empêcher.

Je n'avais jamais parlé de la sorte à mon père.

– Tu es mineure, dit-il lentement, et tu vas faire ce que je te dis.

– Non, répondis-je.

– Sors de table, ordonna-t-il.

– Non. Tu ne peux pas me forcer. Je m'en vais au cirque et tu ne peux pas m'en empêcher.

– Tu n'iras pas, dit-il en essayant de maintenir son calme et son autorité. Mais sa voix montait et retournait à son fameux glapissement.

– Je me fiche de ce que tu vas faire. Tu peux me battre ou m'attacher ou m'enfermer dans ma chambre, mais je vais y aller. » Je lançai ma serviette sur la table et repoussai ma chaise en criant : « J'y vais tout de suite. Et il n'y a rien que tu peux y faire ! Rien ! »

Lui aussi était debout.

« Si tu y vas, ma porte te sera fermée, annonça-t-il.

– Arrêtez-moi ça, tous les deux », interrompit ma mère, effrayée.

Je saisis ma veste et sortis de la maison. La porte se referma derrière moi. Personne ne vint à ma poursuite. Il commençait à pleuvoir.

J'étais à mi-chemin du cirque lorsque je m'aperçus que j'avais oublié mon maquillage. Je me rendis compte également d'une autre chose : mon père m'avait chassée de la maison, moi, sa fille de quatorze ans.

Je garde un curieux souvenir de cette soirée. Je pris place dans mon siège spécial sans ressentir quoi que ce soit : aucune peur, aucune appréhension, pas même de la joie à cause de Fernando. Je n'avais rien en ma possession, pas le moindre vêtement sauf ce que je portais. On m'avait véritablement bannie, lancée de par le monde. Presque aussi nue qu'à ma naissance.

Les gens du cirque me semblaient plus petits, comme des marionnettes. Ils

looked like they were floating in slow motion. For some reason, watching Fernando, I thought of him as a baby, coming from that awful mother of his. I felt sorry for him. I did not love him after all. But I had thrown my life in with his. There was no turning back. It did not matter that I did not really love him. I would be very kind to him. He would never find out. Because I felt sorry for him I felt superior to him. I was smarter than he was. I had read books. I knew things. I would be kind and gracious to everyone in the circus. And in Mississippi I would get a library card first thing. I realized he would not like this.

Yet, as soon as I saw him after the show, the minute he folded me in his arms, I thought, I do love him, I do, I do.

It was thundering. I felt safe with him. My mind had been playing tricks on me. How could I have doubted for a minute that I loved him? Later, I would tell him I was leaving with him. No other girl would ever get him. I would be with him all the time. I had never lived in an old messy house with parents who were almost old enough to be my grandparents. I had never spent long, tea-drinking evenings with my mother in the kitchen while my father worked on his papers. I had never lived in that house whose features and clutter I knew so well: the grandfather clock with the ducks painted on it, the one my mother kept forgetting to wind; the dented, rusted breadbox in the kitchen; the corner what-not that held china ladies; the porch with its wicker furniture.

Ahead was light and brightness: a white mansion in Mississippi, a silver juke-box, the red car. Everything would be clean and new, without history or meaning. Only in Fernando was there meaning.

"The old lady's gonna be out tonight," he whispered huskily. "I've been waiting a long time for this."

I clung to him, afraid, but moving soon to numbness:

avaient l'air de flotter au ralenti. Pour une raison ou une autre, en regardant Fernando, je l'imaginai bébé, naissant de la mère épouvantable qu'il avait. Je le plaignais. Je ne l'aimais pas, en fin de compte. Mais j'avais lié ma vie à la sienne. Je ne pouvais pas retourner en arrière. Cela ne faisait rien que je ne l'aime pas. Je serais bonne envers lui. Il ne s'en apercevrait jamais. Le fait de le plaindre me donna un sentiment de supériorité. J'étais plus intelligente que lui. J'avais lu des livres, je savais des choses. Je serais bonne et aimable envers tous, au cirque. Et au Mississippi, la première chose que je ferais serait de me procurer une carte de bibliothèque. Je savais que cela ne lui plairait pas.

Pourtant, dès que je le vis à la fin de la représentation, la minute qu'il m'entoura de ses bras, je me ravisai. Oui, je l'aime. Je l'aime, je l'aime.

Il tonnait. Je me sentais en sécurité avec lui. J'avais été le jouet de mon imagination. Comment avais-je pu douter un instant de mon amour pour lui ? Plus tard, je lui dirais que je partais avec lui. Jamais il n'appartiendrait à une autre fille. Je serais toujours avec lui. Je n'avais jamais vécu dans une vieille maison désordonnée avec des parents presque assez vieux pour être mes grands-parents. Je n'avais jamais passé de longues soirées dans la cuisine à boire du thé avec ma mère tandis que mon père faisait sa paperasse. Je n'avais jamais vécu dans cette maison dont je connaissais tous les recoins et tous les objets qui l'encombraient : l'horloge grand-père décorée de canards peints, celle que ma mère oubliait toujours de remonter; la boîte à pain bosselée et rouillée dans la cuisine; l'étagère de coin contenant les petites dames de porcelaine; la véranda et ses meubles en osier.

Devant moi, il y avait de la lumière et de l'éclat : une grande maison au Mississippi, un juke-box argent, la voiture rouge. Tout serait propre et neuf, sans histoire ni signification. Seul Fernando avait une signification.

« Ma mère va sortir ce soir, murmura-t-il d'une voix rauque. Ça fait longtemps que j'attends ça. »

Je me cramponnai à lui, apeurée d'abord, mais bientôt engourdie :

whatever will happen will happen, I told myself. It was out of my hands now.

"Lisa!"

I turned to see my mother standing in the distance. She was wearing her old grey cardigan. Her hair was wet and her hands were hanging loosely by her side.

I introduced them, Fernando and my mother.

"Ma'am." He inclined his head toward her.

"I'm afraid Lisa has to go now," my mother explained. "Her—her father's not well," she lied.

So surprised he looked, Fernando, when he kissed me goodbye. And pulled into himself, too, already remote.

"Don't forget to write," I told him.

"You too."

My mother was waiting. I went with her. When I looked back, he was gone.

We did not speak on the way home. My mother loped along, hands flopping like limp rags. No-one offered us a drive.

My father was asleep when we came home.

All that fall I thought of Fernando, cherishing that soft and beautiful memory. The fall rains came, the trees grew bare and the earth bald. There was no mail from Mississippi. It was my first suffering. A boy asked me to the Christmas prom. My mother made me a dress. Disgusted, my father muttered over his papers. I danced with the pimply boy and thought about Fernando.

I wish I could say he wrote, but I never heard from him again. It was as my mother had said it would be: he had forgotten me. I wish I could say I had forgotten him, but I did not do this for a long time. The memory of those tragic yearnings is vague now, but for years I put myself to sleep with romantic fantasies of Fernando.

Last year my father was put in a nursing-home. I was home

il arrivera ce qu'il arrivera, me dis-je. Cela ne dépendait plus de moi.

« Lisa ! »

Je me retournai et aperçus ma mère, au loin. Elle portait son vieux cardigan gris. Ses cheveux étaient mouillés et ses mains pendaient mollement le long de son corps.

Je les présentai l'une à l'autre, ma mère et Fernando.

« Madame. » Il inclina la tête.

— Je suis désolée, mais Lisa doit partir maintenant, expliqua ma mère. Son... son père n'est pas bien », mentit-elle.

Comme il avait l'air surpris, Fernando, lorsqu'il m'embrassa pour me dire au revoir. Et replié sur lui-même aussi, déjà distant.

« N'oublie pas de m'écrire, lui dis-je.

— Toi aussi. »

Ma mère attendait. Je partis avec elle. Lorsque je me retournai, il n'était plus là.

Nous rentrâmes à la maison sans mot dire. Ma mère marchait à grands pas, les bras pendant comme des chiffons ramollis. Personne n'offrit de nous ramener en auto.

Mon père dormait lorsque nous arrivâmes à la maison.

Je pensai à Fernando tout l'automne suivant, me complaisant dans ce doux et beau souvenir. Les pluies d'automne vinrent, les arbres se dénudèrent et la terre se dégarnit. Je ne reçus pas la moindre lettre du Mississippi. Ce fut mon premier chagrin. Un garçon m'invita à la danse de Noël. Ma mère me fit une robe. Dégouté, mon père marmonna quelque chose par-dessus ses papiers. Je dansai avec le garçon boutonneux en pensant à Fernando.

J'aimerais pouvoir dire qu'il écrivit, mais je n'eus jamais plus de ses nouvelles. C'était comme ma mère l'avait prédit : il m'avait oubliée. J'aimerais pouvoir dire que je l'oubliai aussi, mais cela me prit beaucoup de temps. Le souvenir de ces ardeurs tragiques est maintenant vague, mais pendant des années je m'endormis au moyen de fantasmes romantiques où régnait Fernando.

L'année dernière, mon père a été placé dans un foyer pour personnes âgées. J'étais rentrée

on vacation and found him drooling, crying, having temper tantrums. He did not know who I was. "I don't know," my mother said when I suggested a nursing-home. She had grown stubborn, more eccentric. "I don't know," she said, plucking at her skirt. I did what had to be done. We toured nursing-homes, talked to officials. Her chin quivered in the car. "I don't know if I can go through with this," she said on the day we were to take him, but on the way she was subdued, resigned. She cried leaving the nursing-home, and gave me a surprise: I had never realized what that man meant to her. What they meant to each other. Driving home, she gave me sly, resentful, but appraising looks. She blamed me, of course.

Had she, then, been on my father's side right along? I always thought she rescued me that night to avert disaster at home. My father would have threatened calling the police, taking out his father's shotgun maybe. I don't know. She never told me what happened after I ran from the house. Did we save each other, or cause each other pain? I turned this over and over in my mind as I lay in my old girlhood room, trying to fall asleep. But I could not grasp this thing, and finally I put myself to sleep with a fantasy of Fernando.

à la maison pour les vacances et je vis qu'il bavait, pleurait, piquait des crises. Il ne savait plus qui j'étais. « Je ne sais pas », avait dit ma mère lorsque je lui suggérai le foyer d'hébergement. Elle était devenue têtue, plus excentrique. « Je ne sais pas », avait-elle dit en tirant sa jupe. J'ai fait ce qu'il fallait. Nous avons visité des foyers, parlé aux administrateurs. Dans la voiture, son menton tremblait. « Je ne sais pas si je peux aller jusqu'au bout », dit-elle le jour où nous devions l'emmenner. Mais en route, elle se contint, résignée. Elle pleura en partant du foyer, ce qui me surprit : je ne m'étais jamais rendu compte de ce que cet homme représentait pour elle. Ce qu'ils représentaient l'un pour l'autre. En retournant à la maison, elle me jeta des regards sournois, pleins de ressentiment. Elle me jugeait aussi. C'était moi la coupable, bien sûr.

Mais alors, avait-elle toujours été du côté de mon père ? J'avais toujours cru qu'elle était venue à mon secours, ce soir-là, pour prévenir un désastre à la maison. Mon père aurait menacé d'appeler la police, aurait peut-être sorti le fusil de chasse de son père. Je ne sais pas. Elle ne me dit jamais ce qui se passa à la maison après ma fuite. Est-ce que nous nous étions protégées mutuellement, ou causé de la peine, l'une à l'autre ? Je ressassai longtemps ces idées tandis que j'essayais de dormir, étendue dans mon ancienne chambre de petite fille. Mais je ne pouvais pas saisir ce qu'il en était, et je m'endormis finalement en rêvant à Fernando.

God's Blessings

The winter he was unemployed was the worst time in Jacob Alldritch's life. He had been going helper on Ed Atkin's boat, but Ed was obliged to take his brother-in-law on. "Jesus Christ," Nancy Marie said when he told her. "Jesus Christ, why don't you just jump off the end of the wharf and be done with it?" "Oh fuck off," Jacob said and began to take things out of the fridge. She hadn't fixed supper.

Only a counter separated the living-room in the trailer from the kitchen. Susan and Sarah were watching TV.

"You're no good for anything," Nancy Marie said. Her

La bénédiction de Dieu

L'hiver où il se retrouva au chômage fut, pour Jacob Alldritch, le pire moment de sa vie. Il travaillait comme assistant sur le bateau d'Ed Atkin, mais Ed fut obligé d'engager son beau-frère. « Crisse de câlce », s'exclama Nancy Marie quand il le lui dit. « Pourquoi que tu te jettes pas en bas du quai pis en finir une fois pour toutes ! » « Va donc chier ! » lança Jacob en commençant à sortir des choses du réfrigérateur. Elle n'avait pas préparé le souper.

Seul un comptoir séparait le salon de la cuisine dans la maison mobile. Susan et Sarah regardaient la télé.

« T'es bon à rien, dit Nancy Marie.

eyes flashed. "You can't even hold a job."

He dropped the eggs he was holding. "Now see what you've done!" she cried, jumping up and bumping into him while he tried to scoop the eggs up with the carton. She pushed him aside, grabbed a towel from the back of a chair and wiped at the mess. She banged her hip on the fridge. "Jesus Jesus," she said, and put the carton in the garbage, which was already overflowing. "I wish you were dead," she said to Jacob.

He grabbed her by the hair. "Try it," she said. "Just go ahead and try it."

He banged his fist against the wall so hard the cupboards rattled, and stumbled out of the trailer. He was on his mother's doorstep when Nancy Marie appeared in the doorway of the trailer. "Yes, run to Mummy! I hope she roasts in hell too!"

If his mother had heard, she gave no sign. She was knitting placidly in her clean kitchen. Long ago he had told her to stay out of his marriage.

He fumbled with his boots. "I'll plug the kettle in," she said, getting up. "Tea or coffee?"

"I don't care." He sank down at the table.

"I don't think there's any canned milk...."

"Got laid off today," Jacob said to her back.

"Oh Jacob, you didn't." She looked over her shoulder. Her mouth dropped open.

"Damn Ed had to take his brother-in-law on."

"Well that's hardly fair. I call that hardly fair."

"It's not. Why d'you think I'm so mad? I'd like to punch him out."

She picked up her knitting again. "It's not your fault. Oh Jacob. What about Nancy Marie?"

He shrugged. "Guess she's not too pleased."

"Maybe you can get something else."

"Nothing else around."

Ses yeux lançaient des éclairs. T'es même pas capable de garder une job. »

Il laissa tomber les œufs qu'il avait dans les mains. « Regarde ce que t'as faite », s'écria-t-elle en se levant brusquement et en le heurtant tandis qu'il essayait de ramasser les œufs avec la boîte en carton. Elle le repoussa, prit un torchon sur le dossier d'une chaise et essuya le gâchis. Elle se cogna la hanche sur le réfrigérateur. « Câlîce, jura-t-elle en mettant la boîte d'œufs à la poubelle qui débordait déjà. Si tu pouvais ben crever ».

Il la saisit par les cheveux. « Assaye donc, dit-elle. Vas-y. Assaye pour voir. »

Il donna sur le mur un coup de poing si violent que les armoires en tremblèrent, puis il sortit en titubant. Il était sur le seuil de la maison de sa mère lorsque Nancy Marie apparut à la porte de la maison mobile. « C'est ça. Va voir Mômman ! Je souhaite qu'a brûle en enfer, elle aussi ! »

Si sa mère avait entendu, elle n'en donna pas signe. Elle tricotait placidement dans sa cuisine toute propre. Il lui avait dit, il y a longtemps, de ne pas se mêler de son mariage.

Gauchement, il se mit à enlever ses bottes.

« Je vas brancher la bouilloire, dit-elle en se levant. Thé ou café ?

– L'un ou l'autre, ça me fait rien ! Il se laissa tomber sur une chaise de cuisine.

– Je pense que j'ai pas de lait en boîte...

– J'me sus fait slacker aujourd'hui, dit Jacob à sa mère tandis qu'elle lui tournait le dos.

– Oh non. C'est pas vrai ! Elle tourna la tête, bouche bée.

– Le maudit Ed a été obligé d'engager son beau-frère.

– Ben, c'est pas juste ça. Ça l'est pas pantoute.

– Ben non. Pourquoi c'est que tu penses que chus en tabarnaque ? J'aimerais y'en sacrer une maudite à Ed.

Sa mère reprit son tricet.

– C'est pas de ta faute, mon pauvre Jacob. Pis Nancy Marie, elle ?

Il haussa les épaules.

– J' imagine qu'est pas ben ben contente.

– Peut-être que tu vas te trouver d'autre chose.

– Y'a rien pantoute.

"I've got a few dollars tucked away."

"I couldn't take your money Ma."

"That's what it's there for. It'll do me no good when I'm dead and gone."

"Don't talk like that."

The kettle was boiling. "What's wrong with your hand?"

The knuckles were cut. He hadn't noticed.

"You'd better go wash it."

He went obediently to the sink. "No not that towel," she said. "Take the other one."

He stared at the Aunt Jemima cookie jar that had been over the sink for as long as he could remember. He wished he was ten years old.

His mother didn't ask what had happened to his hand. They drank their tea.

"You'll get unemployment," she said after a while. "And remember what I said about helping out."

After that there was nothing to do but go home.

Nancy Marie had changed out of her housecoat and was frying something at the stove. He went to the bedroom and lay down. After a minute, the door flew open. "You bastard, you lousy bastard!" Nancy Marie shrieked over him. "Don't think you can ignore me like that, you stinking piece of shit!"

He jumped up, fists clenched. She fled. He threw the lamp against the closed door. It shattered into a thousand pieces.

The next week Nancy Marie announced she had found a job at the drugstore. "Someone had to bring the money in," she told him. "And don't think you'll stop me either."

"What about the girls?"

"You'll be here, won't you? You've got nothing better to do."

Before they were married she wanted to be a model. A

– J’ai que’que piastres de côté.

– Je peux pas prendre ton argent, m’man.

– Est là pour ça. Ça me donnera rien quand j’vas être morte pis enterrée.

– Parle pas de même.

L’eau bouillait.

– Que c’est que tu t’es faite à’main ?

Il s’était écorché les jointures. Il n’avait pas remarqué.

– Tu ferais mieux d’aller nettoyer ça, continua sa mère.

Il se dirigea docilement vers l’évier.

– Non, pas c’tte serviette-là, ordonna-t-elle. Prends l’autre. »

Il regarda fixement la jarre à biscuits Aunt Jemima qui était au-dessus de l’évier depuis aussi longtemps qu’il se souvenait. Il aurait voulu avoir dix ans.

Sa mère ne demanda pas ce qui était arrivé à sa main. Ils burent leur thé.

« Tu vas avoir l’assurance-chômage, dit-elle au bout d’un instant. Pis oublie pas ce que je t’ai dit à propos de l’argent. »

Après, il n’y avait rien d’autre à faire que de rentrer à la maison.

Nancy Marie avait enlevé son peignoir et s’était habillée. Elle faisait frire quelque chose. Il alla s’étendre dans la chambre à coucher. Au bout d’une minute, la porte s’ouvrit en coup de vent. « Mon écœurant, mon câlce d’écœurant ! hurla Nancy Marie. Tu penses pas que tu vas m’ignorer de même, mon hostie d’enfant de chienne ! »

Il bondit, les poings serrés. Elle s’enfuit. Il lança la lampe contre la porte fermée. Elle éclata en mille morceaux.

La semaine suivante, Nancy Marie annonça qu’elle avait trouvé un emploi à la pharmacie.

« Faut ben que quelqu’un ramène de l’argent ici-dedans, lui dit-elle. Pis si tu penses que tu vas me n’empêcher, ôte-toi ça de l’idée.

– Pis les filles ?

– Tu vas être là, non ? T’as pas d’autre chose à faire. »

Avant leur mariage, elle voulait être mannequin.

cousin of hers in Toronto was a model whose photos appeared regularly in the Eaton's catalogue. Nancy Marie was much better looking than the cousin. Tall, long-legged, her white skin contrasted startlingly with her black hair and green eyes. When Jacob gave her a diamond she said the only thing she wanted was to have ten kids by him. Later she said two were enough. Jacob was disappointed. Didn't every man want a son? Nancy Marie went on the pill. She spent her days watching TV and smoking. The trailer was a mess. It was, she said, no sense even trying to keep it cleaned up. The place was just too small. Sometimes she drank beer when she was alone, buying it herself at the liquor store, which no woman in Jacob's family had ever done, and hauling it right by her mother-in-law's windows. "If that old biddy wants to spy on me from behind her lousy lace curtains that's her business," she said.

Not working was terrible. It was the first time since he was sixteen that he had nothing to do. He hung around the wharf, baited trawl a few times. In the morning, he went to his mother's for coffee. He was there when the girls came home from school. They tidied up and started supper, did the dishes. Nancy Marie did the laundry on the weekends.

She looked like the old Nancy Marie. She had her hair done every Thursday. She bought new clothes. *Nancy Marie*. Days alone in the trailer he looked at things. Cereal boxes thrown every which way into the cupboards. Old jars of cold cream covered with dust. Her clothes flung on the floor. A dead plant hanging by the kitchen window. Her handwriting on the calendar. It was as if she had left him in all but body. Mornings when she left, he watched her as she swung her long legs into the car. Sometimes she waved before looking over her shoulder as she backed up. On the road, she never looked back.

"If I had a better place," she told him, "I could entertain

Une de ses cousines de Toronto l'était et on voyait régulièrement sa photo dans le catalogue d'Eaton. Nancy Marie était bien plus jolie que sa cousine. Grande, les jambes longues, elle avait une peau blanche qui contrastait de façon saisissante avec ses cheveux noirs et ses yeux verts. Lorsque Jacob lui offrit une bague de fiançailles, elle lui dit que tout ce qu'elle voulait, c'était avoir dix enfants de lui. Plus tard, elle dit que deux suffisaient. Jacob fut déçu. Après tout, les hommes voulaient tous un fils ! Nancy Marie prit la pilule. Elle passait ses journées à regarder la télévision et à fumer. La maison était un fouillis. Nancy Marie affirmait que c'était parfaitement inutile d'essayer de l'entretenir. C'était trop petit, c'est bien simple. Elle buvait parfois de la bière quand elle était seule. Elle l'achetait elle-même à la Régie, ce qu'aucune femme n'avait fait auparavant dans la famille de Jacob. Et en l'emportant à la maison, elle passait devant la fenêtre de sa belle-mère. « Si la vieille folle veut m'espionner en arrière de ses rideaux de dentelle, c'est de ses affaires, déclarait-elle. »

C'était terrible de ne pas travailler. C'était la première fois depuis l'âge de seize ans qu'il n'avait rien à faire. Il traînait autour du quai, alla deux ou trois fois à la pêche au chalut. Le matin, il allait boire un café chez sa mère. Il était à la maison quand les filles revenaient de l'école. Ils mettaient de l'ordre et commençaient le souper, lavaient la vaisselle. Nancy Marie faisait la lessive la fin de semaine.

Elle était redevenue l'ancienne Nancy Marie. Elle se faisait coiffer tous les jeudis. Elle achetait des vêtements neufs. *Nan-cy Ma-rie*. Tout seul à la maison, dans la journée, il regardait les choses. Les boîtes de céréales lancées n'importe où dans les armoires. De vieux pots de crème de beauté tout poussiéreux. Les vêtements de Nancy Marie jetés par terre. Une plante morte suspendue près de la fenêtre de la cuisine. L'écriture de Nancy Marie sur le calendrier. C'était comme si elle l'avait tout à fait quitté excepté de corps. Le matin, lorsqu'elle partait, il la regardait glisser ses longues jambes dans l'auto. Parfois, elle envoyait la main avant de se retourner pour reculer la voiture. Une fois sur la route, elle ne regardait jamais en arrière.

« Si j'avais une plus belle maison, dit-elle, je pourrais recevoir

my friends." She meant girls she had gone to school with. Over the years those friendships had lapsed, but some of these people now worked in the stores.

"If they were real friends they wouldn't care where you lived."

To which she replied: "You wouldn't understand."

"What don't I understand?"

"You don't understand anything at all. I wish I'd never married you," she said bitterly.

"So leave," he told her.

"Don't tempt me."

Coming from the tavern on the day the unemployment cheque came, he passed her drugstore. Nancy Marie, smiling coquettishly, was waiting on a tall, good-looking man in a suit. Jacob felt like going in and smashing the guy in the face and dragging Nancy Marie right out of there, but he was in his old clothes and there was beer on his breath. He walked a bit, then turned back. Why shouldn't he go to the place his wife was working? The man was gone. Nancy Marie saw him and turned her back. That night she told him that if he ever ever ever came into the store in that condition, looking like that, she would leave him and get an apartment in town.

Nancy Marie wanted to go to a Christmas dance. All the store people were going.

"I'm not going to no dance," Jacob said.

"Well I'm going. You suit yourself."

"Not without me. No wife of mine is going to a dance alone. That'll be the day. I can see it now. Sure, sure." She was plucking her eyebrows in front of a magnifying mirror she had set up on the kitchen table. "They have suits on sale at Dunwoody's," she said.

"Now what would I want with a suit?"

"To go to the dance."

mes amies. » Elle parlait des filles avec qui elle était allée à l'école. Au fil des années, ces amitiés s'étaient effritées, mais certaines de ces femmes travaillaient maintenant dans les magasins.

« Si c'était des vraies amies, ça les dérangerait pas où c'est que tu restes. »

Ce à quoi elle répondit : « Je savais ben que tu comprendrais pas. »

« Que c'est que je comprends pas ?

– Tu comprends rien pantoute. J'aimerais ça t'avoir jamais marié, dit-elle amèrement.

– Ben va-t-en, lui dit-il.

– Tente-moi pas. »

En revenant de la taverne le jour où il reçut son chèque d'assurance-chômage, il passa devant la pharmacie. Nancy Marie, un sourire aguichant aux lèvres, servait un homme grand et séduisant, vêtu d'un complet. Jacob eut envie d'entrer et d'assener un bon coup de poing sur le visage du type et de traîner Nancy Marie hors de là, mais il portait ses vieux vêtements et son haleine sentait la bière. Il marcha un peu, puis se retourna. Et pourquoi n'irait-il pas à l'endroit où sa femme travaillait ? L'homme était parti. Nancy Marie le vit et lui tourna le dos. Ce soir-là, elle lui dit que si jamais, au grand jamais, il retournait au magasin dans un tel état et habillé de la sorte, elle le quitterait et se prendrait un appartement en ville.

Nancy Marie voulait aller à la danse de Noël. Tous les gens du magasin y allaient.

« Je m'en vas pas à une danse, s'exclama Jacob.

– Ben moi, j'y vas. Fais ce que tu veux.

– Tu y'iras pas si j'y vas pas. Y'a pas de saint grand danger que ma femme à moi aille danser toute seule. Je voudrais ben voir ça. Ouais. » Elle s'épilait les sourcils devant le miroir grossissant qu'elle avait posé sur la table de la cuisine. « Y'ont des habits en vente chez Dunwoody », dit-elle.

« Pis pourquoi que je voudrais un habit ?

– Pour aller à'danse.

"I'm not going to any dance."

"I don't know what's wrong with you. We used to go to dances all the time."

"That was before."

"So what's wrong with it now?"

"I'm just not going. And neither are you."

"I am."

"You're not. Not without me."

"I am so. And there's nothing you can do about it."

"I can so."

"Oh go to hell."

Susan was washing the supper dishes. When she gathered up the pots from the stove, Jacob saw that she was crying. She pushed her light brown hair, his mother's hair before it went grey, out of her face with the back of her hand. Soap-suds mingled with her tears. Jacob's heart turned over. He could remember his mother doing that back in the long long ago when he was very small and his father was still drinking and throwing things around the house.

Jacob went outside. His mother was hanging dishtowels on the clothesline. He sauntered over and told his mother he and Nancy Marie were going to a dance, aware the whole time that Susan was watching him from the window above the sink with tears running down her face.

"Did you tell your mother about the dance?" Nancy Marie asked furiously.

"I might have mentioned it. I dunno."

"I wish you wouldn't let her in on all our business. It's bad enough living in the same yard. Christ!"

The dance was in the Legion Hall. Jacob was uncomfortable in his suit. He had not worn one since his father was buried. They shared a table with people Nancy Marie knew from town. Her dress was very tight, black, cut low to show her

- Je m'en vas pas à une danse.
- Je sais pas ce que t'as. Avant, on y'allait toujours danser.
- Ça c'était avant.
- Pis, pourquoi qu'on y'irait pas astheure ?
- J'y vas pas, c'est toutte. Pis toi non plus.
- Oh oui, j'y vas.
- Non. Pas toute seule.
- J'y vas. Pis tu peux pas me n'empêcher.
- Oui je peux.
- Oh, pis va donc chier.

Susan lavait la vaisselle du souper. Quand elle ramassa les casseroles sur la cuisinière, Jacob vit qu'elle pleurait. Du revers de la main, elle repoussa ses cheveux châains, les cheveux de sa mère avant qu'ils grisonnent. Des bulles de savon se mêlaient à ses larmes. Le cœur de Jacob s'en trouva tout chaviré. Il se souvenait de sa mère faisant le même geste il y avait longtemps, longtemps, lorsqu'il était petit et que son père buvait encore et lançait des choses partout dans la maison.

Jacob sortit. Sa mère étendait des linges à vaisselle sur la corde. Il alla la voir et lui dit nonchalamment que Nancy Marie et lui allaient à une danse, toujours conscient du fait que Susan le surveillait de la fenêtre au-dessous de l'évier, les larmes coulant sur son visage.

« As-tu parlé de la danse à ta mère, demanda Nancy Marie, furieuse.

- J'y en ai peut-être parlé en passant. Je sais pas.
- J'aimerais ben que tu y parles pas de toutes nos affaires. Y a assez qu'on vit dans'même cour. Câlice ! »

La danse avait lieu à la salle de la Légion. Jacob était mal à l'aise dans son complet. Il n'en avait pas porté depuis l'enterrement de son père. Ils étaient à table avec des gens de la ville que Nancy Marie connaissait. Sa robe était très serrée, noire, et décolletée bien bas pour montrer ses

small breasts, which were pushed up by a special wired bra she had bought for the occasion.

"Dance with me?" she asked.

He shook his head. "Don't bug."

"Well you could dance at least!"

"I came, isn't that enough?"

"I hate you," she hissed.

The guy from the hardware store asked her to dance. Her ugly mouth dissolved into a seductive smile.

It was a very slow dance. Nancy Marie had her arms wrapped around the guy's neck. She pressed her face into his shoulders. Her breasts were against his chest. He kissed her neck.

Jacob got his fourth double from the bar and went back to the table. It was deserted now. He chose a chair against the wall and wished he'd brought a bottle of his own so he could get good and smashed, drunk right out of his skull. From a great distance, he heard Nancy Marie's high laughter. She was with a bunch huddled in the middle of the dance floor. She was teetering on her high heels. A man Jacob did not recognize had his arm around her waist.

Jacob barged through the crowd, bumping into people, spilling one woman's drink down the front of her dress. He grabbed Nancy Marie's arm. "Dance?"

"What's wrong with you?"

She felt like wood in his arms.

"Slut," he said.

She left him standing there. He had another double. A girl grabbed his arm and he gyrated on the dance floor with her. "Wait," she said, when the dance was over. "Let's see what the next one is."

It was slow. He pulled her against him and touched her breast. She giggled. And then he was alone again.

His head was reeling. Everything was double. He went outside and vomited onto the pavement. Raising his head,

petits seins remontés par un soutien-gorge à balconnet qu'elle avait acheté pour l'occasion.

« Tu veux danser ? lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

– Achale-moi pas.

– Ben, tu pourrais danser au moins !

– Aie, chus venu. C'est pas assez, non ?

– Je t'haïs, siffla-t-elle, les dents serrées. »

Le type de la quincaillerie lui demanda si elle voulait danser. Sa vilaine bouche se transforma en un sourire aguichant.

C'était une danse très lente. Nancy Marie avait les bras enroulés autour du cou du type. Elle appuya sa tête sur son épaule, les seins pressés contre sa poitrine. Il l'embrassa dans le cou.

Jacob alla chercher son quatrième double au bar et revint à la table qui était maintenant déserte. Il s'assit sur une chaise adossée au mur. Il regrettait de ne pas avoir apporté sa propre bouteille afin de s'enivrer, de se souler bien comme il faut. De très loin, il entendit le rire aigu de Nancy Marie. Elle était au centre de la piste de danse avec un groupe de personnes serrées les unes contre les autres. Elle chancelait sur ses talons hauts. Un homme que Jacob ne reconnaissait pas la tenait par la taille.

Jacob s'élança dans la foule en bousculant les gens et renversa le verre d'une femme sur sa robe. Il saisit le bras de Nancy Marie.

« Viens danser !

– Qu'est-ce qui te prend ? »

Il eut l'impression de tenir un morceau de bois dans ses bras.

– Salope, dit-il.

Elle le planta là. Il but un autre double. Une fille le prit par le bras et il se mit à tourner avec elle sur la piste de danse. « Attends, dit-elle lorsque la danse se termina. On va voir c'est quoi l'autre. »

C'était une danse lente. Il la prit contre lui et toucha ses seins. Elle gloussa. Puis il se retrouva de nouveau seul.

La tête lui tournait. Il voyait double. Il sortit et vomit sur le trottoir. En relevant la tête,

he heard his wife's voice coming from the parking-lot.

She was in a car with the hardware-store guy. Her dress was up around her thighs. Jacob jerked the door open and hauled her out by the legs, ripping her dress.

"What the hell?" the guy muttered and Jacob smashed him in the nose while Nancy Marie cried.

Susan awoke him in the morning. He was on the couch. His head was splitting. He could not remember getting home.

Oh God Oh God.

"It's the Sunday School concert," Susan said. "You didn't forget, did you?"

"No, I didn't forget." There was water running in the bathroom. Nancy Marie? He thought he was going to throw up again.

"If you forgot it's okay," Susan said.

Sarah came out of the bathroom. "You said you'd come!" she said.

Jacob sat up.

"Gram called and asked could she get a lift," Susan told him.

He picked his crumpled suit up and went into the bathroom. His mother was waiting when he came out.

"Is that your new suit? The pants need pressing."

"To hell with it." He felt his tie.

Nancy Marie's door was shut. No-one mentioned her.

"You can't go like that. I'll just give them a slick of the iron. Where's the ironing-board?"

"It's broken," Sarah said. "We iron on the table. Or on the floor."

In the yard, the Christmas tree Jacob had hauled out of the woods leaned forlornly against the trailer. A pair of his old pants, bleached out now, hung forgotten on the line. Jacob rolled the window down for air.

il entendit la voix de sa femme provenant du terrain de stationnement.

Elle était dans une auto avec le type de la quincaillerie. Sa robe était relevée au-dessus de ses cuisses. Jacob ouvrit violemment la portière et tira sa femme par les jambes, ce qui déchira sa robe.

« 'Stie, c'est quoi l'idée ? » bafouilla le type. Jacob lui asséna un coup de poing sur le nez tandis que Nancy Marie pleurait.

Susan le réveilla le lendemain matin. Il était sur le divan. Sa tête lui faisait atrocement mal. Il ne se souvenait pas d'être rentré à la maison.

Seigneur ! Seigneur !

« C'est le concert de l'école du dimanche, lui dit Susan. T'as pas oublié, hein ?

– Non, j'ai pas oublié. » L'eau coulait dans la salle de bain. Nancy Marie ? Il crut qu'il allait vomir encore.

« Si t'as oublié, ça fait rien, » continua Susan.

Sarah sortit de la salle de bain. « T'as dit que tu viendrais », s'exclama-t-elle.

Jacob s'assit.

« Grand-m'man a appelé pour demander si on peut l'emmener en auto », lui dit Susan.

Il ramassa son complet tout froissé et alla à la salle de bain. Sa mère était là lorsqu'il en ressortit.

« C'est-tu ton habit neuf, ça ? Le pantalon a besoin d'être pressé.

– Oh, je m'en sacre. » Il sortit sa cravate.

La porte de Nancy Marie était fermée. Personne ne parla d'elle.

« Tu peux pas y aller comme ça. Je vas seulement y donner un coup de fer. Où est la planche à repasser ?

– 'Est cassée, dit Sarah. On r'passe sa'table. Ou à terre. »

Dans la cour, l'arbre de Noël que Jacob avait traîné du bois était appuyé tristement contre la maison mobile. Un de ses vieux pantalons, décoloré avec le temps, pendait à la corde à linge, oublié. Jacob baissa la vitre pour prendre de l'air.

"I hope you girls know your lines," his mother said briskly. "They're angels," she told Jacob.

It was all too quick. The chaos of last night should have made him savage for days, but instead he was sitting quietly beside his mother in the little church he himself had gone to as a child. He could smell the boughs of pine, his mother's lavender cologne, the polished wood.

His girls were, miraculously, angels, in their long white robes and handmade halos.

"Peace be with you," Susan's bright little voice said and Jacob's eyes filled with tears, and silently he asked God's blessings on this, his one and only life.

After Christmas, Jacob decided to let bygones be bygones and make a fresh start. It was important to keep the family together. Maybe things were really not that bad. It had snowed. The Christmas tree made the trailer seem cozy, filled with good memories. There was the Santa Claus ornament, bought the first year they were in their own place, faded now and bent over, but sitting again on the coffee table. There was the plastic wreath with its blue light, bought after Sarah was born, hanging again in the kitchen window. There were the Christmas cards, this year's and other years', strung over the doorway by the girls. There was his mother, come for her Christmas visit, sitting with a teacup in hand, saying, "Now isn't this nice here?"

They stayed home on New Year's Eve. Nancy wore his mother's gift, a rose housecoat. Jacob and the girls watched TV while she did her nails, over and over, scrunched into a corner of the couch. She looked sad, sorry, deflated. She did not suggest buying liquor for New Year's.

"Well," Jacob said, after the girls had gone to bed, "another year come and gone."

Nancy Marie bent forward to scoop up her crumpled tis-

« J'espère que vous vous rappelez de votre rôle, les filles, dit vivement sa mère. 'Sont des anges », dit-elle à Jacob.

Tout se passait trop vite. Le chaos de la veille aurait dû faire de lui un véritable sauvage pendant des jours. Tout au contraire, il était assis bien tranquille à côté de sa mère dans la petite église qu'il avait lui-même fréquentée lorsqu'il était enfant. Il sentait les branches de pin, l'eau à la lavande de sa mère, le plancher ciré.

Ses filles, dans leurs longues robes blanches et leurs auréoles faites à la main, étaient, par miracle, des anges.

« La paix soit avec vous » prononça la petite voix claire de Susan, et les yeux de Jacob se remplirent de larmes. Il demanda silencieusement à Dieu de bénir sa vie, sa seule et unique vie.

Après Noël, Jacob décida de passer l'éponge et de recommencer à zéro. Il était important de garder la famille unie. Les choses n'allaient pas si mal après tout. Il avait neigé. Avec l'arbre de Noël, la maison semblait plus chaleureuse, remplie de bons souvenirs. Il y avait le Père Noël acheté la première année où ils avaient eu leur propre logis, maintenant décoloré et voûté, mais qui reposait de nouveau sur la table du salon. Il y avait la couronne de plastique garnie d'une lumière bleue, achetée après la naissance de Sarah, qui était suspendue de nouveau devant la fenêtre de la cuisine. Il y avait les cartes de Noël, celles de cette année et des années passées, mises en guirlande par les filles au-dessus de la porte d'entrée. Il y avait sa mère, venue faire sa visite de Noël, assise une tasse de thé à la main et disant : « Mais c'est donc beau ici ! »

Ils restèrent à la maison la veille du jour de l'An. Nancy Marie portait le cadeau de la mère de Jacob, un peignoir rose. Les filles et lui regardèrent la télévision tandis qu'elle se faisait et refaisait les ongles, écrasée dans un coin du divan. Elle avait l'air triste, désolée, déprimée. Elle ne suggéra pas d'acheter de la boisson pour le jour de l'An.

« Eh bien, dit Jacob, après que les filles s'en furent allées au lit, une autre année de passée. »

Nancy Marie se pencha pour ramasser les boules de mouchoirs de papier

sues that littered the coffee table. Their eyes met. She turned away.

"Come to bed," he said.

"In a minute."

A minute meant hours. Or never. She had been sleeping on the couch. Jacob fell asleep before she came to bed, but awoke in the night to find her curled up against his back, her arm around him.

But when he turned around and pressed against her, her voice, coming out of deep sleep, said, "Don't."

In February Nancy Marie announced she had found a piece of land.

"And what'll we buy it with? Buttons?" he wanted to know.

"You just don't want to move. You can't bear to leave your mother, can you?"

"You find the money and I'll show you how quick I'll move."

"It won't be that much. Two or three hundred maybe. It's only going for taxes."

"No wonder. I know what that place is like. Nothing but rocks."

"You said we'd only live in the trailer until we found something. I'm sick of waiting."

"If we've waited this long we might as well wait till we find what we want."

"Ten years," Nancy Marie said. "We've waited ten years already. I know you don't want to move."

"It isn't that and you know it."

"I know. Tell me about it." Her lips curled.

"You wouldn't be happy there. There's no neighbours around or anything."

"How do you know how I feel?"

"Oh I know you. I know you all right."

éparpillées sur la table du salon. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle se détourna.

« Viens te coucher, dit-il.

– Une minute. »

Une minute voulait dire des heures. Ou jamais. Elle couchait sur le divan depuis quelque temps. Jacob s'endormit avant qu'elle ne vienne au lit, mais il se réveilla dans la nuit pour la trouver blottie contre son dos, le bras autour de lui. Lorsqu'il se retourna et pressa son corps contre le sien, la voix de Nancy Marie, surgissant d'un sommeil profond, dit :

« Non. »

En février, Nancy Marie annonça qu'elle avait déniché un lopin de terre.

« Pis avec quoi qu'on va acheter ça ? Des boutons ? voulut-il savoir.

– Tu veux donc pas déménager. Tu peux pas endurer de laisser ta mère, c'est ça, hein ?

– Trouve l'argent pis m'as te montrer que je peux déménager vite.

– Ça coûtera pas tant que ça. Deux, trois cents piastres peut-être. C'est seulement pour les taxes.

– Pas surprenant. Je sais quel genre de terre que c'est. Rien que de la roche.

– T'avais dit qu'on resterait dans'maison mobile rien qu'en attendant de trouver d'autre chose. Chus tannée d'attendre.

– Si on a attendu aussi longtemps, on est aussi ben d'attendre de trouver ce qu'on veut.

– Dix ans ! s'exclama Nancy Marie. Ça fait dix ans qu'on attend. Je le sais que tu veux pas déménager.

– C'est pas ça, pis tu le sais.

– Je le sais. Parlons-en. Elle pinça les lèvres.

– Tu serais pas heureuse là. Y'a pas de voisins autour pis rien.

– Comment que tu le sais ce que j'aime pis que j'aime pas ?

– J'te connais. J'te connais pas pour rire.

"You don't know me at all."

"I'm just beginning to realize that," he said with the old anger.

They still were not having sex. Nights, they lay side by side until one of them said goodnight and then they turned their backs on each other. It seemed to Jacob inconceivable that they had once fallen together so naturally. It seemed unthinkable that they should have sex now. He felt no desire.

"I'm glad you admit it," Nancy Marie said. "You could at least look at the land."

"I don't have to see it to know what it's like. I've been over that land a million times."

"It would give you something to do. You could start clearing it. Or maybe you like sitting around on your ass all the time."

"You can't even keep this place clean. How on earth will you manage with a house for crying out loud?"

"Why should I clean up? I work all day, unlike some people I could name. Whyn't you just move back to your mother's? I'm sure she'd take good care of you."

"Oh go to hell."

"I'm already there," Nancy Marie said.

The land was hilly, almost treeless, swept by the wind, but it seemed to him that there was in that rocky barrenness a freedom and newness he had not expected. You could see the ocean if you peered over the treetops on the other side of the road.

He had never owned land. What would it feel like? And what of the house, built on a hill? He could not imagine that either. Nancy Marie hanging clothes on the line, white sheets fluttering like flags? The light from her kitchen shining for miles around?

He didn't know. Taking a deep breath, feeling the wet sea

– Tu me connais pas pantoute.

– Ouais, je fais juste commencer à m’apercevoir de ça » dit-il, son ancienne colère lui revenant.

Ils ne faisaient toujours pas l’amour. La nuit, ils s’étendaient côte à côte jusqu’à ce que l’un d’eux dise bonne nuit, puis ils se retournaient chacun de leur côté, dos à dos. Jacob ne pouvait concevoir qu’ils soient un jour si naturellement tombés amoureux l’un de l’autre. Maintenant, il ne pouvait imaginer de relations sexuelles entre eux. Il ne ressentait pas le moindre désir.

« Chus contente que tu l’admettes, dit Nancy Marie. Tu pourrais au moins aller la voir, la terre.

– J’ai pas besoin de la voir pour savoir comment qu’elle est. J’mes promené sus c’tte terre-là au moins un million de fois.

– Ça te donnerait que’que chose à faire. Tu pourrais commencer à la défricher. Ou peut-être que t’aimes mieux t’asseoir sus ton cul toute la journée.

– Tu peux même pas nettoyer la maison icitte. Comment tu penses que tu vas faire pour entretenir une vraie maison, câlice ?

– J’sais pas pourquoi ça serait moi qui nettoierais. Je travaille toute la journée, pas comme d’autres que je pourrais nommer. Pourquoi que tu t’en retournes pas chez ta mère. Chus sûre qu’a prendrait ben soin de toi.

– Mange donc d’la marde.

– Ça fait des années que je fais rien que ça.

La terre était sur une colline presque sans arbres, balayée par le vent. Mais il lui sembla qu’il y avait dans cette aridité rocailleuse une liberté et un renouveau qu’il n’avait pas pensé trouver. On pouvait voir l’océan par-dessus la cime des arbres, de l’autre côté de la route.

Il n’avait jamais eu de terre. Quel effet ça ferait ? Et la maison, construite sur une colline ? Voilà une autre chose qu’il ne pouvait pas imaginer. Nancy Marie étendant le linge sur la corde, des draps blancs battant comme des drapeaux ? La lumière de la cuisine étincelant à des milles à la ronde ?

Il ne savait pas trop. Il prit une longue respiration,

air fill his lungs, he was reminded how he'd felt out at sea. There was a timelessness: anything could happen. The future was unknown.

My land, my land, he thought, kicking at a rock. A rabbit scampered by, into the underbrush.

What choice do I have anyway? he asked himself. Wasn't it always this way, women having the final say? He thought of his father, muttering, while he put up a new clothesline / painted a ceiling / mended the fence when he really wanted to be in the woods.

He got the land for \$ 150.00.

"And don't tell your mother," Nancy Marie said.

"She'll find out anyway," Jacob said, "sooner or later." He had already told his mother.

"Let her find out in her own good time."

That night, Nancy Marie, armed with house-plan magazines from the drugstore, went over to her mother-in-law's.

As soon as the snow melted, Jacob started clearing the land. He hadn't realized it would be so much work with little visible results. The earth, still frozen, did not easily yield its rocks and alders. It seemed impossible that one day there would be a house here.

At the end of each day, the rock pile was slightly larger, his hands bled, his back ached. But there was pleasure in this hard work. It was like being on the water again, with everything forgotten but the task at hand. Out in the fresh air, the future no longer seemed settled. Anything could happen.

"Sometimes I just don't believe we're going to move," Susan said. She was cooking chili for supper. Jacob had come home early. Susan had made him coffee.

"What makes you think that?"

She shrugged, stirred the chili. "I don't know. Anyway, the house won't be ready by June."

et en sentant l'air humide de la mer remplir ses poumons, il se rappela ce qu'il éprouvait jadis en mer. Le temps semblait alors se figer : tout pouvait arriver. L'avenir était inconnu.

Ma terre, ma terre, pensa-t-il en faisant rouler un caillou d'un coup de pied. Un lapin passa près de lui et disparut rapidement dans les broussailles.

Est-ce que j'ai le choix de toutes façons, se demanda-t-il ? N'était-ce pas toujours ainsi, les femmes avaient le dernier mot ? Il pensa à son père qui marmottait toujours pendant qu'il installait une nouvelle corde à linge, peignait le plafond ou réparait la clôture parce qu'il aurait préféré être dans le bois.

Il obtint la terre pour cent cinquante dollars.

« Pis va pas le dire à ta mère, dit Nancy Marie.

– A va l'apprendre de toutes façons, un de ces jours, répondit Jacob. Il le lui avait déjà dit.

– Laisse-la l'apprendre en temps et lieu.

Ce soir-là, Nancy Marie, armée de magazines de plans de maisons rapportés de la pharmacie, se rendit chez sa belle-mère.

Aussitôt la neige fondue, Jacob commença à défricher le terrain. Il n'aurait jamais cru que tant de travail donnerait si peu de résultats visibles. La terre encore gelée ne se dessaisissait pas aisément de ses roches et de ses broussailles. Il lui semblait impossible qu'une maison se trouve un jour à cet endroit.

À la fin de chaque journée, la pile de roches était sensiblement plus haute, ses mains saignaient, son dos lui faisait mal. Mais ce dur labeur lui apportait un certain plaisir. Il avait l'impression d'être de nouveau sur l'eau, oubliant tout sauf la tâche immédiate. Dehors, à l'air frais, l'avenir ne semblait plus du tout fixé. Tout pouvait arriver.

« Des fois, je peux pas croire qu'on va déménager », dit Susan. Elle faisait cuire du chili pour souper. Jacob était rentré tôt. Susan lui avait fait du café.

« Pourquoi tu penses ça ? »

Elle haussa les épaules en remuant le chili. « J'sais pas. En tout cas, la maison sera pas prête au mois de juin.

"By June! I've only got two hands!"

"Mom says she won't stay in the trailer after school's out in June."

"What does she think I am, a steam shovel?" Why did Nancy Marie always have to say things she didn't mean and get everyone upset? He looked at Susan in her apron, dutifully cooking supper, and thought of her as a little girl, wanting to have a picnic in his dory. "Tea for two," she called it. "Your mother'll just have to pitch a tent then," Jacob said cheerfully. "She'll just have to be patient. Don't worry so much. Whyn't you and Sarah come with me Saturday, see what I've done?"

"I don't care," Susan said.

But she came, along with Sarah. It was a warm day, spring-like, with a gentle breeze coming off the water. Both the girls pushed and hauled for a while, but then Susan went off by herself to poke around the wood.

"Why do I have to do all the work?" Sarah complained.

"You leave her be," Jacob said.

"Well she never does anything."

"She does enough at home. Take a break yourself if you want."

Susan was standing on a large boulder, breaking a twig into pieces and throwing the pieces to the ground.

What went on in her head? Jacob wondered, thinking of how her green-yellow eyes slid over him sometimes and then away, as if she possessed secret judgments or knowledge about him. The way she had said, "The house won't be ready by June anyway."

The wind ruffled his hair. Susan was stretching, pulling her jacket up to reveal an inch of white skin. He imagined, suddenly, Nancy Marie saying, after the girls were away from home, I'd give anything to have them home again. Where did all the years go?

Maybe we're happy and don't know it, Jacob thought.

– Au mois de juin ! J'ai pas quatre mains !

– Maman dit qu'a va pas rester dans' maison mobile passé la fin de l'école, au mois de juin.

– Qu'est-ce qu'a pense ? Que chus une pelle mécanique ? » Pourquoi fallait-il que Nancy Marie dise toujours des choses qu'elle ne pensait pas vraiment et bouleverse tout le monde ? Il regarda Susan, vêtue d'un tablier, préparant consciencieusement le souper, et se la rappela petite fille, voulant toujours pique-niquer avec lui sur son bateau. Elle appelait cela prendre le thé. « Dans ce cas-là, ta mère va être obligée de monter la tente, continua Jacob avec entrain. Va falloir qu'a soit patiente. Inquiète-toi pas trop. Pourquoi Sarah pis toi vous venez pas avec moi, samedi, voir ce que j'ai faite ?

– Ça m'intéresse pas ben ben, répondit Susan.

Mais elle vint, et Sarah aussi. C'était une journée chaude, quasi printanière, et une brise légère soufflait de la mer. Les deux filles passèrent quelque temps à pousser et à tirer, mais Susan s'en alla bientôt toute seule fureter dans le bois.

« Pourquoi que c'est moi qui fais tout le travail, se plaignit Sarah.

– Laisse-la faire, répondit Jacob.

– Ben, rétorqua-t-elle, a fait jamais rien.

– A n'en fait assez à'maison. Tu peux te reposer toi aussi, si tu veux.

Susan, debout sur une grosse roche, brisait une brindille en morceaux et les lançait sur le sol.

Que se passait-il dans sa tête ? Jacob se le demandait en pensant aux yeux pers de sa fille qui le regardaient furtivement avant de se fixer plus loin, comme si elle savait des choses sur lui et le jugeait secrètement. La façon dont elle avait dit : « La maison sera pas prête avant le mois de juin, en tout cas. »

Le vent ébouriffa les cheveux de Jacob. Susan s'étirait, ce qui relevait sa veste et révélait un pouce de peau blanche. Il imagina soudain Nancy Marie disant après le départ des filles qu'elle donnerait n'importe quoi pour qu'elles soient de nouveau à la maison. Où étaient passées toutes ces années ?

Peut-être on est heureux puis on le sait pas, pensa Jacob.

"Well if no-one's going to work I'm not going to either," Sarah said.

"Come on then. Let's get this big sucker moved."

It was a large rock, firmly embedded in the soil. He squatted down and wrapped his arms around it. "Better stand back," he told Sarah, closing his eyes. The blood beat against his skull. Grunting, straining, pushing, he knew he could not budge the thing. He opened his eyes to the whiteness of the sky and felt dizzy. "Stand back, get back," he muttered to Sarah. He thought: the girls will be alive when I'm dead.

He wrenched the thing out of the soil.

Susan was smiling at him.

"Let me lend you money for a backhoe," his mother suggested.

"Ah Ma, don't start that again."

"I don't like to think of your working so hard."

"Hard work never killed anyone."

In April, the alders and rocks gone, he started digging the basement. Shovelful after shovelful. He hauled the gravel to the back of what would be the house. The house. He still couldn't picture it. Nights, when he thought of all the work ahead, he felt panic. It would take years. Where would the money come from? But it was no good thinking about it.

"You shouldn't work in the rain," his mother said.

"I won't melt."

"You'll catch your death of foolishness."

"Nancy Marie wants her house."

"She doesn't need it tomorrow," his mother said, pressing her lips together.

Yes, Nancy Marie. *Nan-cy Ma-rie*. He lay on the couch in his wet clothes, waiting for her to come home.

"You didn't have to flop down and get everything all wet," she said. "Whyn't you think of someone else for a

« Bon ben. Si personne va travailler, moi non plus je travaillerai pas, s'impacienta Sarah.

– Allons-y d'abord. On va essayer de faire bouger c'te grosse roche-là. »

Elle était énorme, bien enfoncée dans le sol. Il s'accroupit et mit ses bras autour de la roche. « Tu fais mieux de t'écarter », dit-il à Sarah en fermant les yeux. Le sang lui monta à la tête. Il eut beau grogner, forcer, pousser, il savait qu'il ne pourrait pas la déloger. Il ouvrit les yeux sur la blancheur du ciel et se sentit tout étourdi. « Recule, pousse-toi, marmonna-t-il à Sarah. Il se dit : les filles vont être vivantes quand je serai mort.

Il arracha la roche du sol.

Susan lui souriait.

« Laisse-moi te prêter de l'argent pour une pelleteuse, suggéra sa mère.

– M'man, r'commence pas ça.

– J'aime pas ça te voir travailler si fort.

– Le travail a jamais tué personne. »

En avril, une fois les roches et les buissons enlevés, il commença à creuser le sous-sol. Pelletée après pelletée. Il transporta le gravier à l'arrière de ce qui allait être la maison. La maison. Il ne pouvait toujours pas se la figurer. La nuit, lorsqu'il pensait à tout le travail qu'il restait à faire, il paniquait. Il lui faudrait des années. Et d'où viendrait l'argent ? Mais cela ne servait à rien d'y penser.

« Tu devrais pas travailler à la pluie, conseilla sa mère.

– J'vas pas fondre.

– Tu vas attraper ton coup de mort.

– Nancy Marie veut sa maison.

– A'n n'a pas besoin pour demain », continua sa mère en serrant les dents.

Oui, Nancy Marie. *Nan-cy Ma-rie*. Il s'étendit sur le divan dans ses vêtements mouillés, attendant qu'elle revienne à la maison.

« T'étais pas obligé de t'écraser de même pis de toutte mouiller, s'écria-t-elle. Pourquoi c'est que tu penses pas aux autres pour faire changement ?

change?"

"Aw don't start that again. I'm beat. You want the house done, don't you?"

"The rate you're going it'll take forever," she said.

"I've got forever."

"I thought we'd be in it by summer."

"What do you think I am, a steam engine?"

"You've been at it all this time and nothing's done."

"Nothing!"

"You should listen to your mother. Let her give you the money for a backhoe."

"Since when do you listen to what she says? I'm not taking money from an old woman."

"Why not? She'll just up and die and her money'll be in the bank."

"You shut your face."

"Oh go to hell."

"You don't appreciate anything I do, do you?"

She didn't answer.

"It was your idea to buy the lousy land," he went on.

"You'd never have done it on your own."

"Only reason I bought it was to keep that mouth of yours shut. Don't you think I get fed up with your nagging? Nag, nag, nag, that's all you do."

"So leave."

"Whyn't you?"

"Why should I?"

"I know why you don't. Can't get anyone else, that's why."

"What do you know about it?"

"All you can get is some pimp who doesn't care what he screws."

"I don't have to take this."

"Don't like the truth, do you?"

"You ignorant fisherman."

- Aie, r’commence pas. Chus mort. Tu veux que je la finisse la maison. Oui ou non ?
- À vitesse que tu vas, ça va prendre une éternité.
- J’ai toute l’éternité.
- Je pensais qu’on serait dedans c’t été.
- Ben, que c’est que tu penses que chus, une pelle mécanique ?
- Tu fais ça depuis tout ce temps-là, pis y’a rien de faite.
- Rien de faite !
- Tu devrais écouter ta mère. Laisse-la donc te prêter l’argent pour une pelleteuse.
- Depuis quand que t’écoutes ce qu’a dit ma mère ? Je prendrai pas d’argent d’une vieille femme.
- Pourquoi pas ? Tout ce qu’a va faire, c’est mourir tout d’un coup, pis son argent va être à banque.
- Oh, ferme ta yeule.
- Va donc chier.
- T’apprécies rien de ce que je fais, hein ?
- Elle ne répondit pas.
- C’était ton idée d’acheter la maudite terre, continua-t-il.
- Tu l’aurais jamais fait tu-seul.
- La seule raison que je l’ai achetée, c’est pour fermer ta grand yeule. Tu penses pas que chus tanné de t’entendre te plaindre tout le temps. Tu fais rien que ça, te plaindre.
- Ben, va-t-en donc.
- Pourquoi que tu t’en vas pas, toi ?
- Pourquoi moi ?
- Je le sais pourquoi tu t’en vas pas. Tu peux pas te trouver un autre gars, c’est pour ça.
- Pis qu’est-ce que t’en sais ?
- Tout ce que tu peux te trouver, c’est un pimp qui se sacre ben de fourrer n’importe quoi.
- Aie, j’ai pas besoin de prendre ça, o.k ?
- T’aimes pas ça la vérité, hein ?
- Maudit ignorant de pêcheur.

"You slut."
"I hate you."
"There's the door."
Susan came out of her bedroom.
Why do I say these things? Jacob wondered. I don't mean them. We shouldn't argue like this in front of the kids.
"You pig!" Nancy Marie hissed.
Susan went into the bathroom. After a minute, they heard the bathwater running.
"Don't use all the hot water!" Nancy Marie yelled. She jumped up and banged on the door. "I SAID TURN THAT WATER OFF! DO YOU HEAR ME?"
Susan opened the door. "I was just washing my hair."
"You're always washing your hair. You just washed it yesterday. Who do you think pays the electric bill?"
"I—"
"Get out of there right now!"
"But my hair's full of soap."
"You heard me."
"Leave her be!" Jacob said.
"Yes, take her side!" Nancy Marie cried.
"Jesus, her hair's full of soap."
"I don't care if it's full of shit."
Susan looked from one parent to another.
"She has to get the soap out of her hair," Jacob said.
"Oh Jesus, I'm so fed up!"
Jacob turned the TV on and told Susan to finish her hair.
"Not with hot water!" Nancy Marie warned. "Rinse it with cold."
"Mom!"
"You heard me!"
"I'll go to Gram's and—"
"You'll go to Gram's over my dead body! You do and—"
Nancy Marie raised her hand. The door shut. She ran into the kitchen and turned the hot water on. "She won't get any

– Salope.

– Je t’haïs.

– La porte est là.

Susan sortit de sa chambre.

Pourquoi je dis des choses du genre, se demanda Jacob. Je le pense même pas. On devrait pas se chicaner comme ça devant les enfants.

« Maudit écoeurant ! lui lança Nancy Marie.

Susan entra dans la salle de bain. Une minute plus tard, ils entendirent l’eau de la baignoire couler.

« Prends pas toute l’eau chaude ! cria Nancy Marie. Elle se leva brusquement et alla frapper violemment à la porte. J’AI DIT D’ARRÊTER L’EAU. T’AS COMPRIS ? »

Susan ouvrit la porte. « Je faisais rien que me laver les cheveux.

– T’es toujours en train de te laver les cheveux. T’es as lavés hier. C’est qui tu penses qui paye le compte d’électricité ?

– Je...

– Sors de là tout de suite.

– Mais mes cheveux sont pleins de savon.

– T’as compris.

– Laisse-la faire, dit Jacob.

– C’est ça, prends sa part, s’écria Nancy Marie.

– Ses cheveux sont pleins de savon, câlice.

– J’m sacré qu’y soient pleins de merde. »

Susan regarda d’un parent à l’autre.

« Faut ben qu’a l’enlève le savon de dedans ses cheveux, dit Jacob.

– Crisse, que chus écoeurée. »

Jacob alluma la télévision et dit à Susan de finir son shampoing.

– Pas avec l’eau chaude ! avertit Nancy Marie. Rince-les à l’eau froide.

– M’man !

– T’as compris !

– J’vas aller chez grand-m’man pis...

– Tu vas aller chez grand-môman, mon œil ! Fais ça pis... » Nancy Marie leva la main. La porte se referma. Elle courut dans la cuisine et fit couler l’eau chaude. « Comme ça, a’n n’aura pas

hot water now! I'll be damned if she'll disobey me!"

Jacob turned the hot water off.

"Don't be so foolish," he said.

"I could kill you!"

"Just go sit down, okay?"

"No." She made a movement for the tap. He grabbed her wrist. She went into the living-room and turned the TV off. Jacob turned it on again. Nancy Marie picked up a vase and threw it on the floor. It did not break. She began to cry. Susan came out of the bathroom, her hair wrapped in a towel. Jacob went outside.

The next day, Susan stayed home from school, pleading flu. She swallowed her mother's valium. Her grandmother found her.

Secrets in heads, secrets in hearts, thoughts not spoken, things said you do not mean. Susan, stomach pumped out, crying in a hospital bed. Jacob sitting beside her, wearing his earth-stained clothes, not knowing what to say. "There, there, it's okay honey, okay." Nancy Marie flying hysterically into the room, her white drugstore smock over her dress. "My baby, my baby, my baby!" And later: the dusty trailer, cold now because they had not turned the heat up. He and Nancy Marie, frightened, holding hands. He felt as cold and lonely as he had always imagined he would be if he were alone at sea, drowning, watching the sun sink away, and ice water, salt water, washing over him while he moved his arms and went nowhere knowing he was going to die. And beneath the ocean, deep in its depths, were there not, finally, magic lands of mystery, places he had always dreamed about in the moment between wakefulness and sleep? Why was he so afraid? The waves closed over him. His arms moved in slow motion. And then the water closed over his face and he looked up and saw the last light of the sun.

d'eau chaude. A va toujours ben pas me désobéir de même. »

Jacob ferma le robinet.

– Arrête tes niaiseries, dit-il.

– M'as te tuer !

– Va t'asseoir là, o.k ?

– Non. » Elle fit un mouvement en direction du robinet. Il lui saisit le poignet. Elle alla dans le salon pour éteindre le téléviseur. Jacob le ralluma. Elle s'empara d'un vase et le lança par terre. Sans qu'il se brise. Elle se mit à pleurer. Susan sortit de la salle de bain, une serviette enroulée autour de la tête. Jacob sortit de la maison.

Le lendemain, Susan n'alla pas à l'école, prétextant une grippe. Elle avala les Valium de sa mère. C'est sa grand-mère qui la trouva.

Des secrets dans la tête, des secrets dans le cœur, des pensées qu'on n'exprime pas, des choses qu'on dit sans le vouloir. Susan, après son lavage d'estomac, pleurant sur son lit d'hôpital. Jacob, assis à côté d'elle, vêtu de ses vêtements tachés de terre, ne sachant pas quoi dire. « Ça va être correct, là, o.k. ti-fille ? » Nancy Marie arrivant en coup de vent dans la chambre, hystérique, son sarrau de pharmacie par-dessus sa robe. « Oh, ma p'tite fille, mon amour, mon bébé ! » Et plus tard : la maison mobile poussiéreuse, froide parce qu'ils n'avaient pas monté le chauffage. Lui et Nancy Marie, apeurés, se tenant la main.

Il avait froid et se sentait seul, et c'était là ce qu'il avait toujours imaginé qu'il ressentirait se trouvant seul en mer, en train de se noyer en regardant le soleil s'engloutir à l'horizon et en sentant l'eau glacée, l'eau salée l'envahir et submerger l'inutile agitation de ses bras, conscient d'être sur le point de mourir. Et au fond de l'océan, loin dans ses profondeurs, n'y avait-il pas, en fin de compte, des terres magiques remplies de mystère, des lieux dont il avait toujours rêvé à la lisière entre l'éveil et le sommeil ? Pourquoi avait-il si peur ? Les vagues se refermaient sur lui. Ses bras remuaient au ralenti. Puis l'eau couvrait son visage. Il regardait le ciel et voyait les dernières lueurs du soleil.

He stroked Nancy Marie's hand and she leaned her head on his shoulder and he tasted her salty sorrow on his lips. Sea salt, tear salt, life salt. Hers or his, hers and his, he did not know.

They sat like that until darkness filled the trailer.

Il caressa la main de Nancy Marie et elle pencha la tête sur son épaule. Ses lèvres goûtèrent sa tristesse salée. Sel de mer, sel de larme, sel de vie. De Nancy Marie ou de lui, de Nancy Marie et de lui, il ne le savait pas.

Ils demeurèrent ainsi jusqu'à ce que l'obscurité vienne emplir la maison mobile.

Anna

Family legend has it that my great-great-grandmother coupled with a prince and produced a bastard son. This was a long time ago, during Queen Victoria's reign. In those days, princes went around Europe having sex with milkmaids, governesses, chambermaids and so on. They left behind bastard offspring and baubles, minor gems as tokens of appreciation. I suppose this story is therefore not that unusual except that it remotely concerns me, but the thought of such a remote ancestor is somehow unreal. I do not even know her name. And as for the prince...well, who

Anna

Selon la légende familiale, mon arrière-arrière-grand-mère aurait fait l'amour avec un prince et aurait eu un fils bâtard. C'était il y a très longtemps, durant le règne de la reine Victoria. À cette époque, les princes parcouraient l'Europe et couchaient avec les servantes, les gouvernantes, les femmes de chambre, et ainsi de suite. Ils laissaient derrière eux bâtards et babioles, des bijoux de peu de valeur en gage de leur reconnaissance. Je suppose que cette histoire, par conséquent, n'a rien de si extraordinaire, excepté qu'elle me concerne un peu, quoique l'idée d'une aïeule aussi lointaine me semble presque irréaliste. Je ne connais même pas son nom. Et pour ce qui est du prince... eh bien, qui sait ?

knows?

I will invent her. I will call her Anna. I could make her into a gentle, innocent young maiden but I do not think so. I see her, a woman at seventeen or eighteen, staring moodily over the brown North German countryside. Behind her is the family inn, the Hotel X, which still stands today. I went there once and drank Schnapps. This was before it was sold to a Greek who turned it into a Greek restaurant there in the village of ———. I must be discreet. Times change, but reality is that the family legend is disbelieved by some and flaunted by others. Of course I do not mean any disrespect to ancestors.

My Anna lives. She is standing by the fence, there in the Northern German countryside. She is a tall, broad-shouldered young woman, wide-hipped, with light brown hair parted in the middle and drawn back from a smooth, high forehead. A few freckles—she brushes a fly away absently and smooths her hair. A resolute chin, a nice, square, even face, with a touch of stubbornness to it. She has been sent out, I think, to pick beans for the noonday meal by her mother, whom I shall call Helga. Helga is a small, pious woman, a great churchgoer. She likes to boss her daughter around. Anna resents this in a sly but silent manner. I suppose in those days young people did not rebel openly against their parents. Anna is saying to herself, she can pick her own beans. Why do I have to do it? Often she sits with her mother in the parlour and sews things, hems on sheets, handkerchiefs. When there are guests and the mother says, Anna, the duckling! Anna does her bidding, flirting a little as she passes the duckling or sausages or whatever, terribly glad that she is young and strong and that her mother is a thin woman in a dark dress.

Behind her is the family vegetable garden. It is a small village where the inn stands. There is a church, a miller, a dry-goods store, a bakery, a butcher. Farther down the field

Je vais inventer mon aïeule. Je vais l'appeler Anna. Je pourrais en faire une douce et innocente jeune fille, mais je ne crois pas. Je la vois, une femme de dix-sept ou dix-huit ans, fixant d'un air morose la brune campagne du nord de l'Allemagne. Derrière elle se trouve l'auberge familiale, l'hôtel X, qui existe toujours. J'y suis allée une fois. J'y ai bu un verre de Schnapps. C'était avant que l'hôtel ne soit vendu à un Grec qui en a fait un restaurant grec, là dans le village de ----- . Il me faut user de discrétion. Les temps changent et, en vérité, dans la famille, certains ne croient pas à la légende tandis que d'autres la racontent à qui mieux mieux. Il va sans dire que je ne veux pas du tout manquer de respect envers mes ancêtres.

Ma chère Anna est bien vivante. Elle se tient près de la clôture, là, dans la campagne allemande. C'est une grande jeune femme, large d'épaules et de hanches, dont les cheveux châtain sont séparés au milieu par une raie et ramenés en arrière pour dégager son haut front lisse. Quelques taches de rousseur — elle chasse distraitement une mouche et lisse ses cheveux. Un menton résolu, un beau visage carré, régulier, avec un brin d'obstination. Je crois que sa mère l'a envoyée cueillir des haricots pour le repas du midi. Je vais appeler sa mère Helga. C'est une petite femme pieuse, toujours à l'église. Elle aime donner des ordres à sa fille, ce qui contrarie Anna. Elle résiste de façon sournoise quoique silencieuse. Je suppose que dans ce temps-là les jeunes ne se révoltaient pas ouvertement contre leurs parents. Qu'elle aille elle-même cueillir ses haricots, se dit Anna. Pourquoi devrais-je le faire ? Souvent, Anna s'assied avec sa mère dans le salon et coud des choses, ourle des draps, des mouchoirs. Lorsqu'il y a des invités et que sa mère dit, Anna, le canardeau ! elle obéit et flirte un peu tout en passant le canardeau ou les saucisses ou quelque autre plat, terriblement fière d'être jeune et forte alors que sa mère est une femme maigre en robe foncée.

Derrière elle, il y a le jardin potager de la famille. C'est dans un petit village que se dresse l'auberge. Il y a une église, un moulin, un magasin général, une boulangerie, une boucherie. Plus loin, en descendant la colline,

is a mill where grain is milled (later there will be a marriage between the family of the innkeeper and that of the miller, but this is in the future). There are cows in the field. There is a stream, a small river, where young boys sail wooden boats beneath the thin European sun. There are sunflowers in the garden, which has a wooden fence. I see the sunflowers quite plainly: not the gigantic North American ones, but a smaller variety. There is a breeze and the sunflowers nod a bit. They form a nice background to young Anna's handsome face with its light brown hair and freckles. Just a few freckles though—on the nose maybe three or four but several more noticeable ones on the forehead. Behind the garden pigs are kept. The pigs will be butchered in the fall: *Schinken*, *Blutwurst*, *Leberwurst* and so on. A woman from the village comes to make the sausages in the back kitchen. The entrails are washed, filled, hung. Big steaming pots of blood are cooked. I think Anna likes the slaughter; she is that type of person. She likes to eat and she likes experiencing physical things. In church she is conscious of the way her corsets dig into her waist, of the hard feel of the family pew against her back, of the colours in the stained-glass windows, opulent yet stifling.

She can pick her own beans, she thinks, and looks down the dusty road because the prince is arriving today. Her father, Hansfeld, a large stocky man with a red face, not unpleasant, is already dressed in his good frock coat. He goes around rubbing his hands together and yelling at the help. Is the *Gaus* ready? Have the feather beds been aired? Where is the stable boy, the good-for-nothing? Hansfeld is afraid of his wife and never yells at her. The help would rather be yelled at by Hansfeld than be spoken to so icily by his *Frau*.

Anna is wearing a high-necked, light blue dress that goes to her ankles. Over this is a white apron. Earlier, in the kitchen, she wore a white cap but now her head is bare. She

il y a un moulin où on moût le grain (il y aura un jour une alliance entre la famille de l'aubergiste et celle du meunier, mais c'est pour plus tard). Il y a des vaches dans le champ. Et un ruisseau, une petite rivière où des garçonnetts font voguer des voiliers de bois sous le frêle soleil européen. Des tournesols se dressent dans le jardin bordé d'une clôture de bois. Je vois très bien les tournesols : pas les énormes fleurs nord-américaines, mais une variété plus petite. Il y a une petite brise et les tournesols se balancent doucement. Ils forment un bel arrière-plan au joli visage de la jeune Anna, avec ses cheveux châtain et ses taches de rousseur. Quelques-unes, seulement — sur le nez, peut-être trois ou quatre, mais un peu plus, et plus visibles, sur le front. Derrière le jardin, on garde des cochons. Ils seront abattus à l'automne : *Schinken, Blutwurst, Leberwurst* et le reste. Une villageoise vient faire les saucisses dans l'arrière-cuisine. Les boyaux sont lavés, remplis et pendus, et le sang mis à bouillir dans de grosses marmites. Je crois que l'abattage plaît à Anna; c'est dans son genre. Elle aime manger et elle aime faire l'expérience physique des choses. À l'église, elle est consciente de la façon dont ses corsets lui rentrent dans la peau, de la dureté du banc familial dans son dos, des couleurs à la fois luxuriantes et accablantes des vitraux.

Qu'elle aille elle-même cueillir ses haricots, se dit Anna, et elle porte son regard vers la route poussiéreuse, car le prince arrive aujourd'hui. Le père d'Anna, Hansfeld, un homme trapu et costaud dont le visage rougeâtre n'est pas déplaisant, a déjà revêtu sa plus belle redingote. Il se promène en se frottant les mains et crie des ordres à son valet. Est-ce que le *Gans* est prêt ? Est-ce que les lits de plumes ont été aérés ? Où est le valet d'écurie, ce vaurien ? Hansfeld a peur de sa femme et n'élève jamais la voix contre elle. Le valet, d'ailleurs, préfère les cris de Hansfeld aux paroles glaciales de sa *Frau*.

Anna porte une robe bleu pâle, à col haut, qui lui descend jusqu'aux chevilles. Par-dessus, elle a enfilé un tablier blanc. Un peu plus tôt, dans la cuisine, elle portait un bonnet blanc, mais elle est maintenant nu-tête. Elle

also wears several petticoats, a chemise and the stout woollen underwear, German underwear. She is sweating and watering in her underwear, there, looking down the dusty road, while she awaits her prince.

It has been five months since she saw him.

Her mother calls primly from the kitchen window: "Haven't you picked the beans yet? How can we have the salad without the beans?"

The old woman! Anna thinks, and turns to smile at her mother.

I hope she is dying of jealousy because of the prince, Anna thinks. Her smile says: tonight I will be with the prince.

There is nothing her mother can do about that. You cannot tell a prince to leave your daughter alone.

One last look down the road, past the red-tiled buildings, the barns with weathervanes, a barefoot boy. Anna is thinking of the moment when she removes the prince's white nightshirt, revealing blond hair on fair skin.

She begins to pick the beans, making a pocket of her white apron. The earth is sandy and hot. She would like to take off her shoes and white stockings and feel the warm soil with her bare feet, but of course she does not do this.

In the kitchen, Helga is standing over Else, the kitchen girl. Else has a cleft palate but her hair is the colour of sunshine. Else is crying because she has broken a plate.

"Get the broom and sweep it up," Helga says. "You will of course pay for the plate."

Hansfeld never deducts things from the pay.

"And put the beans on right away." And to her daughter: "Where is your cap? You will have more freckles than ever. I keep telling you."

"Yes, Mama."

"And comb your hair." A jangle of keys, Else sniffing.

"Yes, Mama."

A shout in the front. Hansfeld is drinking beer with Herr

porte également plusieurs jupons, une chemise et d'épais sous-vêtements de laine, des dessous allemands. Elle transpire dans ses sous-vêtements tandis qu'elle attend son prince, là, le regard fixé sur la route poussiéreuse.

Il y a cinq mois qu'elle ne l'a vu.

Sa mère appelle d'une voix pincée à la fenêtre de la cuisine. « N'as-tu pas encore cueilli les haricots ? Comment pouvons-nous manger de la salade sans les haricots ? »

Oh la vieille !, pense Anna en se retournant pour sourire à sa mère.

J'espère qu'elle est en train de mourir de jalousie à cause du prince, pense Anna. Son sourire dit : ce soir, je serai avec le prince.

Il n'y a rien que sa mère puisse y faire. On ne peut pas dire à un prince de laisser sa fille tranquille.

Un dernier regard vers la route, au-delà des bâtiments aux tuiles rouges, des étables et de leurs girouettes, du garçon aux pieds nus. Anna pense au moment où elle enlèvera la blanche chemise de nuit du prince et verra ses poils blonds sur sa peau claire.

Elle se met à cueillir les haricots, faisant une poche de son tablier blanc. Le sol est chaud et sablonneux. Elle aimerait bien enlever ses chaussures et ses bas blancs pour sentir la terre chaude sous ses pieds, mais bien sûr, elle n'en fait rien.

Dans la cuisine, Helga surveille Else, la fille de cuisine. Else a un bec-de-lièvre, mais ses cheveux sont de la couleur du soleil. Elle pleure parce qu'elle a cassé une assiette.

« Va chercher le balai et ramasse-moi ça, dit Helga. Tu vas bien sûr payer l'assiette. »
Hansfeld ne déduit jamais rien de la paye.

« Et mets tout de suite les haricots à cuire. » Et à sa fille : « Où est ton bonnet ? Tu as plus de taches de rousseur que jamais. Je n'arrête pas de te le dire.

– Oui, maman.

– Et peigne-toi.

Un cliquetis de clés, les reniflements d'Else.

– Oui, maman. »

Un cri à l'avant de la maison. Hansfeld boit de la bière avec Herr

Puppe, the postmaster. Helga presses her lips together but does not protest: a woman does not boss her husband. Anna knows her mother wants her to marry Herr Puppe, a thin widower of 40. Hansfeld wants something grander for his daughter. Hansfeld is a fool. Helga and Anna both know this.

Anna thinks she smells of soil and sunshine as she goes into the Bier Stube. Herr Puppe's eyes desire her. The man has no eyelashes and little hair. She imagines his naked body as being bony and white. Anna kisses her father. He smells of tobacco and beer. He is all through yelling now. Once, in a temper, he beat her with a switch. She was ten years old. She has long ago forgiven him for this. She can imagine being in a temper herself and beating someone with a switch.

"The prince is late," she says. "May I have a glass of beer, Papa?"

"A little glass." He chortles fondly, stroking her hand. He looks at his pocket-watch. "The prince will be here soon."

Herr Puppe is tongue-tied now.

"The prince likes it here with us," Hansfeld explains to the postmaster. Indeed, the little prince likes drinking beer, getting drunk and singing songs. Actually, the prince is a simple little man. If he were not a prince, he would probably be a third-rate clerk. He can barely read and write. Anna is more intelligent, but she is not a princess.

Herr Puppe rises and says he must leave. Anna keeps her hands hidden. Once, he kissed her hand and for a whole day her hand smelled of garlic and sour breath. The two men shake hands. Hansfeld looks down the road and rubs his hands together. He is never happier than when illustrious guests come to stay.

"Oh, my dear," he says to his daughter.

Papa knows, Anna thinks. This makes her sad.

Puppe, le maître de poste. Helga pince les lèvres, mais ne proteste pas : une femme ne commande pas à son mari. Anna sait que sa mère veut qu'elle épouse Herr Puppe, un veuf de 40 ans, maigre comme un clou. Hansfeld veut un parti plus brillant pour sa fille. Hansfeld se fait des illusions. Helga et Anna le savent bien, toutes les deux.

En entrant dans le *Bier Stube*, Anna a l'impression que son corps sent la terre et le soleil. Les yeux de Herr Puppe la désirent. L'homme n'a pas de cils et presque pas de cheveux. Elle imagine son corps nu, tout blanc et décharné. Anna embrasse son père. Il sent le tabac et la bière. Il a fini de crier maintenant. Une fois, en colère, il l'a battue avec une canne. Elle avait dix ans. Elle lui a pardonné depuis longtemps. Elle croit qu'elle serait capable d'en faire autant dans un moment de colère.

« Le prince est en retard, dit-elle. Est-ce que je peux avoir un verre de bière, papa ?

– Un petit verre. » Il sourit tendrement, en lui caressant la main. Il regarde à sa montre de poche. « Le prince sera bientôt là. »

Herr Puppe semble avoir perdu l'usage de la parole.

« Le prince aime bien nous rendre visite », explique Hansfeld au maître de poste. Certes, le petit prince aime boire de la bière, s'enivrer et chanter. En fait, le prince est un petit homme simple. S'il n'était pas prince, il serait probablement un commis de troisième ordre. Il sait à peine lire et écrire. Anna est plus intelligente, mais elle n'est pas princesse.

Herr Puppe se lève en disant qu'il doit partir. Anna cache ses mains. Une fois, il lui a baisé la main, et toute la journée sa main a senti l'ail et l'haleine surie. Les deux hommes se serrent la main. Hansfeld regarde la route et se frotte les mains. Rien ne peut lui faire plaisir autant que le séjour d'illustres invités chez lui.

« Oh, ma chérie, » dit-il à sa fille.

Papa sait tout, se dit Anna. Elle en est triste.

And yet he is proud.

He is a fool.

So she goes out of the house. She does not want to be here when the prince arrives. Her father will be so ingratiating and plumply humble and her mother will carry her prayer book like a duty.

Through the field of barley and brussel sprouts goes my Anna, past the windmill, past the miller's barnyard where the hens cluck and Hermann, the rooster, angrily flutters his wings. Hermann is very old; Anna was afraid of him as a child. Down to the river-stream goes my Anna, our Anna, and once there, she takes off her shoes and stockings and wets her feet. Boys are flying kites. They are yelling in the cool summer sunshine. Anna lies on the bank and arches her body to the sun and lets the water kiss her feet.

Perhaps I will not go to him tonight, she thinks.

But of course I will.

Would he come to me if I did not go to him?

No, he will not. It is I who must go to him.

Maybe I will not go to him tonight.

The clouds in the sky. A swan, a horse. She closes her eyes and wishes the prince were not a prince. Then they could marry. The prince is really an ordinary young man. He likes being happy. He likes Anna. He likes to stroke the insides of her thighs, and after they make love, he tells her stories about his childhood. His Nanny, an old woman from Silesia, looked after him. He was afraid of his mother, a princess in a silver wig. His father was injured in a duel and spent most of his time sitting in a purple chair in the garden. The mother-princess has a lover (according to Hansfeld). The prince's nanny used to make him puddings with raisins inside.

There was also this: the prince was a prince and so there was no hope for a recognizable future with him. It is the rule of the age she lives in, although Anna does not phrase it like

Et pourtant, il est fier.

Il se fait des illusions.

Puis elle sort de la maison. Elle ne veut pas y être lorsque le prince arrivera. Son père se fera tout doucereux et beaucoup trop humble, et sa mère tiendra son recueil de prières comme s'il s'agissait d'un devoir.

Ma chère Anna s'élançait donc à travers le champ d'orge et de choux de Bruxelles, dépasse le moulin à vent, puis la basse-cour du meunier où les poules caquettent et où Hermann, le coq, bat furieusement des ailes. Hermann est très vieux; Anna avait peur de lui quand elle était petite. Ma chère Anna, notre chère Anna, descend jusqu'au ruisseau. Une fois rendue, elle enlève ses bas et ses souliers, et trempe ses pieds dans l'eau. Des garçons font voler des cerfs-volants. Ils crient sous le frais soleil d'été. Anna s'étend au bord de l'eau, cambre le corps au soleil et laisse l'eau lui caresser les pieds.

Peut-être je n'irai pas le rejoindre cette nuit, se dit-elle.

Mais bien sûr que si.

Viendrait-il à moi si je n'allais pas le retrouver ?

Non. C'est moi qui dois aller le rejoindre.

Peut-être que cette nuit je n'irai pas.

Les nuages dans le ciel. Un cygne, un cheval. Elle ferme les yeux en souhaitant que son prince ne soit pas un prince. Ils pourraient alors se marier. Le prince est en fait un jeune homme ordinaire. Il aime être heureux. Il aime bien Anna. Il aime caresser l'intérieur de ses cuisses et, après avoir fait l'amour avec elle, il lui raconte des histoires de son enfance. C'est sa Nounou, une vieille femme de Silésie, qui l'a élevé. Il avait peur de sa mère, une princesse à perruque grise. Son père, blessé en duel, passait la majeure partie de son temps assis dans un fauteuil violet dans le jardin. La mère-princesse a un amant (d'après Hansfeld). La Nounou du prince avait l'habitude de lui faire des gâteaux fourrés aux raisins.

Il y avait autre chose : le prince était un prince, alors il n'y avait aucun espoir d'avenir avec lui. C'était la loi à l'époque où elle vivait, même si Anna ne l'exprimait pas

this. Instead, this knowledge makes her moody and sad at times, so that her father worries and her mother nags, which makes Anna sad because in her heart she wishes for peace with her mother.

Ah, Anna, dreaming there by the stream one lazy afternoon so long ago in the northern European sunshine. Did this happen? The clouds dance over her head and in a barnyard someone is forking hay. A peasant woman stands wringing clothes, her feet in wooden shoes. Did they wear wooden shoes then? Or leather ones? A family sitting down to sauerkraut and potatoes. Anna dreams, oblivious, and finally, when the sun is going down and the boys have left, she goes home through the fields of grain and brussel sprouts, past the sunflowers, through the garden. The prince has arrived. They are drinking his health. Her father's face is florid and her mother is setting the table. During the absence of Anna, they have eaten the fat goose. Why are they toasting the prince?

The prince is married.

The prince has married a princess.

Anna stands in the doorway of the dining-room, while around her everything continues. The mother with her black dress on has clouted Else for not sweeping the dining-hall. In the stable, the prince's horses are being watered and fed and the prince's valet has brushed the prince's velvet jacket for the sixth time, wishing he could drink as well. Two stout housewives are walking along the road.

Ah, Anna, I cannot bear your pain.

Your mother does not ask where you have been and your father, perhaps in kindness, has forgotten about you now. It is at this moment that my Anna thinks of the thin hairless shanks of Herr Puppe. She runs upstairs, but not before she has seen the way the prince's blond curls touch his collar. Pride sends her downstairs again, but into the kitchen, where Else is stirring the fire. She feels a kinship for Else,

ainsi. Elle le savait et cela la rendait au contraire maussade et triste à la fois, ce qui inquiétait son père et lui valait des remontrances continuelles de la part de sa mère. Anna en est bien triste, car au fond de son coeur, elle veut la paix avec sa mère.

Oh, Anna, rêvant au bord du ruisseau sous le soleil de l'Europe du Nord, un après-midi, il y a si longtemps. Est-ce que cela s'est vraiment produit ? Les nuages dansent au-dessus d'elle et dans une basse-cour quelqu'un retourne le foin. Une paysanne tord son linge, debout, les pieds dans des sabots. Est-ce que les gens portaient des sabots de bois à cette époque ? Ou des souliers en cuir ? Une famille s'attable devant de la choucroute et des pommes de terre. Anna rêve, insouciant, et finalement, lorsque le jour baisse et que les garçons partent, elle rentre à la maison par les champs de céréales et de choux de Bruxelles, passe près des tournesols, puis entre dans le jardin. Le prince est arrivé. On boit à sa santé. Son père est tout rouge et sa mère met la table. En l'absence d'Anna, ils ont mangé la grosse oie. Pourquoi portent-ils un toast au prince ?

Le prince est marié.

Le prince s'est marié avec une princesse.

Anna se tient dans l'embrasement de la porte de la salle à manger, tandis que les choses continuent de se passer autour d'elle. Sa mère, vêtue de sa robe noire, a déjà donné un coup de canne à Else parce qu'elle n'avait pas balayé la salle à manger. Dans l'écurie, on donne à boire et à manger aux chevaux du prince, et son valet brosse pour la sixième fois la veste de velours de son maître en se disant qu'il aimerait bien boire, lui aussi. Deux ménagères corpulentes marchent le long de la route.

Oh, Anna, je ne peux supporter ta douleur.

Ta mère ne te demande pas d'où tu viens et ton père, peut-être par bonté, a oublié ton existence. C'est à ce moment que ma chère Anna pense aux maigres jambes sans poils de Herr Puppe. Elle monte l'escalier en courant, non sans avoir aperçu la façon dont les boucles blondes du prince tombent sur son collet. L'orgueil la fait redescendre, mais elle se rend à la cuisine où Else attise le feu dans la cheminée. Elle se sent proche d'Else,

poor girl with the beautiful hair and deformed face. Else has very narrow, fine hands, not the hands of a peasant, but they are callused and the nails are broken. On her left hand is a red mark, the scar of a burn received during the slaughter. Anna feels sorry for Else and she thinks that life is unfair; the conditions of existence are not just. Or is this presumptuous? Would this have happened, or would Anna have accepted everything, everything?

That evening, Anna sits with her mother in the family parlour. They are sewing baby things for a cousin. She does not go where the men are. They are singing. You can smell the smoke from their pipes. Anna and her mother do not speak. The cousin is a woman of 31, the wife of a pastor. She has lost two children in infancy already. Helga breaks a thread off with her teeth. For a small woman, she has very large teeth. Anna has never noticed this before. Through the open window comes the smell of lilacs. Anna is no longer angry with her mother. She thinks sadly of her mother's life, a woman made thin and old by worrying about kitchens and guests, by (yes) a husband who gets red when he yells. Anna, now, is cold under her layers of stout German clothing.

What I think happens is this:

Anna goes to her bedroom, which is on the third floor. The prince's room is on the second floor. She lies on top of her bed. It is not a night when she looks out of the window at the dusty road and village transformed by moonlight.

I will not go to him, she thinks.

So far, she has not seen the prince's face.

She knows that a prince must marry. A prince must have progeny so that princes and kings will continue. But there is another part to this: she has loved him, they have laughed together. When thinking of him in the past, she experienced a warm rush, a secret passion, so that she wanted to run through fields and press her face to the earth's cool grass.

la pauvre fille défigurée aux cheveux magnifiques. Else a les mains fines et délicates, et non des mains de paysanne, mais elles sont couvertes de callosités et les ongles sont cassés. À la main gauche, elle a une marque, la cicatrice d'une brûlure subie lors de l'abattage. Anna plaint Else et trouve que la vie est absurde, que les conditions d'existence ne sont pas justes. Ou s'agit-il là d'une présomption ? Est-ce que cela se serait produit ainsi, ou est-ce qu'Anna aurait tout accepté, vraiment tout ?

Ce soir-là, Anna est assise avec sa mère au salon familial. Elles cousent de la layette pour le bébé d'une cousine. Anna ne va pas où se trouvent les hommes. Ils chantent en ce moment. On sent le tabac de leurs pipes. Anna et sa mère ne parlent pas. La cousine, âgée de 31 ans, est l'épouse d'un pasteur. Elle a déjà perdu deux enfants en bas âge. Helga casse un fil avec ses dents. Pour une petite femme, elle a de très grosses dents. Anna ne l'avait jamais remarqué auparavant. Le parfum des lilas entre par la fenêtre. Anna n'est plus en colère contre sa mère. Elle pense avec tristesse à la vie de la pauvre femme devenue maigre et vieille à force de s'inquiéter de cuisines et d'invités, et aussi (oui) à cause d'un mari qui devient tout rouge lorsqu'il se met à crier. Maintenant Anna a froid sous toutes ses épaisseurs de vêtements allemands.

Ce qui se passe, je crois, c'est ceci :

Anna va à sa chambre qui se trouve au troisième étage. La chambre du prince est au deuxième étage. Elle s'étend sur son lit. Ce soir, elle ne va pas à la fenêtre regarder la route poussiéreuse et le village transformé par le clair de lune.

Je n'irai pas le rejoindre, se dit-elle.

Jusque-là, elle n'a pas vu le visage du prince.

Elle sait qu'un prince doit se marier. Un prince doit avoir une progéniture afin que la lignée des princes et des rois se continue. Mais il y a l'autre versant de l'histoire : elle l'a aimé, ils ont ri ensemble. Lorsqu'elle pensait à lui, par le passé, elle sentait une chaleur l'envahir, une secrète passion, de sorte qu'elle aurait voulu courir à travers champs et se rafraîchir le visage dans l'herbe humide de la terre.

She hears footsteps. The prince is going to bed. She hears her father's mumbling.

And then, stillness.

The prince comes to her.

"I thought perhaps you had fallen asleep." He uses the familiar "du." He is stroking above her ear.

"I wasn't asleep," she says.

"Why didn't you come to me then?"

Anna considers. Then: "They say you are married."

"My father made me. She looks like a donkey. Why do you care about that?"

A night of passion and tenderness? Perhaps. A child is conceived on this night. Soon the prince goes back to his bed. He has to leave early in the morning because of some urgent princely business.

I think: for three years the prince did not come. A child was born to Anna, a boy. He was born late in the winter, a small child who almost did not live. Else cried and tended the child. Anna was ill in bed for three weeks but then got up, as strong as ever. The child was christened in the Lutheran Church. Herr Puppe was godfather. In the three years (I am making all this up and none of this is true) Hansfeld got blood poisoning by stepping on a nail but he recovered; Frau Helga had a miscarriage although she was in her forty-eighth year. The child, a fat little boy, toddled around the kitchen where Else baked little cakes for him. When the prince came back, he did not look at the child, but visited Anna again in her bedroom.

Anna grew old, fat, took over the inn. The prince did not come anymore. He himself grew fat and had several mistresses, all of them young. He had three legitimate children, two boys and a girl, and many illegitimate ones, although of these, he only acknowledged one, and that was a son by his favourite mistress, a French actress.

All this is supposition; it all happened so long ago or it

Elle entend des pas. Le prince s'en va se coucher. Elle entend son père marmonner.

Et puis, le calme.

Le prince vient à elle.

« J'ai cru que tu t'étais peut-être endormie.

Il la tutoie, bien sûr.

– Je ne dormais pas, répond-elle tandis qu'il lui caresse l'oreille.

– Pourquoi n'es-tu pas venue me retrouver ?

Anna réfléchit. Puis :

– On dit que tu es marié.

– Mon père m'y a obligé. Elle a l'air d'un âne. Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ? »

Une nuit de passion et de tendresse ? Peut-être. Un enfant est conçu cette nuit-là. Peu après, le prince retourne à sa chambre. Il doit repartir tôt le lendemain matin à cause d'affaires princières urgentes.

Je pense : pendant trois ans, le prince ne revint pas. Anna eut l'enfant, un garçon. Il naquit à la fin de l'hiver, un frêle enfant qui faillit ne pas survivre. Else pleura et s'occupa de lui. Anna fut malade et garda le lit pendant trois semaines, puis se leva, aussi forte qu'avant. On baptisa l'enfant à l'église luthérienne. Herr Puppe était le parrain. Durant ces trois ans, (j'invente tout cela, rien n'est vrai) Hansfeld souffrit d'un empoisonnement sanguin après avoir marché sur un clou, et s'en remit; Fra Helga fit une fausse couche malgré ses quarante-huit ans. Et l'enfant d'Anna, un gros petit garçon, fit ses premiers pas dans la cuisine où Else lui faisait des petits gâteaux. Lorsque le prince revint, il n'eut pas le moindre regard pour l'enfant, mais retourna rendre visite à Anna dans sa chambre.

Anna vieillit, grossit et prit la direction de l'auberge. Le prince cessa de venir. Il devint gros, lui aussi, et eut plusieurs maîtresses, toutes aussi jeunes les unes que les autres. Il eut trois enfants légitimes, deux garçons et une fille, et plusieurs illégitimes; mais il n'en reconnut qu'un, le fils de sa favorite, une actrice française.

Tout cela n'est que supposition, les événements se sont produits il y a très longtemps

did not happen at all. Perhaps it was not the prince at all who sired the boy, but a simple stable boy. Perhaps Helga created the legend. Perhaps Anna was simply a lusty girl who had various lovers.

But—who knows? Anna and the prince, perhaps, did love each other and never forgot. This is possible. Perhaps they did not move on to become older people, other people: Anna, stout and strong, yelling at Else's replacement (Else married a farmer and had thirteen children, none of them with cleft palates); maybe the prince did not grow fat, dithering with problems of protocol.

Who knows?

But Anna, my Anna. Standing there, that's where she is. She is a strong young woman with a broad intelligent face, leaning over the fence that looks over the brown earth, rich and as yet unsullied, of Northern Germany. She brushes a fly off her face. She has one or two freckles on her nose but several more on her forehead. Behind her are the beans and sunflowers and she stares down the road, looking for signs of her prince.

ou ne sont jamais arrivés. Ce n'est peut-être même pas le prince qui a engendré le garçon, mais un simple garçon d'écurie. C'est peut-être Helga qui a créé la légende. Anna était peut-être une fille très sensuelle qui a eu plusieurs amants.

Mais... qui sait ? Peut-être qu'Anna et le prince se sont vraiment aimés et n'ont jamais oublié. La chose est possible. Peut-être qu'ils n'ont pas vieilli et n'ont pas changé : Anna, forte et corpulente, criant des ordres à la remplaçante d'Else (Else épousa un fermier et eut treize enfants; aucun d'entre eux n'avait un bec de lièvre); le prince n'est peut-être pas devenu gros et obsédé par des petits problèmes de protocole.

Qui sait ?

Mais Anna, ma chère Anna, qui est debout, là. C'est une jeune femme forte, au visage intelligent, et appuyée sur la clôture, elle promène son regard sur la terre brune et riche, cette terre de l'Allemagne du Nord qui n'a pas encore été souillée. De la main, elle chasse une mouche de son visage. Elle a une ou deux taches de rousseur sur le nez et davantage sur le front. Derrière elle, s'étendent des champs de haricots et de tournesols, et le regard fixé sur la route, elle guette l'arrivée de son prince.

The Eyes of the Whore

Clifford Fox married Ardith Emerson when he was 22 and she 26.

He wanted to settle down and work in the family general store. After two years in Halifax attending business school, he was glad to return to Elmer's River. It was a pretty village of 1500 in the Annapolis Valley in Nova Scotia. The Foxes were the richest family in the area. In Halifax, Clifford liked to say, "My old man could write you a cheque for a cool quarter-million." Short and stocky, with light brown hair falling boyishly over his round forehead, he felt older than

Les yeux de la putain

Clifford Fox épousa Ardith Emerson lorsqu'il avait 22 ans et qu'elle en avait 26.

Il voulait mener une vie rangée et travailler au magasin général de la famille. Après deux ans d'école commerciale à Halifax, il avait été content de revenir à Elmer's River. C'était un joli village de 1500 personnes dans la vallée de l'Annapolis, en Nouvelle-Écosse. Les Fox était la famille la plus riche de la région. À Halifax, Clifford se plaisait à dire : « Mon père pourrait te faire un petit chèque d'un quart de million. » Clifford était court et trapu, et malgré la façon juvénile dont ses cheveux châtain tombaient sur son front arrondi, il se sentait plus vieux que ses 22 ans

22 and looked forward to the day when the business would be his. He thought maybe later on he would get into politics.

But he needed a wife and there was Ardith Emerson, home from Toronto, standing beneath a cherry tree at the Elmer's River Firemen's Picnic. She was wearing a large red picture hat and a white dress. Her hair was crisply dark and her fingernails were red. She was holding a paper cup of Kool-Aid and trying to look aloof.

"So," Clifford said, "are you going to the fireworks tonight?"

Her mouth curved. She lowered her dark lashes to smile at him.

"I might be. I haven't made up my mind yet. There's not much else to do around this place, is there?"

"Oh, I don't know about that."

They stood together in the sunlight. He could imagine those red-tipped nails spread against his freckled arm.

She did not return to Toronto. He gave her a ring on Hallowe'en. They were married Christmas Eve in a candlelit ceremony. Ardith carried red roses, and chose a silk hood trimmed with white rabbit fur instead of the traditional veil. The attendants were dressed in red velvet. Clifford knew he had done well.

Ardith had worked for radio in Toronto. No-one in Elmer's River knew that she had been fired because she'd had an affair with her boss and his wife found out. She had come home because she was broke. Her people were an old, respected family, but poor. They thought Clifford was a good catch.

They lived in an apartment over the store that winter. In the spring, he built her a house, the brick bungalow with the fireplace he had always wanted to build. On the weekends he liked to putter around, pounding nails with his

et avait hâte que l'entreprise familiale lui appartienne. Il songeait même à faire un jour de la politique.

Mais il lui fallait une femme et il y avait Ardith Emerson, de retour de Toronto, debout sous un cerisier au pique-nique des pompiers d'Elmer's River. Elle portait un chapeau rouge à large rebord et une robe blanche. Ses cheveux étaient noir jais et ses ongles, rouges. Elle tenait un verre de carton de Kool-Aid et essayait d'avoir l'air désinvolte.

« Alors, lui demanda Clifford, tu vas au feu d'artifice ce soir ?

Sa bouche s'arrondit. Elle abaissa ses cils noirs en lui souriant.

– Peut-être. Je n'ai pas encore décidé. Il n'y a pas grand-chose à faire ici, n'est-ce pas ?

– Oh, je ne sais pas si je dirais ça. »

Ils restaient ensemble, au soleil. Il imaginait les ongles rouges d'Ardith posés sur son bras rousselé.

Elle ne retourna pas à Toronto. Ils se fiancèrent à l'Halloween et se marièrent la veille de Noël lors d'une cérémonie à la lueur des bougies. Ardith avait un bouquet de roses rouges, et choisit de porter un capuchon bordé de lapin blanc au lieu du voile traditionnel. Les demoiselles d'honneur étaient habillées de velours rouge. Clifford avait la certitude d'avoir bien fait.

Ardith avait travaillé à la radio à Toronto. Personne, à Elmer's River, ne savait qu'elle avait été renvoyée parce qu'elle avait eu une aventure avec le patron et que sa femme l'avait découvert. Ardith était rentrée à la maison parce qu'elle n'avait plus le sou. Elle faisait partie d'une famille de vieille souche, respectable mais pauvre. Pour eux, Clifford était un beau parti.

Ils passèrent leur premier hiver dans un appartement au-dessus du magasin. Au printemps, Clifford bâtit à sa femme une maison, le bungalow en brique avec foyer qu'il avait toujours voulu construire. La fin de semaine, il aimait bricoler un peu, enfoncer des clous avec

father or uncles, doing the finishing touches. Ardith came by at five to pick him up. They always dined out on the weekends. Her heels clicked on the plywood boards. She kept changing her mind about how she wanted the house. Clifford had to change the kitchen cupboards twice, and after they had the divider up between the living-room and dining-area, she made them take it down. "If she was mine I'd kick her in the ass," an uncle remarked. Clifford heard, as he was meant to. Ardith had turned out to be bad-tempered, moody. Sometimes she would not speak to him for days because of some little thing he'd said or not said. Clifford said, "If you think I'll put up with that, you're wrong." Ardith shrugged.

They had three children, two boys and a girl, within five years. The store prospered. Grass grew in the yard of the bungalow. They put in a swimming-pool and often went south in the winter. By the time he was 30, Clifford was fat and balding. His father had retired and the business was now his. Clifford served on committees. He looked much older than Ardith, who was slimmer than ever, careful with make-up. She bought all her clothes in Halifax. She'd liked to have gone to Toronto for her things, but there was no longer anyone she knew there. Clifford did not like big cities—not that she wanted him to go with her. Sometimes she fantasized about being in Toronto and running into her old lover. She was glad she had kept up her looks. She had no close women friends and did not want any. She had boy-friends instead. There was always someone, a young man she met nights by the ballfield, an unhappy husband, a salesman. Everyone knew. Clifford did not know. No-one told him because they assumed he knew and was turning a blind eye. They felt sorry for him, especially the women.

When he was 35, Clifford had a chance to go to Toronto. A major wholesaler was arranging a convention for indepen-

son père et ses oncles, effectuer des petits travaux de finition. Ardith venait toujours le chercher à cinq heures. Ils sortaient souper la fin de semaine. Ses talons claquaient sur le plancher de bois. Elle changeait toujours d'idée sur ce qu'elle voulait dans la maison. Deux fois, Clifford dut changer les armoires de cuisine, et lorsque le mur de séparation fut installé entre le salon et la salle à manger, elle leur dit de l'enlever.

« Si c'était ma femme, remarqua l'un des oncles, je lui donnerais un coup de pied dans le derrière. »

Clifford entendit la remarque, ce qui était voulu. Ardith s'était révélée irascible, d'humeur changeante. Parfois, elle restait des jours sans lui parler à cause d'une petite chose qu'il avait dite ou pas dite. Clifford lui disait : « Si tu penses que je vais endurer ça, tu te trompes. » Ardith haussait les épaules.

Ils eurent trois enfants en cinq ans, deux garçons et une fille. Le magasin prospérait. L'herbe poussait autour du bungalow. Ils firent installer une piscine et allaient souvent dans le sud durant l'hiver. À 30 ans, Clifford était devenu gros et perdait ses cheveux. Son père ayant pris sa retraite, l'entreprise familiale lui appartenait. Clifford faisait partie de divers comités. Il avait l'air beaucoup plus vieux qu'Ardith qui était plus mince que jamais et se maquillait avec soin. Elle achetait tous ses vêtements à Halifax. Elle aurait aimé se les procurer à Toronto, mais elle n'y connaissait plus personne. Clifford n'aimait pas les grandes villes — non pas qu'elle aurait voulu qu'il l'accompagne. Elle s'inventait parfois des histoires au sujet de Toronto, s'imaginant rencontrer son ancien amant. Elle était contente d'être encore belle. Elle n'avait pas de bonnes amies et n'en voulait pas. Elle préférait avoir des amants. Il y avait toujours quelqu'un, un jeune homme qu'elle retrouvait le soir près du terrain de base-ball, un mari malheureux, un vendeur. Tout le monde le savait. Clifford, lui, ne le savait pas. Personne ne le lui disait parce que chacun pensait qu'il le savait et fermait tout simplement les yeux. Tous le plaignaient, surtout les femmes.

À l'âge de 35 ans, Clifford eut l'occasion d'aller à Toronto. Un grossiste important organisait un congrès pour les épiciers indépendants.

dent grocers. Clifford wanted Ardith to go with him.

"It would be a nice change for you," he said.

"It would do you good to get away by yourself," she said.

"I couldn't have a good time without you. You know that." He was pouting. They'd had a big fight the night before about some bill she'd run up, but the letter had cheered him. He'd thought, Now she won't be sore anymore.

Also, he had always shied away from going to Toronto because of Ardith. Her bragging about the place had turned him against it, made him feel jealous. But the layers of years, the children, the business, living with Ardith, had, he felt, made him more tolerant.

"I just don't know why you don't want to go. I thought you'd jump at the chance."

She was sitting on the loveseat by the window. A magazine was face-down beside her.

"I wouldn't want to interfere with your plans," she said, smiling.

"I don't know what you mean."

"Well, you might want to screw around up there."

"Don't be silly."

"Well you might. You never know." She picked up the magazine and began flipping through it.

"The way you talk, you'd swear you wanted me to run out on you."

"I wouldn't be jealous."

"Well I sure as hell hope you would be!"

"But how would I know? Unless, of course, you confessed. Which you probably would. I know you."

He missed Ardith terribly. Everything went wrong. First he thought his luggage was lost but then it turned out he was waiting at the wrong place. He phoned for a taxi to take him to the hotel and went outside the terminal to wait. "Taxi,

Clifford voulait qu'Ardith l'accompagne.

« Ça serait un petit changement agréable pour toi, dit-il.

– Ça te ferait du bien de partir tout seul, rétorqua-t-elle.

– Tu sais bien que je ne peux pas m'amuser sans toi. »

Il faisait la moue. Ils s'étaient disputés la veille, une vilaine querelle à propos d'une dépense qu'elle avait faite, mais la lettre lui avait remonté le moral. Il s'était dit qu'elle ne serait plus fâchée.

Aussi, il n'avait jamais voulu aller à Toronto, à cause d'Ardith. La façon dont elle vantait l'endroit le rebutait, le rendait jaloux. Mais les années, les enfants, le magasin, la vie avec Ardith, tout cela, sentait-il, l'avait rendu plus tolérant.

« Je ne sais vraiment pas pourquoi tu ne veux pas venir. Moi qui pensais que tu sauterai sur l'occasion. »

Elle était assise sur le divan, près de la fenêtre. Un magazine reposait à ses côtés, à l'envers.

« Je ne voudrais pas déranger tes plans, dit-elle en souriant.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

– Eh bien, tu vas peut-être vouloir bambocher là-bas.

– Fais pas l'imbécile.

– Tu pourrais en avoir le goût. On ne sait jamais. »

Elle reprit le magazine et se mit à le feuilleter.

– À t'entendre parler, on jurerait que tu veux que je te trompe. »

– Je ne serais pas jalouse.

– Ben voyons donc. J'espère, au contraire, que tu le serais.

– Comment je pourrais le savoir ? À moins, bien sûr, que tu t'en confesses. Ce que tu ferais probablement. Je te connais. »

Il s'ennuya terriblement d'Ardith. Tout alla mal. D'abord, il crut avoir perdu ses bagages, mais découvrit qu'il attendait au mauvais endroit. Il appela un taxi pour se faire emmener à l'hôtel et sortit l'attendre dehors. « Taxi,

sir?" He took that cab, because he felt it would be impolite to refuse. But what about the taxi he had called? And at the hotel they couldn't find his reservation. "Fox," Clifford said, "from Elmer's River, Nova Scotia."

It was a bad beginning.

But the room was pleasant. Two beds, really nice, and a desk as well as a dresser. He opened all the drawers.

He took the hotel stationery and put it in his suitcase to give to the kids. Then he changed his mind and put it back. There was a Gideon Bible, phone directory and a booklet entitled *What To Do and See in Toronto*. There were wooden clothes-hangers in the closet. The sheets were clean and white.

All these things seemed so strange, existing in a vacuum of brightness. He wondered if he could see the airport from the window and discovered he could not. The cars looked like toys down there and the people were little specks of nothing.

He unpacked his clothes. The new shirts were still in cellophane wrappers. He had planned to call Ardith. He looked at the telephone and decided to do this later. What would he say to her?

He placed the bottles of scotch and rye he'd brought on the dresser. It occurred to him that this was the first time he'd been away from Ardith, other than for his yearly hunting-trips. He thought of the sex jokes the salesmen always told. He could never remember any of the stories. Ardith knew all kinds of jokes. Where did she learn them? "I'd kick her in the ass if she was mine," his uncle had said. Clifford's hands on the window-ledge were broad and hairless. They looked different, not like his own hands.

He tried to imagine Ardith here, stretched out on one of the beds, her hand holding a glass....

But he couldn't picture it, couldn't see this in his mind. And he could not think of her actually existing in Nova

monsieur ? » Il prit ce taxi-là, pensant qu'il serait impoli de refuser. Mais qu'allait-il advenir du taxi qu'il avait appelé ? Puis à l'hôtel, on ne trouva plus sa réservation. « Fox, dit Clifford, d'Elmer's River en Nouvelle-Écosse. »

Les choses commençaient mal.

La chambre lui plut toutefois. Deux lits, très bien, et un pupitre en plus d'une commode. Il ouvrit tous les tiroirs.

Il prit le papier à lettres de l'hôtel et le mit dans sa valise pour les enfants. Puis, il se ravisa et le remit en place. Il y avait une bible, un annuaire de téléphone et une brochure intitulée : *À faire et à voir à Toronto*. Il y avait des cintres en bois dans le placard. Les draps étaient blancs et propres.

Toutes ces choses lui semblaient si étranges, comme si elles existaient dans un vide lumineux. Il se demanda s'il pouvait voir l'aéroport depuis sa fenêtre et découvrit que non. Les autos tout en bas avaient l'air de jouets, et les personnes, de petits grains de rien du tout.

Il défit sa valise. Les chemises neuves étaient encore dans leur emballage de cellophane. Il avait prévu d'appeler Ardith. Il regarda le téléphone et décida de le faire plus tard. Que lui aurait-il dit ?

Il mit sur la commode les bouteilles de scotch et de rye qu'il avait emportées. Il lui vint à l'esprit que c'était la première fois qu'il quittait Ardith, excepté pour ses voyages de chasse annuels. Il pensa aux histoires grivoises que les vendeurs racontaient toujours. Il ne pouvait jamais se les rappeler. Ardith connaissait toutes sortes d'histoires du genre. Où donc les apprenait-elle ? « Si c'était ma femme, je lui donnerais un bon coup de pied dans le derrière », avait dit son oncle. Les mains de Clifford, sur le bord de la fenêtre, étaient larges et sans poils. Elles semblaient différentes, tout à fait étrangères.

Il essaya d'imaginer Ardith ici, étendue sur l'un des lits, un verre à la main.

Mais c'était impossible, il ne pouvait pas se représenter la scène. Il ne pouvait même pas imaginer qu'elle existait vraiment en Nouvelle-Écosse.

Scotia.

Just as he could not imagine picking up the phone and hearing her voice.

He did not call Ardith. There just did not seem time for that what with all the meetings and get-togethers in rooms and all the booze and the air-conditioned banquet halls and the name tags. The lobby was full of whores. They said you could get phone numbers from the bellhops. Two girls, three, whatever you wanted you could get, they claimed.

The second night, Clifford and two other Maritimers, Ed and Sam, went bar-hopping.

"There's pussy everywhere," Ed said, looking around the dim room of the club that had advertised strippers. The hostesses wore bright pink bathing-suit type things and most of them were blond. "Pick-up joint."

"Don't have to come to Toronto to find pussy," Sam said. "Where I come from it's free."

"Those smalltown chicks ain't got it though. Look at that broad there."

A beaming blonde was approaching their table.

"So, what'll it be, gentlemen?"

"You," Ed said.

Clifford said, "I'll get this round."

The girl winked at him.

Whore, Clifford thought, but he was pleased.

"Looks like you got yourself a date," Sam said.

"Her tits were too small," Clifford said. It was the type of thing he said to salesmen who came to the store. But Ardith had small breasts. Well, what the hell. Who did she think she was, anyway? Saying, you might want to screw around up there. That's no way for a wife to talk, he thought. He wondered what Ardith would do if he screwed someone else. He could imagine her clawing his eyes and hitting his chest with her fists.

Tout comme il ne pouvait pas se représenter en train de décrocher le téléphone et d'entendre sa voix.

Il n'appela pas Ardith. Il n'y avait vraiment pas de temps pour cela, lui sembla-t-il, vu les réunions et les petites fêtes dans les chambres, et toute la boisson, et la salle de banquet à air climatisé et les cartes-boutonnieres. Le hall d'entrée était plein de prostituées. Les gens disaient qu'il n'y avait qu'à obtenir leurs numéros de téléphone des chasseurs. Deux, trois filles, tout ce qu'on voulait, disaient-ils.

Le deuxième soir, Clifford et deux autres hommes des Maritimes, Ed et Sam, décidèrent de faire la tournée des bars.

« Il y a de la femme partout », dit Ed tandis que son regard faisait le tour de la sombre pièce du club qui annonçait des strip-teaseuses. Les hôtessees portaient un genre de maillot de bain rose vif et la plupart étaient blondes. « En plein la place pour ramasser des filles.

– Pas besoin de venir à Toronto pour trouver des filles, dit Sam. Par chez nous, ça coûte rien.

– Ouais, mais les petites filles de la campagne sont pas du même genre. Regarde celle qui est là, là. »

Une blonde au large sourire s'approchait de leur table.

« Alors, messieurs, qu'est-ce que je vous sers ?

– Toi, répondit Ed.

– C'est ma tournée », dit Clifford.

La fille lui fit un clin d'oeil.

Putain, se dit Clifford, mais il était tout de même content.

« On dirait que t'as fait une conquête, dit Sam.

– Elle a les seins trop petits », rétorqua Clifford.

C'était le genre de choses qu'il disait aux vendeurs qui venaient au magasin. Pourtant, Ardith avait de petits seins. Puis, tant pis. Pour qui se prenait-elle de toute façon ? Lui dire qu'il voudrait peut-être bambocher. C'est pas une façon de parler pour une femme mariée, se dit-il. Il se demandait ce qu'elle ferait s'il couchait avec quelqu'un d'autre. Il l'imaginait lui griffant les yeux et tapant du poing sur sa poitrine.

I can get anyone I want, he told himself. A lot of women back home gave him the eye all the time.

His glass was empty, but another drink had appeared. By the time the floor show started, he was getting drunk.

Was that his waitress up on the stage? It was hard to focus. Her breasts seemed larger than he had thought. Full and pink, with large nipples, they hung slightly, swayed to the music as she danced.

Her lips were pouting in a half-smile and her eyes were closed. Swathed in pink light, she seemed nubile and young. When she opened her eyes, she smiled right at Clifford. She was more beautiful than Ardith. Clifford imagined taking her back to his room, where she would do it again, undressing like that, while he watched from the bed. Come, her eyes said. Wait. Wait for me.

She was dancing just for him. She was showing herself to all these men but it was for him, for Clifford, that she was doing these things. Her lips formed a kiss. She was leaning forward. The bikini pants came off. There was a pink triangle, a heart. Now she threw her head back, eyes closed, shook her hair so it fell along beneath her shoulders.

The stage light went out.

For a moment, a small second, there was a small silence in the room, a pause, and then the girls were circulating again with their little trays.

"Well, she wasn't so hot," Ed said, lighting a cigarette.

"You guys want another drink?" Clifford asked.

They did not. "Let's keep moving."

At the door, Clifford turned back, but the stripper had not reappeared.

Yonge Street was crowded with couples, singles, guys in drag. They were all moving, smiling, talking. Clifford felt lost. What if the guys just kept going from bar to bar, getting drunker and drunker, and then just went back to the hotel to sleep it off? It seemed to him now that he had to

Je peux avoir qui je veux, se dit-il. Dans sa ville, beaucoup de femmes lui faisaient tout le temps de l'oeil.

Son verre était vide, mais un autre était apparu. Lorsque le spectacle commença, il était déjà pas mal éméché.

Est-ce que c'était sa serveuse sur la scène ? C'était difficile de bien voir. Ses seins semblaient plus gros qu'il n'avait d'abord pensé. Des seins ronds et roses, avec de gros mamelons, qui pendaient légèrement et balançaient au rythme de la musique tandis qu'elle dansait.

Ses lèvres s'avançaient en une moue tentante et ses yeux étaient fermés. Enveloppée de lumière rose, elle semblait toute jeune. En ouvrant les yeux, elle sourit à Clifford. Elle était plus belle qu'Ardith. Clifford s'imagina la ramenant dans sa chambre où elle ferait la même chose et se déshabillerait comme cela tandis qu'il la regarderait, couché sur le lit. Viens, disaient ses yeux. Attends. Attends-moi.

Elle dansait pour lui seul. Elle se montrait à tous ces hommes, mais c'était pour lui, pour Clifford, qu'elle faisait ces choses. Ses lèvres formèrent un baiser. Elle se pencha en avant. Sa culotte bikini tomba. Il y avait un petit triangle rose, un coeur. Ensuite, les yeux fermés, elle rejeta la tête en arrière et secoua ses cheveux pour qu'ils tombent sous ses épaules.

Les lumières de la scène s'éteignirent.

Pendant un instant, une toute petite seconde, le silence se fit dans la pièce, une pause, puis les filles recommencèrent à circuler avec leurs petits plateaux.

« Ben, elle n'était pas si extraordinaire que ça, dit Ed en s'allumant une cigarette.

– Les gars, vous voulez un autre verre ? », demanda Clifford.

Ils n'en voulaient pas. « On va continuer notre tournée. »

À la porte, Clifford se retourna, mais la strip-teaseuse n'était pas réapparue.

La rue Yonge fourmillait de couples, de gens seuls, de travestis, qui circulaient, souriaient, parlaient. Clifford était désespéré. Et si les gars continuaient d'aller de bar en bar, s'enivrant toujours plus, et puis rentraient tout bonnement à l'hôtel pour cuver leur alcool ? Il lui semblait maintenant avoir besoin

have something, some incident, a night, which was his. He thought if he just kept moving with the crowd he would become a part of them and maybe something beautiful would happen to him. He thought of his meat counter back home in Elmer's River and it did not seem possible that in several days he would be back there, greeting the same old people. And how was your trip? Fine, but there's no place like your own backyard, he would answer. He knew he would say this and it seemed terrible that he would then mean those words. At the same time, he was wishing now he had not come to Toronto at all.

At the corner of Bay, he told the guys he had a headache and took a taxi back to the hotel.

The lobby was almost deserted. He went into the bar. There was a thin, dark-haired woman perched on a stool. Clifford sat next to her. She was peering into her glass. He knew she was aware of him but that she didn't give a damn.

"Buy you a drink?" he offered.

Did she shrug? But she smiled at him and lit a smoke. "Sure honey."

"We could be more comfortable in my room. Don't you think?"

"Whatever you say, sweetheart."

She stared at the control panel in the elevator. Red dress, low cut, thin neck. Neither spoke. When the door opened at his floor, she laughed a little and he turned to look at her and fell into her eyes. Violet-blue, ringed with black, they opened and closed, drawing him in. They were Ardith's eyes. What were Ardith's eyes doing in this whore's head? He felt removed from time, confused. It was as if Ardith was here with him.

In the room, she said, "You pay first. It's a hundred dollars."

In the morning, he awoke with a terrible headache. All he wanted was to go home, to be away from this awful place.

de quelque chose, d'un événement, d'une nuit qui lui appartienne. Il eut l'impression qu'en suivant la foule il en ferait bientôt partie et que peut-être quelque chose d'extraordinaire lui arriverait. Il pensa à son comptoir de viande à Elmer's River et il lui sembla impossible que dans quelques jours il y soit de retour, à accueillir les mêmes personnes. Vous avez fait bon voyage ? Oui, mais il n'y a rien comme son chez-soi, répondrait-il. Il savait qu'il dirait ces mots et qu'il le penserait vraiment, ce qui était encore plus épouvantable. D'un autre côté, il aurait voulu n'être jamais venu à Toronto.

À l'intersection de la rue Bay, il dit à ses compagnons qu'il avait mal à la tête et prit un taxi pour rentrer à l'hôtel.

Le hall d'entrée était presque désert. Il alla au bar. Il y avait là, perchée sur un tabouret, une femme mince aux cheveux noirs. Clifford s'assit à côté d'elle. Elle avait les yeux fixés dans son verre. Il savait qu'elle était consciente de sa présence, mais qu'elle s'en balançait éperdument.

« Je vous offre un verre ? », demanda-t-il.

Est-ce qu'elle haussa les épaules ? Elle lui sourit tout de même et s'alluma une cigarette.

« O.K. mon chou.

– On serait plus confortable dans ma chambre. Tu penses pas ?

– C'est comme tu veux, chéri. »

Dans l'ascenseur, elle fixait le panneau de contrôle. Robe rouge, décolletée, cou mince. Ni l'un ni l'autre ne parlait. Lorsque la porte s'ouvrit à l'étage de Clifford, il l'entendit rire. Il se retourna pour la regarder et son regard s'arrêta sur ses yeux. Bleu-violet, encerclés de noir, ils s'ouvraient et se fermaient, l'entraînant tout au fond. C'était les yeux d'Ardith. Qu'est-ce que les yeux d'Ardith pouvaient bien faire dans la tête de cette putain ? Confus, il avait l'impression d'avoir perdu toute notion du temps. C'était comme si Ardith avait été avec lui.

Dans la chambre, elle lui dit : « Faut payer d'avance. C'est cent dollars. »

Le matin, il se réveilla avec un terrible mal de tête. Tout ce qu'il voulait, c'était rentrer chez lui, être loin de cet affreux endroit.

He thought of Ardith, waiting at home for him. The whore of last night was really nothing. He could hardly remember the sex. There was nothing to confess. And the thing with the eyes—he had been drunk and stupid.

He was at the airport by twelve, but the first flight out was at six. It was almost midnight when he turned the corner to the hill that led to Elmer's River. His headache was gone and he was rehearsing in his mind the terrible things he would say about Toronto: nothing but hookers and queers if you ask me. Never saw such creatures in my life, and hope to hell I never have to see them again. You can have your Toronto. Went to this strip joint with some guys—well, I couldn't say no, could I? And I wish you could have seen the old hag they had for a stripper. I've seen better in a farmer's field.

Ardith would make coffee in the new coffeemaker and they would sit and drink it in the kitchen. She always kept the pilot-light on the stove on at night. He would pull his tie off and then go and stretch out on the couch and pull Ardith down beside him. She'd rub his forehead and tease him about his drinking and he'd say, I missed you so much.

Coming down the hill, he saw Ardith's car pulled in at the back of the store. He stopped. His wife's white-jeaned legs were in the air. Between them was skinny Dougie Brewer who worked in the post office.

He never saw her again. She did not come to the divorce hearing.

He swore he would never marry again, but of course he did. His second wife was plump and comfortable and felt lucky to be married to him. She helped in the store and accompanied him on all trips. She was pleased to go, having never been outside of Nova Scotia in her whole life.

But Ardith. He turned this person Ardith, his wife—and she remained his wife in a strange way—over and over in his

Il pensa à Ardith qui l'attendait à la maison. La putain d'hier soir, c'était vraiment rien. Il pouvait à peine se rappeler le sexe. Il n'y avait rien à confesser. Et cette histoire d'yeux — il était ivre et stupide.

Il arriva à l'aéroport à midi mais le premier vol n'était qu'à 18 heures. Il était presque minuit lorsqu'il prit le virage qui montait la colline vers Elmer's River. Son mal de tête était disparu et il répétait dans son esprit les choses terribles qu'il allait dire au sujet de Toronto : rien que des putains et des tapettes, si tu veux que je te dise. Jamais vu de créatures du genre de ma vie, et j'espère ne plus jamais en revoir. Tu peux le garder ton Toronto. Je suis allé à un club de strip-tease avec des gars — je pouvais quand même pas dire non ! T'aurais dû voir la vieille pigouille qu'ils avaient comme strip-teaseuse. J'ai déjà vu mieux dans un champ de fermier.

Ardith ferait du café avec la nouvelle cafetière et ils s'assoiraient dans la cuisine pour le boire. Elle laissait toujours la veilleuse de la cuisinière allumée la nuit. Il enlèverait sa cravate, irait s'étendre sur le divan et attirerait Ardith vers lui. Elle lui froterait le front et le taquinerait parce qu'il avait trop bu, et il lui dirait qu'elle lui avait manqué.

En descendant la colline, il vit l'auto d'Ardith derrière le magasin. Il s'arrêta. Les jambes de denim blanc de sa femme étaient en l'air. Entre elles, il y avait le maigrichon de Dougie Brewer qui travaillait au bureau de poste.

Il ne la revit plus jamais. Elle n'assista même pas à l'audience de divorce.

Il jura qu'il ne se marierait plus jamais, mais bien sûr il se maria. Sa seconde femme était grassette et confortable, et se comptait chanceuse de l'avoir pour mari. Elle l'aidait au magasin et l'accompagnait dans tous ses voyages. Elle était contente d'aller avec lui, n'étant jamais sortie de la Nouvelle-Écosse de sa vie.

Mais Ardith. Cette personne, sa femme — et bizarrement, elle demeurait sa femme — il la retourna longtemps

mind for a long time. Not Ardith the woman but the things that had made up Ardith, her red picture hat so long ago on that sunny afternoon, her nails, the way she moved when she walked, her eyes. It seemed to him that there were things he did not know about, tricks he had not been able to discern. It was all in another dimension. The strangest thing of all was the eyes of the whore that held some kind of meaning he did not understand. A warning or a reproach? He missed Ardith. There was a great void in his life, but he would not have her back, not after that. He had changed the locks on the house that very night, getting the locks out of his own hardware department. She went to her own people. Clifford called his lawyer. Ardith went away.

Finally the chaos settled into sadness, a sadness of bewilderment that he hid from everyone. What was it that he did not understand? What had he done wrong? He turned these things over and over in his mind until they ran in circles. Just when he thought he understood, when he had it settled, the thing eluded him again. It was the great mystery of his life that filled him in the middle of the night, dark hours when the comfortable, respected grocer felt like a frightened, angry child, an orphan done out of an inheritance, with no place to call his own in a world that seemed too large.

dans son esprit. Non pas Ardith la femme, mais ce qui la caractérisait, son large chapeau rouge par ce bel après-midi ensoleillé, il y avait si longtemps, ses ongles, sa façon de marcher, ses yeux. Il avait l'impression qu'il y avait bien des choses qu'il ne savait pas, bien des ruses qu'il n'avait pas su reconnaître. Tout s'était passé dans une autre dimension. Le plus étrange, c'était les yeux de la prostituée qui avaient une signification qu'il ne saisissait pas. Un avertissement ou un reproche ? Ardith lui manquait. Il y avait un grand vide dans sa vie, mais il n'était pas question qu'il la reprenne, pas après ce qu'elle avait fait. La nuit même, il avait changé les serrures de la maison. Il était allé les prendre dans le rayon de quincaillerie de son propre magasin. Elle retourna chez les siens. Clifford appela son avocat. Ardith quitta la ville.

Le chaos devint finalement de la tristesse, une tristesse déconcertante qu'il cacha à tout le monde. Qu'est-ce qu'il n'arrivait pas à comprendre ? Qu'avait-il fait de mal ? Il ressassait ces choses dans son esprit jusqu'à ce qu'elles tournent en rond. Lorsqu'il pensait avoir enfin compris, lorsque tout était réglé, la chose lui échappait de nouveau. C'était le grand mystère de sa vie qui l'habitait au milieu de la nuit, des heures sombres durant lesquelles l'épicier prospère et respectable se sentait comme un enfant apeuré, fâché, un orphelin à qui on avait volé l'héritage, sans foyer, perdu dans un monde qui semblait beaucoup trop grand.

In Leicester County

"I drink." Bruce Leicester told Helen of Troy, "because it makes me feel religious."

"Religious."

"Yes, religious. Not in the orthodox sense, you understand, but in a more universal way. Drinking lifts one above the ordinary. Have you ever stopped to consider this: that when everything is lost and he has nothing to live for, a man still goes on? He gets up in the morning, worries about what he will eat. He shaves and showers so he won't be offensive to others. He assumes they notice him but in fact they never

Dans le comté de Leicester

« Je bois, dit Bruce Leicester à Hélène de Troie, parce que ça m'aide à me sentir religieux.

– Religieux.

– Oui, religieux. Pas dans le sens orthodoxe, tu comprends, mais d'une façon plus universelle. Boire élève l'être humain au-dessus de l'ordinaire. As-tu déjà réfléchi au fait que quand tout est perdu, et qu'il n'a plus de raison de vivre, l'homme continue quand même ? Il se lève le matin, s'inquiète de ce qu'il va manger. Il se rase et se douche pour ne pas dégoûter le monde. Il présume que les gens le remarquent, mais en fait, ils ne le voient

even see him. He opens his mouth and puts food into it. He needs a new shirt and stands there in the store debating: green or grey? And then at night, he lies down in his bed and shuts his eyes and goes to sleep. In the morning, everything starts all over again. Have you ever thought of this?"

"No, I can't say as I have."

"You don't drink enough. You should get drunk sometime. It's good for the soul. I would never have these insights if I did not drink. Also, have you ever considered our planet? This little thing called earth? This tiny speck in the universe, all the planets and the sun and the moon and the darkness and here we are, isolated together. Despite this, we can't get along. We fight, let others starve and so on. But this is the point, Helen. Pathetic and pitiful and vain is man but there is hope for him because of this. We're not just ants, going about our business."

Bruce Leicester, a thin man of 44, night-manager and brother of the owner, and Helen of Troy, the waitress, were alone in the diner. It was past closing time and the lights had been turned off. Outside it was raining. Bruce was sitting at his usual table beside the window. His notebooks were closed now under his elbow. He was writing a detailed history of Leicester County. *Ancestors* was the title he had in mind.

Helen of Troy was washing dishes. Her real name was Helen Lake. She was nineteen years old.

"What do you think?" he asked her.

"I don't know." Water gurgled down the drain. Her rubber gloves snapped as she removed them.

"It is not thought that matters but that rather indefinable thing called, by some, emotion. Spirit is a better word, in my opinion. You can't put your finger on it. It is only in moments of inebriation that I can separate myself from the here and now and stand apart and take a look. Flying, you could call it."

même pas. Il ouvre la bouche et met de la nourriture dedans. Il a besoin d'une nouvelle chemise et dans le magasin, il se demande : verte ou grise ? Puis le soir, il s'étend sur son lit, ferme les yeux et s'endort. Et le lendemain matin, tout recommence. As-tu déjà pensé à ça ?

– Non, pas vraiment.

– Tu bois pas assez. Tu devrais te soûler une bonne fois. C'est bon pour l'âme. Il me viendrait jamais des moments de vérité du genre si je buvais pas. Puis, as-tu déjà pensé à notre planète ? La petite chose qui s'appelle la terre ? Un tout petit grain de poussière dans l'univers, toutes les planètes, et le soleil, la lune, la noirceur, puis nous autres, tout seuls, tous ensemble. Malgré tout ça, on peut même pas s'entendre. On se bat, on laisse les autres mourir de faim, et ainsi de suite. Mais c'est ça que je veux dire, Hélène. L'homme est pathétique, pitoyable, vaniteux, mais il y a de l'espoir pour lui à cause de ça. On n'est pas rien que des fourmis qui font leurs petites affaires. »

Bruce Leicester, un homme mince de 44 ans, gérant de nuit et frère de la propriétaire, et Hélène de Troie, la serveuse, étaient seuls dans le restaurant. C'était passé l'heure de fermeture et les lumières étaient éteintes. Dehors, il pleuvait. Bruce était assis à sa table habituelle, à côté de la fenêtre. Ses cahiers de notes étaient sous son coude, fermés. Il écrivait une histoire détaillée du comté de Leicester. Le titre qu'il avait en tête était *Les Ancêtres*.

Hélène de Troie lavait la vaisselle. Son vrai nom était Helen Lake. Elle avait dix-neuf ans.

« Qu'est-ce que t'en penses ? lui demanda-t-il.

– Je sais pas. » L'évier se vida bruyamment. Hélène enleva ses gants de caoutchouc en les faisant claquer.

– Ce n'est pas vraiment le fait de penser qui compte, c'est plutôt la chose difficile à définir que certaines personnes appellent l'émotion. Mais d'après moi, l'esprit serait un meilleur terme. On peut pas mettre le doigt dessus. C'est seulement dans mes moments d'ébriété que je peux me détacher de l'instant présent, m'écarter, puis regarder comme il faut. Comme si je m'envolais, tu sais.

"You done with your cup?"

He drank brandy out of teacups. The diner was not licenced.

Her eyes, brown liquid, retreated and advanced. Her face, ancient and young, held secrets. Helen of Troy had beautiful breasts. Innocent but not maidenly. Sometimes her bra straps were dirty. She belonged to a Mediterranean village he had never seen. Warm hot sand against her feet, fishermen drinking in the square. Smells of sunshine and olives, warm skin. Her dress was yellow and her brown legs were bare. At night they sat on their verandah listening to songs, laughter, crying. The kitchen floor had stone tiles. Their servant, an old woman, slept on the kitchen floor. Dark bread and black olives for breakfast. Helen of Troy wore black high-heeled slippers. They went out early in the evening. She hummed while she dressed. He adjusted her hair. She kept a canary in a cage. He hated seeing birds in cages. One day he opened the door but the bird would not fly away. Helen of Troy cried a little and he stuck his hands in his pockets and muttered with annoyance. Helen conferred with the servant-crone. He went to drink with old fishermen. She was in bed when he came home. His head was reeling. She feigned sleep, then laughed. Her cool hand was comforting, but not without humour.

She rinsed his cup. He did the cash while she mopped the floor.

"I'll drive you home."

"You don't have to."

"It's nothing. You can't walk in the rain."

"It doesn't matter. I could walk."

He could not talk to her in the car. The countryside was low and soggy, dark and deserted. It was his land. He had been born there and knew its secrets. Five years ago, he had come back to it.

"Bye." The car door slammed. She was gone. She lived in

– T’as fini ta tasse ? »

Il buvait du brandy dans des tasses à thé. Le restaurant n’avait pas de permis de vente d’alcool.

Les yeux d’Hélène étaient d’un brun limpide, et son regard était tantôt fuyant, tantôt inquisiteur. Son visage à la fois jeune et ancien gardait des secrets. Hélène de Troie avait de beaux seins. Innocents mais non virginaux. Parfois, les bretelles de son soutien-gorge étaient sales. Elle venait d’un village méditerranéen qu’il n’avait jamais vu. Le sable brûlant sous ses pieds, des pêcheurs buvant sur la place. Des odeurs de soleil et d’olives, de peau chaude. Sa robe était jaune et ses jambes brunes étaient nues. La nuit, ils s’asseyaient sur la véranda et écoutaient les chansons, les rires, les pleurs. Le sol de la cuisine était dallé de pierre. Leur servante, une vieille femme, dormait sur le plancher de la cuisine. Du pain noir et des olives pour déjeuner. Hélène de Troie portait des pantoufles noires à talons hauts. Ils sortaient tôt, le soir. Elle chantonnait en s’habillant. Il lui arrangeait les cheveux. Elle avait un canari dans une cage. Il détestait voir les oiseaux en cage. Un jour, il ouvrit la porte, mais l’oiseau refusa de s’envoler. Hélène de Troie pleura un peu, et lui se mit les mains dans les poches en grommelant, mécontent. Hélène discuta avec la vieille servante. Il alla boire avec les vieux pêcheurs. Elle était couchée lorsqu’il rentra à la maison. La tête lui tournait. Elle fit semblant de dormir, puis se mit à rire. Elle le réconforta de sa main fraîche, non sans humour.

Elle rinça la tasse. Il fit la caisse tandis qu’elle passait la vadrouille sur le plancher.

« Je vais te reconduire.

– C’est pas nécessaire.

– C’est rien. Tu peux pas rentrer à pied quand il pleut.

– Ça me dérange pas. Je vais marcher. »

Il ne put lui parler dans l’auto. La campagne était plate et boueuse, noire et déserte. C’était sa terre à lui. Il y était né et en connaissait les secrets. Il était revenu, il y a cinq ans.

« Bonne nuit. » La portière claqua. Elle était partie. Elle habitait

a shack-like structure that sat in a huddle of tiny houses. Her father's broad back was to the window. A TV was the only light in the room. He knew she did not belong to this place, but her presence here, like his, made the other life possible.

It was early. The vigil remained.

He drove slowly through the town of Leicester. On the backstreets, he turned the headlights off. He knew every street and the name of every person who lived in every house. It was important to record everything. As philosopher and historian, he had that duty.

He had seen strange things at night. In whimsical moods, he reflected that had he had a talent for blackmail, he could have made a tidy sum indeed. The town, like all towns and villages, like the entire world, had both tragedy and comedy. Things were never as they appeared. There were secrets everywhere.

Tonight was the Rotary meeting, which meant that young Alex Hackett of Plumber's Hardware would be visiting Reg Griffith's young wife. They used the den, where Bev did her sewing and where Reg displayed diplomas attesting to Good Works.

A maple tree and the hedge hid him. He had his binoculars.

Bev, wearing a pink slip, was weeping. Alex was arguing. His shirt was off. He had a hairless chest and was gesticulating with his hands. Bev turned away from him. He tried to swing her around by her shoulder. Alex looked both stubborn and puzzled.

Who can see into a woman's heart? Bruce wrote by flashlight. His own wife had run away with their insurance man. The week before she left, the agent had sold him a policy for a hundred thousand, double indemnity. His wife served brownies and coffee. A week later she was gone, with the two children.

dans une sorte de cabane au milieu d'un amas de maisons toutes petites. Le dos large du père était dans la fenêtre. Seule la télé éclairait la pièce. Il savait bien qu'elle était étrangère à ces lieux, mais sa présence à cet endroit, comme la sienne, rendait l'autre vie possible.

Il était tôt. Sa vigie allait commencer.

Il se promena lentement dans la ville de Leicester. Dans les ruelles, il éteignait les phares de la voiture. Il connaissait chaque rue et le nom des personnes qui habitaient chaque maison. Il était important de tout noter. C'était son devoir en tant que philosophe et historien.

Il avait vu des choses étranges la nuit. Lorsqu'il était d'humeur à rire, il songeait à la jolie somme qu'il aurait pu se faire s'il avait eu quelque talent pour le chantage. La ville, comme toutes les villes et tous les villages, comme le monde entier, vivait et la tragédie et la comédie. Les choses n'étaient jamais telles qu'elles paraissaient. Il y avait des secrets, partout.

Ce soir, il y avait la réunion des *Rotary*, ce qui voulait dire que le jeune Alex Hackett de la Quincaillerie du Plombier irait rendre visite à la jeune femme de Reg Griffith. Ils utilisaient la pièce où Bev faisait sa couture et où Reg accrochait les diplômes attestant ses « Bonnes Œuvres ».

Un érable et la haie le cachaient. Il avait ses jumelles.

Bev, vêtue d'un sous-vêtement rose, pleurait. Alex tempêtait et gesticulait. Il avait enlevé sa chemise. Son torse était lisse, sans poils. Bev se détourna de lui. Il la prit par l'épaule pour essayer de la retourner. Il avait l'air à la fois obstiné et perplexe.

Qui peut voir dans le cœur d'une femme ?, écrit Bruce à la lueur de sa lampe de poche. Sa propre femme s'était enfuie avec leur agent d'assurances. La semaine d'avant, l'homme lui avait vendu une police d'une valeur de 100 000 \$ avec double indemnité. Sa femme avait servi des carrés au chocolat et du café. Une semaine plus tard, elle était partie, avec les deux enfants.

What do you mean? his wife used to ask him. I don't know what you're talking about.

Alex was hitting Bev. Bruce adjusted the binoculars. She was not resisting. Then Alex was yelling and Bev's mouth was opening and closing, as if she were saying, Get out, get out, leave me alone. Alex flopped down on the couch. His head was in his hands.

They didn't have much time. Reg came home at 11.30. It was now ten after. Bruce recorded the date, time, place and drove away.

"So did you seduce that Helen yet?" his sister Angelica asked him.

"Ha ha."

"You want to watch it. Those Lake women are as fertile as rabbits. Poor stock."

"Don't be so silly."

"Or haven't you done the deed yet?"

"Ha ha."

They lived together in the family home, an old stone house over a hundred years old. It sat well back from the road, behind a forest of trees. Some of the trees were diseased. Angelica kept talking about hiring a tree surgeon, but nothing ever came of this. She was twenty years older than her brother. A spinster, she was one of those small country women who always looked vaguely dirty. Mornings she cooked at the diner. She was famous among the truckers for a meat pie she made. "Maw" they called her. She always snapped, "I'm not your mother. Don't call me that." She never went anywhere. Her last trip was to bring Bruce home in her '58 Ford.

They were the last two survivors of a once-large and old family of farmers, preachers, saloonkeepers and gentlemen. Bruce felt eccentricity had redeemed his family. He enjoyed Angelica because she had the Leicester insanity and wisdom, the biting tartness.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?, lui demandait souvent sa femme. Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Alex était en train de frapper Bev. Bruce ajusta ses jumelles. Elle ne lui résistait pas. Puis, Alex se mit à crier, et Bruce vit la bouche de Bev articuler quelque chose comme : Va-t-en, va-t-en, laisse-moi tranquille. Alex se laissa tomber sur le divan. Il avait la tête dans les mains.

Ils n'avaient pas grand temps. Reg allait rentrer à 11 h 30. Il était déjà 11 h 10. Bruce prit note de la date, l'heure et l'endroit, puis s'en alla.

« Alors, t'as pas encore séduit la belle Hélène ? lui demanda sa sœur Angelica.

– T'es donc comique.

– Fais attention. Les petites Lake sont aussi fertiles que des lapins. Mauvaise souche.

– Arrête tes idioties.

– Ou peut-être que t'es déjà passé à l'acte ?

– Ce que t'es drôle. »

Ils vivaient ensemble dans la maison familiale, un bâtiment en pierre vieux de plus de cent ans. Elle était située bien en retrait de la route, derrière une forêt. Certains des arbres étaient malades. Angelica parlait toujours d'engager un « chirurgien d'arbres », mais cela n'avait mené à rien. Elle avait vingt ans de plus que son frère. Vieille fille, elle était de ces femmes de la campagne qui avaient toujours l'air un peu sales. Le matin, elle faisait la cuisine au restaurant. Elle était renommée pour sa tourtière auprès des routiers qui l'appelaient : « Mômman. » Elle leur répondait toujours d'un ton sec : « Je suis pas ta mère. Appelle-moi pas comme ça. » Elle n'allait jamais nulle part. Son dernier voyage avait été pour ramener Bruce à la maison dans sa Ford 1958.

Ils étaient les deux derniers survivants d'une vieille famille autrefois nombreuse qui se composait de fermiers, de prêcheurs, d'aubergistes et de gentilshommes. Bruce estimait que la famille s'était rachetée par son excentricité. Il se plaisait en compagnie d'Angelica parce qu'elle manifestait la démente et la sagesse des Leicester, leur aigre mordant.

"If you want to bed her," she told him, "you have to ask. Or do something. She's not going to end up in your bed just by your wishing."

"I thought you said the Lakes were hot stuff."

"Girls want to be courted." She stared at the TV. A game show was on. "They want men to take them places. Especially girls like Helen."

"She's too young for me."

"Lecher."

He sat with her for half an hour.

In his room, he drank. Sometimes he and Angelica drank together, but he liked the special intimacy of drinking alone.

There were things to be done. The facts had to be recorded in the green journal. He had a special fountain pen for this. Then, preparations for bed. The feather pillows arranged, the red quilt folded back, its brightness contrasting startlingly with the white sheets. The brandy decanter placed beside the cough drops on the night-table, the curtains drawn against the night, the notebook opened to a clean page and placed by the bed in case he awoke from a dream.

The periphery of life leaves the centre whole?

Where did this thought come from?

He wrote it in his diary. After *Ancestors* came out, he wanted to publish a collection of thoughts and proverbs.

He heard Angelica going to bed.

Pleasantly reeling, he had his bath. Angelica had left tea for him. She knew his habits. In the morning, they breakfasted together, in ceremony. She spread a clean cloth. They used their mother's silver teapot. He made tea and cooked eggs while she fed the birds.

A final drink, this one in bed.

That was just like Helen of Troy with the canary. Once he had threatened to kill it because its singing drove him nuts.

« Si tu veux coucher avec elle, lui dit Angelica, il faut le demander. Ou faire quelque chose. Elle va pas retontir dans ton lit rien que parce que t'en as envie.

– Je pensais que t'avais dit que les petites Lake avaient le sang chaud.

– Les filles aiment se faire courtiser.

Elle fixait la télé où on présentait un quiz.

– Elles veulent que les hommes les sortent, continua-t-elle, surtout des filles comme Hélène.

– Elle est trop jeune pour moi.

– Débauché. »

Il resta avec elle pendant une demi-heure.

Dans sa chambre, il prit un verre. Parfois, Angelica et lui buvaient ensemble, mais il aimait l'intimité particulière que boire seul lui apportait.

Il y avait des choses à faire. Il fallait inscrire les faits dans le journal vert. Il avait un stylo à encre spécial pour cette tâche. Puis, se préparer à se coucher. Arranger les oreillers de plumes, replier la courte-pointe dont le rouge vif contrastait de façon saisissante avec les draps blancs. La carafe à brandy posée à côté des pastilles pour la toux sur la table de chevet, les rideaux tirés sur la nuit, le cahier de notes ouvert à une page blanche et placé près du lit au cas où un rêve le réveillerait durant la nuit.

La périphérie de la vie préserve l'intégrité du centre ?

D'où lui venait cette pensée ?

Il l'écrivit dans son journal. Après la publication des *Ancêtres*, il voulait publier une collection de pensées et de proverbes.

Il entendit Angelica aller se coucher.

La tête lui tournait agréablement. Il prit son bain. Angelica lui avait laissé du thé. Elle connaissait ses habitudes. Le matin, ils déjeunaient ensemble, avec cérémonie. Elle mettait une nappe propre. Ils utilisaient la théière en argent de leur mère. Il préparait le thé et faisait cuire les œufs tandis qu'elle nourrissait les oiseaux.

Un dernier verre, celui-là au lit.

C'était tout à fait le genre d'Hélène de Troie, le canari. Une fois, il avait menacé de le tuer parce que son piaillage lui tapait sur les nerfs.

Helen went to the market for tomatoes and fish. She did not believe that he would kill the bird. And she was right, he did not. She came home with fish wrapped in newspaper. The print came off on her fingers. He licked at the ink. She said he would get lead poisoning. He was drinking wine, and her lips turned purple from his kiss. The crone came in and muttered that they were out of olive oil. They went to the shops. In the sunshine he caressed her neck....

He had rescued her. She was in a whole lot of trouble, starving and ill, with eyes large in a gaunt face. They had had many fights and she had gone away and he had pursued her across the ocean. He ran up narrow, soiled steps and found her shivering in a small bed, a freezing room. Women were not to be treated in this way. Leicester men did not let their women suffer. They looked after them. In the shabby, foreign room he thought of how she was supposed to be: a serene woman, dressed in soft clothing, living in some large family home, stepping lightly over polished floors. He was angry with her, at first, but then the moment came that should have been the first moment when he walked into that room. He just went to her and carried her away. She clung to him, grateful and chastised. They could not go home; that was like a lost dream. They could never live the way they were meant to live because of certain things (some trouble with the police maybe) and so they came, after many months of trains and boats, to the little village on the shores of the Mediterranean. No-one knew who they were or where they came from. There were rumours. He liked that. At first Helen of Troy just wanted to stay inside and so he went to the market and brought back food. One day he found the old woman begging in the streets. Her house had burned; she had no family. He took her home and Helen of Troy got up from her couch and walked outside with him. Maybe after a long time had passed, they could go home....

Hélène alla acheter des tomates et du poisson au marché. Elle ne croyait pas qu'il tuerait l'oiseau. Et elle avait raison. Il n'en fit rien. Elle rentra à la maison avec du poisson enveloppé dans du papier journal, les doigts tachés d'encre. Il lécha l'encre. Elle lui dit qu'il allait souffrir de saturnisme. Il buvait du vin, et en l'embrassant, lui fit des lèvres violettes. La vieille servante entra dans la maison en marmottant qu'ils n'avaient plus d'huile d'olive. Ils allèrent en chercher au magasin. Au soleil, il lui caressa le cou.

Il l'avait sauvée. Elle avait un tas d'ennuis; elle était famélique, malade. Ses yeux étaient démesurément grands dans son visage émacié. Ils se disputaient souvent. Alors, elle était partie et il avait traversé l'océan pour la retrouver. Il avait monté en courant les marches salies de l'étroit escalier, et l'avait trouvée toute tremblante dans un petit lit, dans une pièce glacée. Les femmes ne devraient pas être traitées de la sorte. Les Leicester ne laissaient pas leurs femmes souffrir. Ils s'occupaient d'elles. Dans la pièce minable et étrangère, il pensa à ce qu'elle était supposée être : une femme sereine, vêtue de vêtements soyeux, vivant dans une grande maison familiale, marchant légèrement sur des planchers cirés. Il ressentit d'abord de la colère envers elle, puis vint le moment où il ressentit ce qu'il aurait dû ressentir dès son arrivée dans la pièce. Il alla tout simplement vers elle et l'emporta dans ses bras. Elle s'accrocha à lui, reconnaissante et repentante. Ils ne pouvaient pas rentrer chez eux; c'était comme un rêve perdu. Ils ne pourraient jamais vivre comme ils auraient dû le faire à cause de certaines choses (d'ennuis avec la police peut-être) et c'est ainsi qu'ils arrivèrent, après des mois et des mois de train et de bateau, au petit village sur les bords de la Méditerranée. Personne ne savait qui ils étaient ni d'où ils venaient. Il y avait des rumeurs, ce qui lui plaisait, à lui. Au début, Hélène de Troie ne voulait pas sortir. Alors c'est lui qui allait au marché et rapportait de quoi manger. Un jour, il trouva la vieille femme en train de quêter dans la rue. Sa maison avait brûlé; elle n'avait pas de famille. Il la ramena à la maison. Hélène de Troie laissa son divan et sortit avec lui. Peut-être qu'au bout d'une longue période de temps, ils pourraient rentrer chez eux...

He turned the light off.

He thought, One day Reg Griffiths will come home and find that his whole life had been turned upside down, that the little ordinary everyday things, which he had always taken for granted, had fled away, leaving emptiness, deadness.

He knew he would not be able to sleep. That feeling of nothingness was coming. The knowledge that his life was insignificant and the only thing he had was to grow older and then die.

He turned the light on again and looked around the room. It was as it had been: desk, dresser piled with books, the old red carpet dusty and worn. Was this it, then? Was this all there was, an old house that was falling down, filled with silence?

Another drink. He opened the curtains. He wanted to die right now, kill himself.

The rain had stopped. The stars were out. Soon he found himself walking in bare feet on the cool sodden wetness of the grass. Looking up, the heavy old limbs of their trees were a bower against the sky. If he could stretch his hands and soar up there...

He was a prophet walking beneath his trees. Life was suffering. *Ancestors* brought renown. He hid from the world, no longer needing it since his visions had been confirmed. He stepped behind a tree to practise hiding. Without knowing why, he put his arms around the trunk. The bark was rough and hard against his skin. Nothing was the way it appeared; there were other dimensions.

"Bruce! What on earth! You get in here, you fool!"

Angelica, an ugly old woman in a long nightdress, stood looking at the crazy man hugging a tree.

They drank until the sun came up.

Il éteignit la lumière.

Un jour, se dit-il, Reg Griffith va rentrer à la maison pour découvrir que sa vie a été bouleversée, que les petites choses ordinaires qu'il avait toujours tenues pour acquises se sont envolées en laissant le vide, l'absence.

Il savait qu'il ne pourrait pas dormir. La sensation de néant lui revenait. La conscience de vivre une existence insignifiante, de n'avoir pour seul but que la vieillesse, et puis la mort.

Il ralluma la lumière et regarda dans la chambre. Elle était telle qu'avant : pupitre, commode pleine de livres, le vieux tapis rouge, poussiéreux et usé. Alors, c'était tout ? C'était tout ce qu'il y avait, une vieille maison en train de s'écrouler, une maison remplie de silence ?

Un autre verre. Il ouvrit les rideaux. Il voulait mourir tout de suite, se tuer.

La pluie s'était arrêtée. Les étoiles étaient dans le ciel. Il se retrouva bientôt, pieds nus, dans l'herbe froide et humide. Levant les yeux, il vit que les lourdes branches de leurs vieux arbres formaient un berceau de verdure contre le ciel. S'il pouvait étirer les bras et s'envoler là-haut...

Il était un prophète marchant sous ses arbres. La vie n'était que souffrance. *Les Ancêtres* lui avaient apporté la renommée. Il se cachait du monde, n'en ayant plus besoin depuis que ses visions avaient été confirmées. Il se glissa derrière un arbre, s'exerçant à se cacher. Sans savoir pourquoi, il entoura le tronc de ses bras. L'écorce était rugueuse et dure contre sa peau. Les choses n'étaient jamais ce qu'elles semblaient être, il y avait d'autres dimensions.

« Bruce ! Rentre dans la maison ! T'es malade ou quoi ? »

Angelica, une vieille femme laide en longue robe de nuit, regardait un fou enlacer un arbre.

Ils burent jusqu'au lever du soleil.

Images

How to tell this story? From the point of view of Lindsay Owens, the 39-year-old Canadian Literature Professor from Toronto, a balding but bearded fellow? Or through Kathleen's eyes? Lindsay wanted the people in St. Genevieve, Nova Scotia, to like him. He was quite prepared to like them also, to be friendly and down-to-earth. He did not realize the condescension in these thoughts. He needn't have worried. His new neighbours were neither impressed nor interested.

He had come to St. Genevieve for the first time four years

Images

Comment raconter cette histoire ? Du point de vue de Lindsay Owens, professeur de littérature canadienne de Toronto, un barbu de 39 ans aux cheveux clairsemés ? Ou à travers les yeux de Kathleen ? Lindsay voulait se faire aimer des gens de St. Genevieve, en Nouvelle-Écosse. Il était bien prêt à les aimer à son tour, à être amical et terre-à-terre. Il ne se rendait pas compte de la condescendance de ses pensées. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Ses nouveaux voisins n'étaient ni impressionnés ni intéressés.

C'était par hasard qu'il était venu à St. Genevieve la première fois, quatre ans

ago, by accident, after attending a Creative Writing Seminar in New Hampshire and deciding to drive back to Toronto through Canada. He had taken the wrong exit off the Trans-Canada Highway and then followed the coastline until it brought him to the little town in a little hollow beside the sea. There were boats, seagulls, wooden houses. He had tea and blueberry pie at a roadside diner. His waitress was the cook's granddaughter, a girl of ten with braids and a scrubbed, open face.

For those four years, the town had stayed with him as a place of serenity and sympathetic simplicity, a place where he would be able to write the book, the novel, he had always wanted to write. He felt his lifestyle was too cluttered in an academic way. "Mahogany and native art" was how he thought of his apartment. He thought in quotation marks a lot, and sometimes the phrases found a place in the articles that were accepted for publication in journals of literary criticism.

A week after he had come to stay in St. Genevieve and rented the top half of Kathleen's renovated wooden house, he sent gleeful postcards to literary friends:

Pink china poodle ashtray
Yellow plastic swag lamp
cardboard panelling ("pine")
orange wall-to-wall

Delightful!!!!

The place suited him perfectly. There was just enough squalor and disorder on the unpaved road to make him feel like a stranger. White sheets fluttered from clotheslines. Children chased one another, swearing. Women gossiped on steps. Kathleen, the landlady, was a "wench" (he used this word on another postcard). In her late thirties, with two

auparavant. Il venait de participer à un séminaire de création littéraire au New Hampshire et avait décidé de retourner à Toronto en voiture par le Canada. Il avait pris la mauvaise sortie sur la Transcanadienne et ensuite suivi la côte qui l'amena à cette petite ville dans un petit creux au bord de la mer. Il y avait des bateaux, des goélands, des maisons de bois. Il prit du thé et de la tarte aux bleuets dans un restaurant au bord de la route. Sa serveuse était la petite-fille du cuisinier, une enfant de dix ans aux cheveux tressés, et au visage bien propre et ouvert.

Pendant ces quatre ans, le village était demeuré, dans son esprit, un endroit de sérénité et de simplicité sympathique, un endroit où il pourrait écrire le livre, le roman qu'il avait toujours voulu écrire. Son mode de vie lui semblait trop encombré, d'un style trop universitaire. « Acajou et art autochtone » : c'est ainsi qu'il se représentait son appartement. Il pensait beaucoup entre guillemets, et ces phrases se retrouvaient parfois dans les articles que les revues de critique littéraire acceptaient de publier.

Une semaine après être arrivé à St. Genevieve et avoir loué l'étage supérieur de la maison de bois rénovée de Kathleen, il envoyait d'allègres cartes postales à ses amis littéraires :

Cendrier caniche de porcelaine rose
Lampe suspendue en plastique jaune
Panneaux de carton (« pin »)
Moquette orange

Charmant !!!!

L'endroit lui convenait parfaitement. Il y avait juste assez de sordide et de désordre sur la route de terre pour qu'il s'y sente étranger. Des draps blancs battaient au vent sur les cordes à linge. Les enfants couraient les uns après les autres, en jurant. Les femmes potinaient sur les marches. Kathleen, la propriétaire, était une « gaillarde » (il utilisa ce terme sur une autre carte postale). Approchant la quarantaine, mère de deux

teenage daughters, she could have operated an Elizabethan inn. Not hips, but haunches. A lovely, oval face, eyes dark but merry, twitching lips. He could have rented a better place in the centre of the town, on one of those sturdy, respectable, tree-lined streets, but those streets reminded him too much of the town he had grown up in in Ontario.

His big mistake, he realized later, was in becoming involved with Kathleen.

He had a schedule: wake up early, breakfast, write until about two, then walk to the post office for his mail. Upon his return, Kathleen would be sitting on the steps of the house, darning jeans, shelling peas, knitting. She was always doing something. She worked part-time in the dime-store; a car dropped her off before he came back from his walk. Her husband was away on a ship most of the time, a freighter or tanker or something; he was home maybe two months out of the year.

When Kathleen talked about him, it was with respect. Lindsay, used to women making disparaging remarks about men, liked this. Kathleen seemed to be such a *female* woman.

This did not imply that she was weak. Far from it.

He had heard her yell to one of her two daughters, "You'll get the back of my hand, girl!" The girl had been swearing, cursing her mother, slamming things around, yelling. Obnoxious girls, hulky, overweight, sullen, not too clean. The girl had stopped. Peace had come again. Seeing Kathleen's nimble fingers working with needle and thread, that little smile twitching at her lips, he knew she was not a woman to be taken for granted. She would never allow it. He had always managed to manoeuvre women out of his life, under the pretext of being cool and, of course, these women had always complied, under the same pretext. Standing on the bottom step, talking to Kathleen, he could imagine her saying, "Well, that's just plain b.s.!"

adolescentes, elle aurait pu tenir une auberge élisabéthaine. Non pas des hanches, mais une croupe imposante. Un joli visage ovale, des yeux rieurs quoique foncés, des lèvres frémissantes. Il aurait pu louer quelque chose de mieux au centre-ville, dans une rue solide, respectable et bordée d'arbres, mais ces rues lui rappelaient trop la ville dans laquelle il avait grandi en Ontario.

Sa grande erreur, comprit-il plus tard, fut de se lier avec Kathleen.

Il avait son horaire : lever matinal, déjeuner, écriture jusque vers deux heures, puis promenade jusqu'au bureau de poste pour y prendre son courrier. À son retour, Kathleen était habituellement assise sur les marches devant la maison, en train de raccommoder un jean, d'écosser des pois, de tricoter. Elle était toujours occupée. Elle travaillait à temps partiel au cinq-dix-quinze; une auto la déposait avant qu'il ne revienne de sa promenade. Son mari était parti la plupart du temps, sur un navire de charge, un pétrolier ou autre; il était à la maison peut-être deux mois par année.

Lorsque Kathleen parlait de lui, c'était avec respect, ce qui plaisait à Lindsay qui était habitué aux propos désobligeants des femmes à l'égard des hommes. Kathleen semblait être une femme vraiment *femme*.

Ce qui ne voulait pas dire qu'elle était faible. Loin de là.

Il l'avait entendue crier à l'une de ses deux filles : « Tu vas goûter à ma main, toi ! » La fille blasphémait, injurait sa mère, envoyait les choses en l'air en criant. Des filles détestables, balourdes, grosses, maussades, pas très propres. La fille avait arrêté. La paix était revenue. À regarder les doigts habiles de Kathleen manier le fil et l'aiguille, un petit sourire frémissant aux lèvres, il savait qu'elle n'était pas une femme à tenir pour acquise. Elle ne le permettrait jamais. Il avait toujours réussi, sous prétexte d'anticonformisme, à éloigner les femmes de sa vie et, bien sûr, elles y avaient toujours consenti sous le même prétexte. Debout au bas de l'escalier, parlant à Kathleen, il l'imaginait disant : Bah, tout ça c'est de la merde ! »

In October, after he had been there for a month, Kathleen knocked at his door one night when the girls were at a school dance. She was wearing a negligee and "red handknit pom-pom slippers." She carried her cigarettes, "Export A, and a green BIC lighter." She was very sexy.

He became obsessed with her life, and made notes for his book.

As a young bride, she told him, her husband had worked in the woods. A *woodcutter*. They had lived in another house then, a smaller one, beside a lake, on the edge of the woods. They had been poor, starting out. The babies had come right away, close together. She had had a garden she worked herself. Once, a bear had come out of the woods and she had frightened it away by firing over its head. She cooked on a wood stove and knit mittens for the children. There was a well. She had to draw water with a bucket. She made jelly and jam out of the wild berries that grew in the woods.

He liked to think of her in that little house at the edge of the woods, fourteen or fifteen years ago, a young bride, stirring those berries on the stove, a baby crying, soft light at night, the young husband coming home hungry and wet and Kathleen getting his supper, and then maybe sitting in the rocking-chair to soothe a crying infant. She moved like a song in this setting, a strong but feminine woman, unafraid of wild beasts but caring for man and children.

He had never known a woman like her, used as he was either to academic or arty independent girls and women, who, nevertheless, did not, he thought, possess one iota of Kathleen's ability at—living, was it? She was just different. That there was some tragedy, some sadness, he did not doubt. Why else would the husband choose a job where he was away so much?

Her girls were her blindspot, but perhaps this was an example of maternal feeling. Brash and ungraceful, they greeted him with, "Hiya, Prof!" Once, Helena, the older

En octobre, un mois après l'arrivée de Lindsay à St. Genevieve, Kathleen frappa à sa porte un soir où les filles étaient allées danser à l'école. Elle portait un négligé et des « pantoufles à pompons rouges tricotées à la main ». Elle avait emporté ses cigarettes, « Export A, et un briquet BIC vert ». Elle était très sexy.

La vie de Kathleen devint pour lui une obsession et il se mit à prendre des notes pour son livre.

Quand elle était jeune mariée, lui dit-elle, son mari travaillait dans le bois. *Bûcheron*. Ils vivaient alors dans une autre maison, plus petite, au bord d'un lac, à l'orée du bois. Ils étaient pauvres, au début. Les bébés étaient venus tout de suite, à peu d'intervalle. Elle avait un jardin qu'elle entretenait elle-même. Une fois, un ours était sorti du bois et elle lui avait fait peur en tirant une balle au-dessus de sa tête. Elle faisait la cuisine sur un poêle à bois et tricotait des mitaines pour les enfants. Il y avait un puits. Elle devait puiser l'eau avec un seau. Elle faisait de la gelée et de la confiture avec les petites baies qui poussaient dans la forêt.

Il aimait l'imaginer dans cette petite maison à l'orée du bois il y a quatorze ou quinze ans, jeune mariée, remuant les baies sur le poêle, un bébé pleurant, une douce lumière le soir, le jeune mari rentrant à la maison affamé et trempé, et Kathleen lui servant son souper, puis s'asseyant peut-être dans la chaise berceuse pour apaiser les pleurs d'un nourrisson. Elle se déplaçait comme une chanson dans ce décor, une femme à la fois forte et féminine qui ne craignait pas les animaux sauvages et veillait avec sollicitude sur homme et enfants.

Il n'avait jamais connu de femme pareille, étant habitué à des filles ou femmes indépendantes du genre universitaire ou artiste qui, néanmoins, ne possédaient rien, selon lui, de l'aptitude de Kathleen à — vivre, n'était-ce pas cela ? Elle était tout simplement différente. Qu'il y eût du drame, de la tristesse, il n'en doutait pas. Pourquoi donc son mari aurait-il choisi un emploi l'obligeant à s'absenter aussi longtemps ?

Les filles étaient sa seule faiblesse, mais c'était là peut-être un exemple de sentiment maternel. Effrontées et déplaisantes, elles accueillaient Lindsay d'un : « Salut, le prof ! » Une fois même, l'aînée, Helena,

one, had thrown her arms around his neck and cried, "What the fuck's new, Prof?" She had smelled dirty and unwashed. Other times they didn't speak to him at all, just passed him by wordlessly, with openly disdainful looks.

"As long as they stay out of trouble," Kathleen told him. "I want them to be nice girls."

He didn't like the phrase "nice girls" and didn't like hearing Kathleen say this. He thought perhaps she worried about them getting pregnant. Both girls had boyfriends, guys of eighteen or nineteen who arrived in noisy cars. He knew the gang they hung around with, losers with vacant, bored, often dumb faces.

He had this fantasy about taking Kathleen away to Toronto, but it was the thought of her girls hulking around his apartment that spoiled it. Dirty feet on the tables he had stripped down so carefully himself, chewing gum noisily as they flopped on the couch.

He knew that Kathleen would one day be a lovely memory. Her fingers creeping over his body. He thought of this, and wished for it, even though, at times like this, when he was alone with her, he could not imagine actually leaving her.

He should have *feared* her, he told himself later.

One night around Hallowe'en, he went for a walk. At the corner, the usual crowd of kids had congregated. They were laughing, talking. He could hear the words "fuck" and "shit" as he came close to them. They seemed to use these words more than any other. As he passed them, he smelled the unmistakable smell of marijuana and suddenly grinned, because he hadn't been expecting this. Before the grin could leave his face, he found himself staring at Helena, who smirked. He said nothing and walked home. Behind him, the kids were quiet and then they broke into loud laughter. To say, Listen, I don't care? But then, if he said this, what would Kathleen say?

lui avait jeté les bras autour du cou en s'écriant : « Pis, que c'est que tu fous de neuf, mon-sieur-le-pro-fes-seur ? » Elle sentait la saleté, la crasse. D'autres fois, elles ne lui parlaient pas du tout, passant à côté de lui sans dire un mot, le regard ostensiblement méprisant.

« Du moment qu'elles ne font pas de stupidités, lui dit Kathleen. Je veux que ce soient des bonne filles. »

Il n'aimait pas l'expression « bonnes filles » et n'aimait pas entendre Kathleen parler ainsi. Elle s'inquiétait peut-être de les voir tomber enceintes, se dit-il. Les deux filles avaient des petits amis, des garçons de dix-huit ou dix-neuf ans qui arrivaient dans des voitures bruyantes. Il connaissait la bande avec laquelle elles se tenaient, des ratés, au regard vague, blasé, et souvent niais.

Il se voyait emmenant Kathleen avec lui à Toronto, mais c'était l'idée des filles traînant leur masse dans son appartement qui gâchait tout. Il les imaginait mâchant bruyamment de la gomme en se laissant choir sur le divan, leurs pieds sales sur les tables qu'il avait si soigneusement décapées lui-même.

Il savait que Kathleen serait un jour un joli souvenir. Les doigts de Kathleen glissant sur son corps. Il pensait à cela, et l'espérait, même si parfois, comme en ce moment, lorsqu'il était seul avec elle, il ne pouvait imaginer de la quitter véritablement.

Il aurait dû la *craindre*, se dit-il plus tard.

Un soir, vers l'Halloween, il alla se promener un peu. Le groupe de jeunes habitués s'était réuni au coin de la rue. Ils riaient, parlaient. En approchant, il entendit les mots « Christ » et « Câlce ». Ce sont les mots qui revenaient sans cesse. En passant près d'eux, il sentit l'odeur indubitable de la marijuana et sourit parce qu'il ne s'y attendait pas. Avant d'avoir pu chasser son sourire, il se retrouva face à face avec Helena qui le regardait d'un air narquois. Il ne dit rien et rentra à la maison. Derrière lui, les jeunes qui avaient d'abord été silencieux, éclatèrent d'un rire sonore. Et s'il leur disait : « Écoutez, cela m'est égal ! » Mais alors, qu'est-ce que Kathleen dirait ?

"You think you're something," Helena hissed at him at the post office the next day, "telling the cops on us."

"Me? I don't know what you're talking about."

"Yeah, sure, sure."

"What do you mean, the *cops*?"

"We know all about it!" Before he could say anything else, Helena was gone.

They thought *he* had called the *cops*?

"I guess they finally caught whoever was peddling dope," Kathleen told him that night. "Big bust last night."

"Oh?"

"Good thing too. There's enough trouble around here without *that*." She was peeling potatoes, gathering the peelings together with those white fingers of hers. "I'd kill the girls if I ever caught them doing *that*."

He sat down at the table. She reached behind her to plug in the electric kettle. "They think I'm the one who called," he told her.

"Who? The kids?"

"That's what they say." He tried to laugh, wanting to sound casual.

"Oh, gossip. Don't pay any attention to it."

"I can't imagine why they should think that."

She shrugged. The water was boiling. He watched her scoop the rest of the peelings up and then wipe the counter vigorously, wringing out the cloth. Strong fingers, he thought, but graceful. And also gentle. She measured out instant coffee and poured water over it.

"Just talk," she said. "Don't pay any attention to it. If I believed half of what I heard I'd be in the nut house."

"Helena thinks I did it."

"Does she? Don't mind her. She always thinks everyone's against her. A stage. But listen, if you ever see the girls doing anything they shouldn't, I want you to know that I'd back you up in anything. Kick them in the ass if you like."

« Tu te penses ben smatte, lui siffla Helena le lendemain au bureau de poste. Aller bavasser à la police.

– Moi ? Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Ouais, ouais.

– Qu'est-ce que tu veux dire, la police ?

– On est au courant ! » Mais avant qu'il ne puisse répliquer, Helena s'en était allée.

Ils pensaient que c'était *lui* qui avait appelé la *police* ?

« Ça m'a tout l'air qu'ils ont finalement arrêté la personne qui vendait de la drogue, lui dit Kathleen ce soir-là. Grosse descente, hier soir.

– Ah oui ?

– Bonne affaire à part ça. Y'a assez de problèmes ici sans ça.

Elle pelait des patates et recueillait les pelures de ses doigts blancs.

– Je tuerais les filles si je les prenais à faire ça.

Il s'assit à la table. Elle allongea le bras derrière elle pour brancher la bouilloire électrique.

– Ils pensent que c'est moi qui ai appelé la police, lui dit-il.

– Qui ? Les jeunes ?

– C'est ça qu'ils disent.

Il essaya de rire, feignant la désinvolture.

– Ah, des racontars, dit-elle. Faut pas que tu portes attention à ça.

– Je ne peux pas imaginer pourquoi ils pensent cela. »

Elle haussa les épaules. L'eau bouillait. Il la regarda ramasser le reste des pelures, essuyer vigoureusement le comptoir, puis tordre le linge. Des doigts forts, pensa-t-il, mais gracieux.

Et délicats aussi. Elle mesura le café instantané et versa l'eau par-dessus.

« Y font juste parler, dit-elle, fais pas attention à ça. Si je croyais la moitié de ce que j'entends, je serais rendue à l'asile.

– Helena pense que c'est moi le responsable.

– Ah oui ? Occupe-toi pas d'elle. Elle pense toujours que tout le monde est contre elle.

C'est une mauvaise passe. Mais écoute, si jamais tu vois les filles faire quelque chose qu'elles devraient pas faire, je veux que tu saches que je t'appuierais. Donne-leur un coup de pied dans le derrière si tu veux. »

He wanted to say, *I don't care*. How did she see him anyway? As a middle-aged fogey or something? He rubbed his hair, looked at her broad hips as she searched the cupboard for matches.

"I mean, I know you feel the same way about it that I do," she said.

That, he thought later, was when he should have said: "Look, I don't feel that way at all. I'm much different than the way you imagine me to be. I've done all kinds of things you'd disapprove of, like smoking what you call dope. On occasion only, of course, so please don't get me wrong. You should get out of this backwater, Kathleen."

But why hadn't he? He thought that maybe she imagined he was her husband or something, sitting in her kitchen while she prepared the meal. He could imagine her saying to her real husband, the absent Gregory, "You'll just have to speak to those girls." And to the girls: "Listen to your father. Show some respect."

"It was Helena's boyfriend who was caught," Kathleen told him. "I've forbidden her to see him again."

"I didn't do it," he told Helena.

"Go to hell," she answered.

"We'll get you," Helena's boyfriend told him, before roaring off in his noisy car. He was a thin, greasy kid with red, squinty eyes.

The kids sneered when he passed them. A rock grazed his leg.

A window was broken in his apartment.

Should he go to the police?

But wouldn't that confirm in their minds that it was he who had told them in the first place?

And then what would they do?

"It's hard being on my own," Kathleen said when he showed her the window. So he had to go to the hardware

Il avait le goût de dire, *Je m'en fous*. Pour qui le prenait-elle, après tout ? Pour un vieil imbécile ou quoi ? Il se passa la main dans les cheveux, et regarda les larges hanches de Kathleen tandis qu'elle cherchait des allumettes dans l'armoire de la cuisine.

– Je veux dire, je sais que tu as les mêmes idées que moi à ce sujet-là », dit-elle.

C'est là, se dit-il plus tard, qu'il aurait dû dire : « Écoute, je n'ai pas les mêmes idées. Je suis bien différent de ce que tu imagines. J'ai fait toutes sortes de choses que tu désapprouverais, comme fumer ce que tu appelles de la drogue. À l'occasion seulement, bien sûr, alors comprends-moi bien. Tu devrais partir de ce coin perdu, Kathleen. »

Alors pourquoi ne lui avait-il pas dit ? Elle le prenait peut-être pour son mari, songea-t-il, assis dans la cuisine de Kathleen pendant qu'elle préparait le repas. Il se l'imaginait disant à son vrai mari, le Gregory absent : « Il va falloir que tu parles aux filles. » Et disant aux filles : « Écoutez votre père. Montrez un peu de respect. »

– C'est le petit ami de Helena qui s'est fait prendre, lui dit Kathleen. Je lui ai interdit de le revoir. »

« C'est pas moi, dit-il à Helena.

– Va donc chier, répondit-elle.

– Tu vas nous payer ça », lui dit le petit ami de Helena avant de s'élancer au volant de son auto bruyante. C'était un maigrelet crasseux aux yeux louches et rougis.

Les jeunes ricanèrent quand il passa près d'eux. Une roche lui rasa la jambe.

On cassa une fenêtre de son appartement.

Devait-il aller au poste de police ?

Mais cela ne viendrait-il pas confirmer dans leur esprit que c'était bien lui qui avait averti les policiers ?

Et que feraient-ils ensuite ?

– C'est dur pour moi d'être toute seule, dit Kathleen lorsqu'il lui montra la fenêtre. Alors, il dut aller à la quincaillerie,

store, buy glass and replace the window himself, following the instructions of the clerk (which he'd written down carefully).

Confront them. Confront the kids, honestly and directly.

There were eight or ten of them on the street corner. It seemed as if they had been waiting for him. The circle seemed to open just a little bit, letting him in.

There were only three girls, Kathleen's two among them. The guys were a little older, skinny, long-haired, wearing the inevitable jeans, with vague but knowing looks on their faces. One boy had a cut on his cheek and played with a jack-knife, which he kept throwing into the ground.

How was it that he was surrounded by them? Had he moved closer? The faces seemed to encircle him, smirking and laughing silently.

"I just wanted to tell you," he began, "that it wasn't me who called the police. I wouldn't do such a thing. Why, I—" He was about to say that he had smoked up too. But did he want to have anything in common with them, really? "I couldn't care less what you do, really."

"Yeah sure, Prof," one of the boys said.

Laughter.

"Yeah, we know all about it."

"I've got nothing against you," Lindsay said.

"Yeah, yeah, we know."

The fellow with the jack-knife began picking his teeth with it.

"Go on back to your books, Professor."

"Go on back to Trono."

"Hey, you really queer?"

They laughed and moved away, leaving him standing there alone. *We know all about it.* What did they mean? They were in a tight circle now, moving down the street, no longer laughing. The jack-knife boy looked over his shoulder and whispered something to the girl next to him.

acheter une vitre et remplacer la fenêtre lui-même en suivant les instructions du vendeur (qu'il avait scrupuleusement écrites sur un bout de papier).

Leur parler face à face. Parler aux jeunes, honnêtement et directement.

Il y en avait huit ou dix au coin de la rue. On aurait dit qu'ils l'attendaient. Le cercle sembla s'entrouvrir, juste assez pour le laisser entrer.

Il n'y avait que trois filles, dont celles de Kathleen. Les garçons étaient un peu plus vieux, maigres, les cheveux longs, vêtus des inévitables jeans, le regard à la fois vague et entendu. Un garçon avait une coupure sur la joue et jouait avec un couteau de poche qu'il n'arrêtait pas de lancer dans la terre.

Comment s'était-il retrouvé au milieu du groupe ? S'était-il rapproché d'eux ? Il était entouré de visages narquois qui riaient silencieusement.

– Je voulais seulement vous dire, commença-t-il, que ce n'est pas moi qui ai appelé la police. Je ne ferais jamais une chose pareille. En fait, je... » Il allait dire qu'il avait aussi fumé du pot. Mais voulait-il vraiment avoir quelque chose en commun avec eux ? « Ce que vous faites m'est parfaitement égal, O.K. ?

– Ouais, le prof, dit l'un des garçons.

Des rires.

– Ouais, on est au courant de tout ça.

– Je n'ai rien contre vous, dit Lindsay.

– Ouais, ouais, on sait ça.

Le type au couteau se mit à se curer les dents avec son arme.

– Retourne donc à tes livres, le prof.

– Retourne donc à Toronto.

– Aie, c'est-tu vrai que t'es une tapette ?

Ils s'éloignèrent en riant, le laissant là, tout seul. *On est au courant de tout ça.* Que voulaient-ils dire ? Ils marchaient dans la rue, leur cercle maintenant bien serré. Ils ne riaient plus. Le garçon au couteau se retourna dans sa direction et souffla quelque chose à la fille à côté de lui.

Going up the stairs, he heard the bathwater running downstairs, which meant that Kathleen would be up later. Did they know about that as well? Maybe he ought to stop seeing her? But how could he? It was she who came up to see him and how could he just lock his door?

"This gossip is really bothering me," he told her later, as her fingers crept across his thigh.

"You bother me," she murmured, biting his ear.

Was that a door closing downstairs? He listened.

It was just that he had never been seen so wrongly before. He did not think that anyone had ever seen him as anyone other than the person he was, a modern liberal-minded, good-natured, intelligent man of medium looks. He liked to be thought *interesting*. He had a way of talking at parties, something between intellectual cynicism and gentle frankness, which he felt was successful. People listened to him. He received invitations to dinner, to other parties, and he, in turn, hosted his own small parties. He had three or four old friends with whom he shared a private code of joking. He liked to think his former lovers bore him no ill-will.

It was not only being disliked that bothered him, but also the fact that he was being judged so harshly by people who would, normally, be just a little bit *impressed* with him.

He could just leave, of course, but there was Kathleen, who was coming up the stairs more and more often and who seemed to depend on him. Also, his work was going well, and thrived on the visits from downstairs, developed even from these visits. The happenings of the night before became the words he put on paper the next day. And didn't he want to rectify the image these people had of him before he went away?

Coming home one day from his walk, earlier than usual, he found Helena, in a bathrobe, sitting at his desk, just about to open the box that held his work. Her hand was just ready to lift the cover when he opened the door. For a

En montant l'escalier, il entendit l'eau du bain couler en bas, ce qui voulait dire que Kathleen monterait plus tard. Est-ce qu'ils étaient au courant de cela aussi ? Peut-être devrait-il arrêter de la voir ? Mais comment ? C'était elle qui montait le voir et comment aurait-il pu lui fermer sa porte ?

– Ces racontars me dérangent beaucoup, lui dit-il plus tard tandis que les doigts de Kathleen glissaient sur sa cuisse.

– Toi aussi, tu me déranges », murmura-t-elle en lui mordillant l'oreille.

Est-ce qu'une porte avait été fermée en bas ? Il écouta attentivement.

C'était qu'on n'avait jamais eu une aussi mauvaise opinion de lui. À sa connaissance, les gens l'avaient toujours vu tel qu'il était, comme un homme moderne à l'esprit libéral, accommodant, intelligent et pas mal de sa personne. Il aimait qu'on le trouve intéressant. Sa façon de s'exprimer dans les soirées se situait quelque part entre le cynisme intellectuel et une aimable franchise, formule qui, croyait-il, lui réussissait bien. Les gens l'écoutaient. Il recevait des invitations à dîner, à des réceptions, et lui, à son tour, donnait de petites soirées. Il avait trois ou quatre bons vieux amis avec qui il partageait un code de plaisanteries. Il aimait penser que ses anciennes maîtresses ne lui gardaient pas rancune.

Ce n'était pas seulement le fait de ne pas être aimé qui le dérangeait, mais aussi d'être jugé si sévèrement par des personnes qui normalement auraient dû être quelque peu *impressionnées* par lui.

Il pouvait toujours partir, bien sûr, mais il y avait Kathleen, qui montait de plus en plus souvent l'escalier et semblait compter sur lui. Et puis, son travail allait bien et profitait des visites d'en bas, progressait même grâce à elles. Les événements de la veille devenaient les mots qu'il mettait sur papier le lendemain. Et ne voulait-il pas rectifier l'image que ces gens se faisaient de lui avant de partir ?

Un jour, rentrant de sa promenade plus tôt que d'habitude, il trouva Helena, en robe de chambre, assise à son pupitre, sur le point d'ouvrir la boîte qui contenait ses papiers. Sa main était prête à soulever le couvercle lorsqu'il ouvrit la porte. Pendant

moment they looked at each other, and she appeared frightened, but then her face assumed its usual to-hell-with-you look.

"What do you think you're doing?"

"I've got the flu today," she said gaily, swinging around on the swivel chair. "I stayed home from school."

"You can't just come into another person's home and go through their things."

"It's my mother's house. We have a key. You don't own this place."

"No, but I rent it, and I'll give you just one minute to get out of here, before I—"

"Call the cops?" she smirked. "You're good at that."

"Get out of here."

"No."

"Get out! Right now!" He felt like hitting her, getting that defiant look out of her eyes. She was swinging back and forth on the chair, using her little finger as a lever.

"You can't make me," she said.

"I'll tell your mother on you."

"Huh. I'm not sacred of her."

What could he do? The situation was ridiculous. He could not pull her out, although he very much wanted to do this. He felt like seizing her by the arms and throwing her bodily down the stairs.

"You can go fuck yourself," she said softly, grinning.

"I don't know what you have against me. I never did anything to you."

"Yeah, sure, tell me another one."

"But I didn't."

"It's all your fault that I can't see Philip." Her hand toyed with the box. What had she hoped to find? Something to blackmail him with?

She must know about me and her mother, he thought.

"Who told you it was me?" he asked.

un instant ils se regardèrent et elle sembla apeurée, puis son visage reprit son air je-m'en-foutiste habituel.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– J'ai la grippe aujourd'hui, dit-elle gaiement, en se balançant sur le fauteuil pivotant. Je ne suis pas allée à l'école.

– Tu ne peux pas rentrer chez les gens comme ça et te mettre à fouiller dans leurs affaires.

– C'est la maison de ma mère. On a la clé. C'est pas toi le propriétaire.

– Non, mais je paye le loyer, et je te donne une minute, pas plus, pour sortir d'ici avant que je.....

– Que t'appelles la police ? rétorqua-t-elle, narquoise. T'es bon là-dedans.

– Sors d'ici.

– Non.

– Sors ! Tout de suite ! » Il avait envie de la frapper pour lui faire perdre son regard de défi. Elle continuait à se balancer dans le fauteuil, se servant de son petit doigt comme d'un levier.

« Tu peux pas me forcer, dit-elle.

– Je vais le dire à ta mère.

– Pis. J'ai pas peur d'elle. »

Que pouvait-il faire ? La situation était ridicule. Il ne pouvait pas la traîner dehors, malgré l'envie qu'il en avait. Il aurait voulu la prendre par les bras et la lancer en bas de l'escalier.

« Tu peux ben aller chier, souffla-t-elle doucement en grimaçant.

– Je ne sais pas pourquoi tu m'en veux. Je ne t'ai rien fait.

– Ouais, en as-tu d'autres histoires de même à me raconter ?

– Mais je n'ai rien fait.

– C'est de ta faute si je peux pas voir Philip.

Sa main jouait avec la boîte. Qu'est-ce qu'elle avait espéré trouver ? Quelque chose pour faire du chantage ?

Elle doit être au courant de sa mère et moi, se dit-il.

« Qui t'a dit que c'était moi ? demanda-t-il.

"The old lady," she answered, finally, getting up and moving to the door, where she hesitated for a minute, as if to say something else, but then apparently changed her mind and ran down the stairs, slamming the door behind her.

When he confronted her, Kathleen didn't seem surprised. If anything, she seemed amused. "Because I knew you felt the way I did." She came and put her arms around him. "Because the girls respect you, like a father. You're almost like a father to them, you know."

"I'm not almost like a father to them." He pushed her away. "They dislike me." Nevertheless, he felt relieved. He had been rehearsing the speech all day, and had expected her to be angry. Which was ridiculous, since it was he who should have been angry.

"They ought to fear their father."

"But I'm not their father. Did you call the police?"

"What's the difference who called? It put a good scare into them."

"But it does matter. Because it wasn't me. I'm disappointed in you, Kathleen. You shouldn't have done that."

"Look, don't tell me what to do and what not to do, okay? Don't try to run my life for me. No man tells me what to do! And you're not going to start now!"

"Who's telling you what to do? I think you owe me an apology, to tell you the truth."

"Get out of here!"

He stayed out. The snow came. He went for his walk earlier and came home before Kathleen did. With Christmas coming, she worked full-time at the store many days. Downstairs he could hear the TV, the stereo, the toilet flushing. Everything seemed to be the same. Once, he saw Kathleen pulling stiff, frozen sheets off the line. At night, he heard the bathwater running as he typed. He had started writing

– Ma mère », finit-elle par répondre. À la porte, elle hésita un instant comme pour dire quelque chose, mais elle changea apparemment d'idée et courut dans l'escalier en claquant la porte derrière elle.

Lorsqu'il lui en parla, Kathleen n'eut pas du tout l'air surprise. En fait, elle semblait même amusée. « C'est parce que je savais que tu penses comme moi. » Elle s'approcha et mit ses bras autour de lui. « Parce que les filles te respectent, comme un père. Tu es presque un père pour elles, tu sais.

– Je ne suis pas presque un père pour elles.

Il la repoussa.

– Elles me détestent. »

Il était néanmoins soulagé. Il avait pratiqué son discours toute la journée et s'attendait à ce qu'elle se mette en colère. Ce qui était ridicule, étant donné que c'était lui qui aurait dû être en colère.

– Elles devraient craindre leur père.

– Mais je ne suis pas leur père. Est-ce que c'est toi qui as appelé la police ?

– Quelle différence ça peut faire qui a appelé ? Ça leur a fait une belle peur.

– Mais ça fait une différence. Parce que ce n'était pas moi. Tu me déçois, Kathleen. Tu n'aurais pas dû faire ça.

– Écoute, tu vas pas me dire ce que je dois faire ou pas faire, O.K. ? Essaie pas de mener ma vie pour moi. Y'a pas un homme qui me dit quoi faire ! Et c'est pas toi qui vas commencer !

– Mais personne te dit quoi faire ! Je pense que tu me dois des excuses, à dire le vrai !

– Sors d'ici. »

Il ne revint pas. La neige arriva. Il allait se promener plus tôt et rentrait à la maison avant Kathleen. Noël approchant, elle travaillait souvent à temps plein au magasin. En bas, il entendait la télé, la chaîne stéréo, la chasse d'eau de la toilette. Tout semblait comme avant. Une fois, il vit Kathleen retirer de la corde à linge des draps tout raides, gelés. Et le soir, il entendait l'eau du bain couler tandis qu'il tapait à la machine. Il avait commencé à

at night now. At the post office, he met Kathleen, her arms full of parcels. She nodded, moved on. One Saturday morning, Kathleen and her two girls put outside Christmas lights up. He felt like saying he was sorry. But for what? Then he thought that he could always forgive *her*.

Helena had a new boyfriend, a chubby fellow with a beard and a Volkswagen. He could hear Christmas carols being played. He bought a box of Christmas cards and sent them to his friends in Toronto. A woman, a potter he had had a short affair with the year before, sent him a coffee mug. His mother sent him a shirt and a pair of socks and from another friend he had a book of self-published poetry.

He felt then like going down to Kathleen's kitchen and saying, "Listen to this." He would read the poetry; she would make coffee, maybe serve him Christmas cookies. The kitchen would be warm and if the girls were out, he would pull her onto his lap and she would surely say, "That's poetry?" Which wouldn't be so bad since the poetry wasn't very good.

The girls actually smiled at him one day.

But then, a few days before Christmas, Kathleen's husband, Gregory, came home. A car delivered him late at night. The next morning he saw him. He was a fat little man with the complexion of a drinker and a round belly. A silly face, a grin something between servility and slyness. Curly grey hair, cut short.

He felt let down. The man was a disappointment, did not fit the image of the young husband emerging cold and hungry out of the woods. He did not think he would have been jealous of the imagined husband, but of this man.... He missed Kathleen and thought that after Gregory was gone again, he might just knock at the door downstairs one afternoon, as if nothing had happened.

Boxing Day Night, Lindsay, having had a few solitary

écrire le soir. Au bureau de poste, il rencontra Kathleen qui avait les bras pleins de colis. Elle salua de la tête et continua son chemin. Un samedi matin, Kathleen et ses deux filles installèrent les lumières de Noël à l'extérieur. Il avait envie de s'excuser. Mais de quoi ? Puis il décida qu'il pouvait toujours lui pardonner, à elle.

Helena avait un nouveau petit ami, un grassouillet nanti d'une barbe et d'une Volkswagen. Lindsay entendait jouer des cantiques de Noël. Il acheta un boîte de cartes de souhaits et les envoya à ses amis de Toronto. Une femme, une potière, avec laquelle il avait eu une aventure l'année précédente, lui envoya une tasse à café en terre cuite. Sa mère lui envoya une chemise et une paire de chaussettes, et, d'un autre ami, il reçut un recueil de poésie publié à ses frais.

Il avait le goût de descendre dans la cuisine de Kathleen et de dire : « Écoute-moi ça. » Il lirait les poèmes, elle ferait du café et lui servirait peut-être même des biscuits de Noël. La cuisine serait chaude et, si les filles n'étaient pas là, il la prendrait sur ses genoux et elle dirait sûrement: « Ça c'est de la poésie ? » Ce qui ne serait pas si mal vu que les poèmes n'étaient pas très réussis.

Un jour, les filles lui adressèrent même un sourire.

Mais quelques jours avant Noël, Gregory, le mari de Kathleen, revint à la maison. Une auto le déposa tard dans la nuit. Le lendemain matin, il le vit. C'était un petit gros au teint de buveur et à bedaine ronde. Un visage stupide, un sourire à mi-chemin entre la servilité et la ruse. Cheveux gris bouclés, coupés courts.

Lindsay était consterné. L'homme était une déception, ne concordait pas avec l'image du jeune mari émergeant du bois affamé et gelé. Il n'aurait pas pu être jaloux du mari de son imagination, mais de cet homme... Il s'ennuyait de Kathleen et envisageait d'aller frapper à la porte d'en bas un après-midi, une fois Gregory parti, comme si rien ne s'était produit.

C'est le lendemain de Noël. Il fait nuit. Lindsay, après avoir pris quelques verres en solitaire,

drinks, is lying on the couch (actually the couch Kathleen and husband had when first married, but now re-covered in stretchy chintz) reading. Downstairs, Kathleen and her husband are coming home. They have been to a party, he knows, since he saw Kathleen all dressed up when she left the house. They are arguing. He can hear every word. They yell, something is thrown against the wall, the man's voice rises in something that is beyond a yell. Rather, it is a low, brutal cry. Kathleen is crying, whimpering, "No, please don't. Not again. You promised." There are sounds of slapping, then thumps. Kathleen screams; the man seems to growl, "There, you bitch." There is a scuffle, there are more screams, the door is opened and then the noise is outside.

Peasants, Lindsay thinks. Sordid people. Her screams sound alien, almost deserved. There is silence then. Was that the noise of Gregory bolting the door? He has locked his wife out. What a low-life comedy. She'll probably wait until her husband is asleep and then break a window or something to get in. What awful people, really. He is sick of them all: the slovenly girls, Kathleen with her little morality, the drunken, stupid husband.

He goes to the window to look out and sees Kathleen kneeling in the snow. She is in her nightdress, and right beneath the street light. It has started to snow again, just lightly, and Kathleen appears to be a small, bowed figure, suffering in that circle of light out there in the darkness. And the cold.

She'll freeze, he thinks, jolted. She's probably drunk, he thinks, and reaches for his coat. She was a woman he had cared for, after all.

He goes outside.

"Kathleen," he says, "come inside. You'll freeze to death." Kathleen now, the woman he has known, not a comical character out of some working-class mess. "Come on, Kathleen. Come inside with me." The lights downstairs are

est étendu sur le divan (celui-là même que Kathleen et son mari possédaient au début de leur mariage et qui est maintenant recouvert de chintz élastique). Il lit. En bas, Kathleen et son mari rentrent à la maison. Ils sont allés à une soirée, Lindsay le sait, car il a vu Kathleen sortir de la maison, sur son trente-six. Ils se disputent. Il entend tout ce qu'ils disent. Ils crient, un objet vient frapper le mur, la voix de l'homme s'élève en quelque chose qui dépasse le cri. C'est plutôt une plainte caverneuse, brutale. Kathleen pleure, gémit. « Non, s'il te plaît. Ne recommence pas. T'as promis. » Il y a des bruits de gifles, puis de chutes. Kathleen crie. On dirait que l'homme grogne. « Tiens, salope. » Il y a une échauffourée, d'autres cris, la porte s'ouvre, puis les bruits proviennent de dehors.

Des paysans, conclut Lindsay. Des gens sordides. Les hurlements de Kathleen ont quelque chose d'étranger, comme si elle l'avait bien mérité. Puis, vient le silence. Était-ce le son de Gregory fermant la porte à clé ? Il a mis sa femme à la porte. Quelle comédie de bas-fonds. Elle va probablement attendre que son mari se soit endormi, puis casser une fenêtre pour rentrer. Quels gens affreux, vraiment. Ils le dégoûtent, tous : les filles débraillées, Kathleen et sa petite moralité, le mari ivrogne et imbécile.

Il regarde par la fenêtre et voit Kathleen à genoux dans la neige. Elle est en robe de nuit, juste en dessous du lampadaire. Il a recommencé à neiger, tout doucement, et Kathleen, une petite silhouette voûtée, souffre dans un cercle de lumière au milieu de l'obscurité. Et du froid.

Elle va geler, se dit-il, en sursautant. Elle est probablement soûle, se dit-il, en prenant son manteau. C'était un femme pour laquelle il avait éprouvé de l'affection, après tout.

Il sort.

« Kathleen, appelle-t-il, rentre. Tu vas mourir de froid. » Kathleen maintenant, la femme qu'il a connue, pas un personnage comique de quelque drame populaire. « Allons, Kathleen. Viens avec moi. » Les lumières

out, and he thinks that probably Gregory has passed out. He thinks he will take Kathleen upstairs, give her something warm to drink and then let her stay there until it is certain that Gregory is indeed asleep.

Has she heard him? "Kathleen!" he calls, louder this time.

She raises her face. For a minute, it seems to him that she does not recognize him. Her face is loose, swollen with drunkenness, vaguely sleepy. But then it changes. She recognizes him. Her face is full of contempt.

"Fucking creep," she says. "Fucking queer. What the hell do you know anyway?"

"Kathleen, it's cold outside. Come..."

"Leave me alone!"

He moves closer, "Kathleen—"

"LEAVE ME ALONE, YOU CREEP!"

She is drunk, he knows. He must get her inside.

"Idiot!" she hisses at him. "Just mind your own business. You think you're so smart, don't you? Creep, creep, creep!"

He turns and goes. What if she freezes to death? She is out there wearing only her nightie and the night is freezing. And Gregory has locked her out. After beating her.

How can you leave her out there? he thinks.

Creep, she had said. And what do you know?

Coward, he thinks. I'm a coward. I should see that she gets inside.

Should he go back and try again?

But then, after what seems like an hour, although only a little while has elapsed, he hears the door opening downstairs. He keeps thinking about Kathleen in the snow and his failed efforts. Only later does this image shift and he is left with the figure of a woman kneeling in the light, that small circle of light in the night darkness, while the winter snow falls silently. Like the character in some tragic Russian novel set in a remote land of frozen suffering.

sont éteintes en bas, Gregory est probablement tombé dans les pommes, pense Lindsay. Il veut emmener Kathleen en haut, lui donner quelque chose de chaud à boire, puis la laisser rester jusqu'à ce qu'il soit certain que Gregory est bien endormi.

L'a-t-elle entendu ? « Kathleen ! » appelle-t-il, plus fort cette fois.

Elle lève la tête. Pendant un instant, il a l'impression qu'elle ne le reconnaît pas. Son visage est flasque, bouffi par l'ivresse, un peu endormi. Mais il change bientôt. Elle le reconnaît. Son regard est plein de mépris.

« Maudit salaud, dit-elle. Maudite tapette. Qu'est-ce que tu peux bien savoir de toute façon ?

– Kathleen, il fait froid dehors. Viens...

– Laisse moi tranquille.

Il se rapproche.

– Kathleen...

– LAISSE-MOI TRANQUILLE ! SALAUD ! »

Elle est soûle, il le sait. Il faut qu'il l'emmène à l'intérieur.

« Imbécile ! lui siffle-t-elle. Mêle-toi de tes affaires. Tu te penses bien intelligent, hein ? T'est rien qu'un salaud ! »

Il s'en va. Et si elle mourait de froid ? Elle porte seulement sa robe de nuit et le temps est glacial. Et il y a Gregory qui a fermé la porte à clé. Après l'avoir battue.

Comment peux-tu la laisser dehors ? pense-t-il.

Salaud, avait-elle dit. *Et qu'est-ce que tu peux bien savoir ?*

Lâche, se dit-il. Je suis un lâche. Je devrais la faire rentrer.

Devait-il retourner sur ses pas et faire une nouvelle tentative ?

Mais après ce qui semble être toute une heure, même s'il ne s'est écoulé qu'un court moment, il entend la porte d'en bas s'ouvrir. Il pense constamment à Kathleen dans la neige et à ses vains efforts à lui. Ce n'est que plus tard que cette image vient à se modifier et qu'il ne reste plus que la silhouette d'une femme à genoux dans la lumière, un petit cercle de lumière dans l'obscurité de la nuit, tandis que la neige d'hiver tombe silencieusement. Comme le personnage tragique d'un roman russe se déroulant dans une terre lointaine de souffrance glacée.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres littéraires

GARNEAU, Michel. *Blues des élections*, Montréal, La Fabrique, 1972.

GARNEAU, Michel. *Les Célébrations suivi de Adidou Adidouce*, Montréal, VLB Éditeur, 1977.

MAILLET, Antonine. *Don l'Original*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., 1972.

MAILLET, Antonine. *La Sagouine*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., 1974.

ROSS, Veronica. *Hannah B.*, Stratford (Ontario), The Mercury Press, 1991.

ROSS, Veronica. *Homecoming*, Ottawa, Oberon Press, 1987.

ROSS, Veronica. *Dark Secrets*, Ottawa, Oberon Press, 1983.

TREMBLAY, Michel. *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, Montréal, Collection Théâtre Canadien, Les Éditions Leméac Inc., 1971.

Ouvrages critiques

Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985), Arles, Actes Sud, 1986.

Actes des troisièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1986), Arles, Actes Sud, 1987.

ADAM, Julie. « *The four-letter word*, ou comment traduire les mots *fuck* et *fucking* dans un texte littéraire », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, vol. IX, n° 2, 2^e semestre 1996, p. 179-192.

ADAMCZEWSKI, Henri. « La linguistique, instrument du traducteur : Les problèmes aspecto-temporels en anglais et en français », *Palimpsestes n° 8 : Le traducteur et ses instruments*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 103-114.

BALLARD, Michel. « Énoncés sans verbes et registres en traduction », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 179-206.

BALLARD, Michel. « La traduction de la conjonction “and” en français », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 221-293.

BANDIA, Paul F. « On Translating Pidgins and Creoles in African Literature », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 93-114.

BANFIELD, Ann. « Narrative style and the grammar of direct and indirect speech », *Foundations of Language*, vol. 10, n° 1, mai 1973, p. 1-39.

BASSNETT, Susan. « Translating for the Theatre: The Case Against Performability », *TTR : Languages and cultures in translation theories*, vol. IV, n° 1, 1^{er} semestre 1991, p. 99-111.

BENSOUSSAN, Albert. « Humour et traduction – Les jeux du langage (Langues romanes) », (Rapport d’atelier), *Actes des troisièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1986)*, Arles, Actes Sud, 1987, p. 129-131.

BENSOUSSAN, Albert. « Traduction littérale ou littéraire ? », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 76-78.

BENSOUSSAN, Albert. « Un problème de traduction : le dialogue dans le roman », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 116-117.

BERMAN, Antoine. « L’accentuation et le principe d’abondance en traduction », *Palimpsestes n° 5 : la mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l’Espace Européen, 1991, p. 11-18.

BERMAN, Antoine. « La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain », *Les Tours de Babel : Essais sur la traduction*, Trans. Europ. Express, Mauvezin, 1985, p. 31-107.

BERMAN, Antoine. « La traduction et ses discours », *META*, vol. 34, n° 4, décembre 1989, p. 672-679.

BLODGETT, E.D. « How Do You Say “Gabrielle Roy” », *Translation in Canadian Literature : Symposium 1982* (s. la dir. de Camille R. La Bossière), University of Ottawa Press, 1983, p. 13-34.

BOSLEY, Vivien. « Diluting the mixture : Translating Michel Tremblay's *Les Belles-soeurs* », *TTR : Traduction et culture(s)*, vol. I, n° 1, 1^{er} semestre 1988, p. 139-145.

BOSSÉ-ANDRIEU, Jacqueline. « L'emploi et l'omission du générique dans le nom des cours d'eau : une différence de cultures », *TTR : Carrefours de la traduction*, vol. II, n° 1, 1^{er} semestre 1989, p. 139-152.

BOUCHARD, Mawy. « Les projets d'«illustration» de la langue vernaculaire et leurs héritages littéraires », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, vol. IX, n° 2, 2^e semestre 1996, p. 47-74.

BRISSET, Annie. « Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction », *Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 111-134.

BRISSET, Annie. *Sociocritique de la traduction : Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Longueuil, Les Éditions du Préambule, coll. L'Univers des discours, 1990.

BRODSKY, Françoise. « La traduction du vernaculaire noir : l'exemple de Zora Neale Hurston », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, vol. IX, n° 2, 2^e semestre 1996, p. 165-178.

CARR, Myriam Salama. « "But/mais" dans l'analyse du discours. Notes sur la traduction de "but" », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 187-200.

CHAPDELAIN, Annick et Gillian LANE-MERCIER. « Présentation », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 7-10.

CHAPDELAIN, Annick. « Reconstructions identitaires en traduction : le conflit des groupes et des langages dans *The Hamlet* de Faulkner », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 93-114.

CHAPDELAIN, Annick. « Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 11-33.

CHAREST, Gilles. *Le Livre des sacres et blasphèmes québécois*, Montréal, Les Éditions L'Aurore inc., 1974.

CHUQUET, Hélène. « Traduction et choix énonciatifs : à propos de *Relations discursives et traduction* sous la direction de Michel Ballard (Presses universitaires de Lille, 1995) », *Palimpsestes* n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 169-178.

COLSON, Jacques. « Les propositions de cause en anglais et en français : bonnes raisons et causes douteuses », *Palimpsestes* n° 7 : L'ordre des mots, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 55-72.

CÔTÉ, Nicole. « *Hôtel Verbano*, une genèse à rebours, ou la stylistique comparée revisitée », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, vol. IX, n° 2, 2^e semestre 1996, p. 123-146

DE JONG - VAN DEN BERG, Nelleke. « Narrator and Time — Translator and Time », *Translation and the (Re)production of Culture : Selected Papers of the CERA Research Seminars in Translation Studies 1989-1991* (s. la dir. de Clem Robyns), Leuven, The CERA Chair for Translation, Communications and Cultures, 1994, p. 285-300.

DEMANUELLI, Claude. « La virgule en question », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 121-140.

DEMANUELLI, Jean et Claude DEMANUELLI. *La traduction : mode d'emploi*, Paris, Masson, 1995.

DEPRATS, Jean-Michel. « Traduire Shakespeare pour le théâtre », *Palimpsestes* n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 53-66.

DES LANDES, Claude. *Michel Garneau écrivain public*, Montréal, Guérin Littérature, 1987.

D'HULST, Lieven. « Observations sur l'expression figurée en traductologie française (XVIII^e-XIX^e siècles) », *TTR : L'histoire en traduction*, vol. VI, n° 1, 1^{er} semestre 1993, p. 83-111.

Dialogue (Le), études réunies par Pierre Léon et Paul Perron, Paris, Didier, 1985.

FOLKART DI STEFANO, Barbara. « Translation as Literary Criticism », *META*, vol. 27, n° 3, septembre 1982, p. 241-256.

FOLKART, Barbara. « Polylogie et registres de traduction : le cas d'Ulysses », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 125-140.

FRANCOEUR, Louis. « La sémiotique dialogique de la culture », *Le dialogue* (s. la dir. de Pierre Léon et Paul Perron), Paris, Didier, 1985, p. 165-173.

GADET, Françoise. « Niveaux de langue et variation intrinsèque », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 17-40.

GALLAGHER, John D. « L'Anaphorisation des noms de personnes en anglais et en français », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 107-120.

GALLAGHER, John D. « L'effacement des connecteurs adversatifs et concessifs en français moderne », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 210-220.

GENETTE, Gérard. « Discours du récit : essai de méthode », *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

GIGUÈRE, Richard. « Traduction littéraire et "image" de la littérature au Canada et au Québec », *Translation in Canadian Literature : Symposium 1982* (s. la dir. de Camille R. La Bossière), University of Ottawa Press, 1983, p. 47-60.

GREAVES, Roger. « La place de l'adjectif qualificatif dans la phrase de La Fontaine », *Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 99-110.

GREEN, Georgia M. « Some Wherefores of English Inversions », *Language : Journal of the Linguistic Society of America*, vol. 56, n° 3, septembre 1980, p. 582-601.

GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph COURTÈS. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, collection Langue, Linguistique, Communication, Classiques Hachette, 1979, p. 252-254 et 313.

GRESSET, Michel. « La traduction du dialogue dans deux nouvelles de Hemingway », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 1-10.

GRESSET, Michel. « On juge un traducteur à ses dialogues », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 118-121.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline. « Représentation linguistique de l'activité, l'action et l'événement en français et en anglais », *Palimpsestes n° 5 : La mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991, p. 51-70.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline. *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, Éditions Ophrys, 1981.

HEWSON, Lance. « Le niveau de langue repère », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 77-92.

HIGGINS, Ian. « Traduction et musique : réflexions sur quelques facteurs prosodiques », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 155-168.

HILY-MANE, Geneviève. « Le message second et ses termes révélateurs dans *Hills like White Elephants* et *A Clean, Well-Lighted Place* : qu'en passe-t-il dans la traduction ? », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 13-26.

KAHANE, Éric. « Le point de vue d'un traducteur : réponses à des questions sur la traduction des textes dramatiques », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. « Quelques aspects du fonctionnement du dialogue théâtral », *Le dialogue* (s. la dir. de Pierre Léon et Paul Perron), Paris, Didier, 1985, p. 133-140.

KIBBE, Douglas A. « Assertion/atténuation, subjectivité/objectivité, en anglais et en français : "seem/sembler" », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 73-87.

KLEIN-LATAUD, Christine. « "Le soleil a rendez-vous avec la lune..." ou des problèmes posés par le genre dans la traduction vers le français », *TTR : Parcours de traduction / Pathways of translation*, vol. IX, n° 2, 2^e semestre 1996, p. 147-164

KOMISSAROV, V.N. « Language and Culture in Translation : Competitors or Collaborators », *TTR : Languages and cultures in translation theories*, vol. IV, n° 1, 1^{er} semestre 1991, p. 33-47.

KOUSTAS, Jane. « Made in Quebec, Reviewed in Toronto : Critical Response to Translated Quebec Theatre », *META*, vol. 40, n° 4, décembre 1995, p. 529-539.

KOUSTAS, Jane. « Traduire ou ne pas traduire le théâtre? L'approche sémiotique », *TTR : Traduction et culture(s)*, vol. I, n° 1, 1^{er} semestre 1988, p. 127-138.

LALIBERTÉ, Michèle. « La problématique de la traduction théâtrale et de l'adaptation au Québec », *META*, vol. 40, n° 4, décembre 1995, p. 519-528.

LANE-MERCIER, Gillian. « La traduction des discours directs romanesques comme stratégie d'orientation des effets de lecture », *Palimpsestes n° 9 : La lecture du texte traduit*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1995, p. 75-91.

LANE-MERCIER, Gillian. *La parole romanesque*, Les presses de l'Université d'Ottawa, 1989.

LAROCHE-BOUVY, Danielle. « Dialogue et conversation », *Le dialogue* (s. la dir. de Pierre Léon et Paul Perron), Paris, Didier, 1985, p.7-14.

LAROSE, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*, 2^e édition, Presses de l'Université du Québec, 1982.

LAVOIE, Judith. « Problèmes de traduction du vernaculaire noir américain : le cas de *The Adventures of Huckleberry Finn* », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 115-145.

LECLERCQ, Guy. « Quand (se) taire c'est (se) dire plus fort », *Palimpsestes n° 5 : La mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991, p. 101-114.

LEFEVERE, André. « Holy Garbage, tho by Homer cook't », *TTR : La traduction et son public*, vol. I, n° 2, 2^e semestre 1988, p. 19-27.

LEFEVERE, André. « Translation and Comparative Literature : The Search for the Center », *TTR : Languages and cultures in translation theories*, vol. IV, n° 1, 1^{er} semestre 1991, p. 129-144.

LEFEVERE, André. *Translating Literature : Practice and Theory in a Comparative Literature Context*, New York, The Modern Language Association of America, 1992.

LÉGARÉ, Clément et André BOUGAIEFF. *L'Empire du sacre québécois : étude sémiolinguistique d'un intensif populaire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984.

LEMAHIEU, Daniel. « Traduction et réplique (Macbeth) », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 67-72.

MAINGUENEAU, Dominique. *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1990.

MAINGUENEAU, Dominique. *L'Énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1991.

MARTINET, Hanne. « Les noms propres dans la traduction littéraire », *META*, vol. 27, n° 4, décembre 1982, p. 392-400.

MILLY, Jean. *Poétique des textes*, Paris, Éditions Nathan, 1992.

MITTERAND, Henri. « Dialogue et littérarité romanesque », *Le dialogue* (s. la dir. de Pierre Léon et Paul Perron), Paris, Didier, 1985, p.141-154.

MORVAN, Françoise. « À propos d'une expérience de traduction : *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 63-92.

MOUNIN, Georges. *La littérature et ses technocraties*, Casterman, 1978.

MOUNIN, Georges. *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.

MOUNIN, Georges. *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Éditions Gallimard, 1963.

MÜLLER, Klaus Peter. « Transferring Culture in Translations – Modern and Postmodern Options », *TTR : Orientations européennes en traductologie*, vol. VIII, n° 1, 1^{er} semestre 1995, p. 54-83.

MULLER, Marie Sylvine. « Langue familière, parler populaire, particularisme régional dans *Saturday Night and Sunday Morning* d'Alan Sillitoe et sa traduction française », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 49-76.

MUNTANER, Jaume Pérez. « La traduction comme création littéraire », *META*, vol. 38, n° 4, décembre 1993, p. 637-642.

NIDA, Eugene A. et Charles R. TABER. *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, E.J. Brill, 1969.

NYSSSEN, Hubert (s. la dir. de). « Les partis pris de traduction » (Table ronde), *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 33-70.

Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987

Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre (Textes de référence), Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987

Palimpsestes n° 5 : La mise en relief, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991.

Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993.

Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots (Textes de référence), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993.

Palimpsestes n° 8 : Le traducteur et ses instruments, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993.

Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

PATTERSON, John F. « Antonine Maillet, traduite ou trahie ? », *META*, vol. 28, n° 4, décembre 1983, p. 352-357.

PAVANS, Jean. « Rythme, reliefs et niveaux des phrases initiales de trois fictions de Henry James », *Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 85-92.

PERGNIER, Maurice. *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, Presses Universitaires de Lille, 1993.

PERRIN, Mimi. « Improviser comme les jazzmen », *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 122-124.

PICHETTE, Jean-Pierre. *Le guide raisonné des jurons*, Montréal, Les Quinze, éditeur, 1980.

RENER, Frederick M. « *In principio erat verbum* : Traditional concepts about words and their order in translating », *Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 15-36.

ROBYNS, Clem. « Translation and Discursive Identity », *Translation and the (Re)production of Culture : Selected Papers of the CERA Research Seminars in Translation Studies 1989-1991*, (s. la dir. de Clem Robyns), Leuven, The CERA Chair for Translation, Communications and Cultures, 1994, p. 57-81.

SELESKOVITCH, Danica. « La traduction interprétative », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 41-53.

SÉVRY, Jean. « Registres, niveaux de langue et manipulations idéologiques : à propos de traductions de *Chaka, Une Épopée Bantoue* de Thomas Mopolo », *Palimpsestes n° 10 : Niveaux de langue et registres de la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 141-154.

SHEK, Ben-Z. « Diglossia and Ideology : Socio-Cultural Aspects of "Translation" in Québec », *TTR : Traduction et culture(s)*, vol. I, n° 1, 1^{er} semestre 1988, p. 85-91.

SHOULDICE, Larry. « On the politics of literary translation in Canada », *Translation in Canadian Literature : Symposium 1982* (s. la dir. de Camille R. La Bossière), University of Ottawa Press, 1983, p. 73-82.

SIMEONI, Daniel. « L'institution dans la langue : lexique et pensée d'État », *TTR : L'histoire en traduction*, vol. VI, n° 1, 1^{er} semestre 1993, p. 171-202.

SIMON, Sherry. « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec », *TTR : Traduction et culture(s)*, vol. I, n° 1, 1^{er} semestre 1988, p. 63-81.

SOUESME, Jean-Claude. « "But", marqueur de passage de frontière et ses traductions en français », *Relations discursives et traduction* (s. la dir. de Michel Ballard), Presses universitaires de Lille, 1995, p. 157-186.

STRATFORD, Philip. « The Anatomy of a Translation : Pélagie-la-charrette », *Translation in Canadian Literature : Symposium 1982* (s. la dir. de Camille R. La Bossière), University of Ottawa Press, 1983, p. 121-130.

TALENS, Jenaro. « L'écriture qu'on appelle traduction », *META*, vol. 38, n°4, décembre 1993, p. 630-636.

Translation and the (Re)production of Culture : Selected Papers of the CERA Research Seminars in Translation Studies 1989-1991 (s. la dir. de Clem Robyns), Leuven, The CERA Chair for Translation, Communication and Cultures, 1994.

Translation in Canadian Literature : Symposium 1982 (s. la dir. de Camille R. La Bossière), University of Ottawa Press, 1983.

VAUTHERIN, Béatrice. « Les formes spécifiques du discours direct dans *Hills like white elephants* », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 27-40.

VAUTHERIN, Béatrice. « Les structures avec inversion dans *Women in Love* de D.H. Laurence et sa traduction française. », *Palimpsestes n° 5 : La mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991, p. 37-50.

VIDAL, Bernard. « Le vernaculaire noir américain : ses enjeux pour la traduction envisagés à travers deux oeuvres d'écrivaines noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker », *TTR : Traduire les sociolectes*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, p. 165-207.

VINAY, J.-P. ET J. DARBELNET, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, 1977.

VOLSIK, Paul. « Évolution de la présence, de la nature et de la place du "verbe de parole" en français et en anglais », *Palimpsestes n° 7 : L'ordre des mots*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p. 37-54.

VOLSIK, Paul. « La traduction des clivées et le problème de la mise en relief », *Palimpsestes n° 5 : La mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991, p. 77-100.

WATSON, Donald. « Bon esprit, bon sens ou bons mots ? », *Palimpsestes n° 1 : Traduire le dialogue, Traduire les textes de théâtre*, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1987, p. 113-138.

WOOD, Mary. « *The eye of man hath not heard* : À la recherche de l'emphase perdue », *Palimpsestes n° 5 : La mise en relief*, La Garenne-Colombes (France), Éditions de l'Espace Européen, 1991, p. 123-140.

WOODSWORTH, Judith. « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire », *TTR : Traduction et culture(s)*, vol. I, n° 1, 1^{er} semestre 1988, p. 115-125.